

VOYAG
DU
S. COREA

TOM. III

F

221

C79

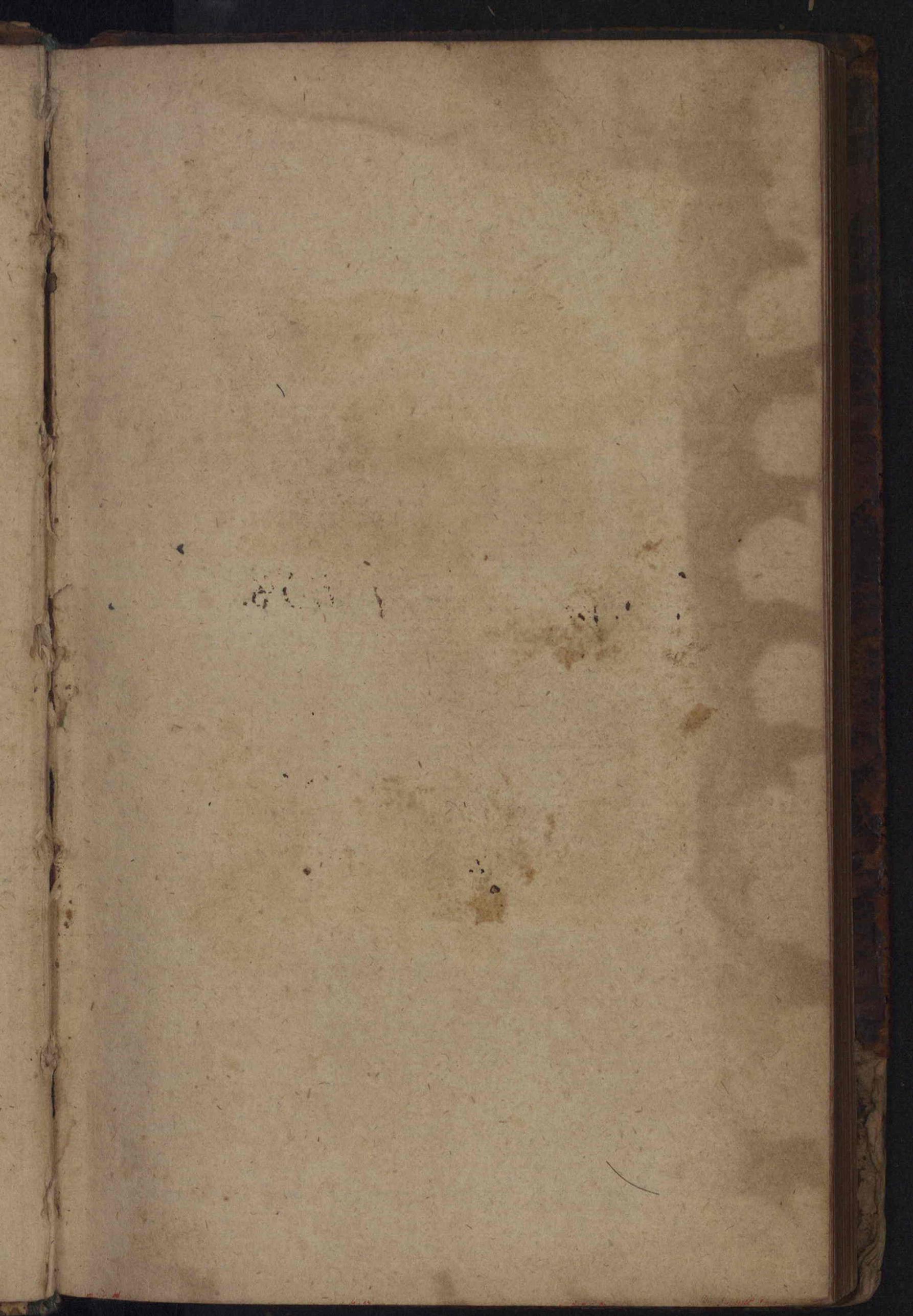
LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. F 2221

Shelf 3079

Office

UNITED STATES OF AMERICA.



Octav A. 936.

VOYAGES

DE

FRANCOIS COREAL

V. 3^e A U X 156. 25.

INDES OCCIDENTALES,

Contenant ce qu'il y a vû de plus
remarquable pendant son séjour
depuis 1666. jusqu'en 1697.

TRADUITS DE L'ESPAGNOL.

AVEC UNE

R E L A T I O N

*De la Guiane de Walter Raleigh & le Voyage
de Narborough à la Mer du Sud par
le Detroit de Magellan &c.*

TRADUITS DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIEME.



Library of Congress

1867

City of Washington

A A M S T E R D A M,

Chez J. FREDERIC BERNARD 1722.

F2221
C-79
Office

JOURNAL
DU
VOYAGE
DU
CAPITAINE NARBROUGH.

*A la MER du SUD, par ordre de
Charles II. Roi de la Grand'
Bretagne.*



Il fut le 15. Mai 1669.
que je reçûs de M.
Wren, Secretaire de son
Altesse Royale le Duc
d'*York*, la commission
de Capitaine d'un vaisseau du Roi,
nommé le *Sweepstakes*. Ce vaisseau
étoit alors à *Deptford* sur la *Tamise*.

Le 26. Septembre 1669. je fus à
bord de ce vaisseau, que l'on avoit
équipé aux dépens de sa Majesté. Il
étoit du port de 300. tonneaux

Tom. III.

A

char-

chargé de 36. pieces de canons , & de toutes les munitions necessaires. L'équipage , qui consistoit en 80 personnes , étoit avitaillé pour quatorze mois. Nos Provisions étoient du gruau d'avoine &c. toutes sortes d'instruments pour la pêche & pour la chasse, comme filets , hameçons lignes , & harpons ; douze fusils, avec de la dragée, du plomb pour faire des balles en cas de nécessité, &c.

La Flute nommée le *Batchelour*, qui étoit du port de 70. tonneaux, avec quatre pieces de canons, vingt hommes d'équipage, & toutes sortes de munitions de guerre , fut avitaillée pour douze mois.

Je mis à bord des marchandises pour la valeur de 300. liv. sterl. consistant en couteaux, ciseaux, miroirs, brasselets, haches, serpens, hoyaux, clous, aiguilles, épingles, clochettes, boites, &c. linge ouvré, toiles, tabac, pipes &c. pour negocier avec les Naturels des Pais où nous devions toucher : & tout cela aux dépens du Roi.

Le 29. *Septembre*, tems froid & gelée blanche, vent frais d'Ouëst Nord-

Nord-Ouëst; Nous portames au Sud-Ouëst autant qu'il se put. Le même jour à midi nous étions à la hauteur du *Lezard*, qui nous demeura au Nord demi quart à l'Est à douze lieuës de nous, suivant mon calcul. Notre Latitude étoit 49. degréz 35. minutes par estime. La pointe du *Lezard* est à 50. degréz 10. minutes de latitude, & à 18. degréz 30. minutes de longitude. Nous primes notre Longitude du *Lezard*.

Le 17. *Octobre*, Nous découvri-
mes l'île de *Madere*, qui est une Terre
montueuse couverte de bois, où l'on
voit pourtant des vignes. Il s'y fait
du sucre. Les habitans sont Portu-
gais. *Fanchiale* est la Capitale de
l'île. Cette Ville est dans une Baie
à la partie meridionale de l'île près
de la mer. Ses fortifications sont
assés bonnes & accompagnées de
Canon. Un ruisseau d'eau douce,
qui sort de la Ville sous une arcade
de la muraille, se jette dans le milieu
de la baie. Les bords de cette
baye sont en de certains endroits
pleins de gros cailloux, & en d'au-
tres de rochers. Le Terrain est sale
du côté de l'Est. Les Vaisseaux se

tiennent à l'ancre à la portée du canon de la Ville, qui a à peupres un mile d'Angleterre en longueur, & trois quarts en largeur.

Ce qu'on appelle les *Deserts*, ce sont des rochers assez hauts à la pointe du Sud-Est de *Madere*, à la distance d'un mile. Il y a assez d'eau entre ces *Deserts* & *Madere*, & l'on y passe sans danger. Ces *Deserts* courent au Sud-Est. La Baye de *Funchial* est à 32. degréz 10. minutes de Latitude septentrionale, & à 10. degréz 1. minute de Longitude comptant du *Lezard*.

Le 17. beau tems, petit vent de Nord-Ouëst. Nous courumes au Sud-Ouëst. De la baye de *Funchial* je portai à route au Sud-Sud-Ouëst jusqu'à midi, ayant fait 34. miles fix dixièmes, & dérivé 13. miles Ouëst. Nous étions à 31. degréz 38. minutes de Latitude. Longitude 10. degréz 17. minutes. Différence de Longitude de *Funchial* à l'Ouëst 00. degréz 16. minutes. A midi nous eumes *Madere* au Nord-nord-Est. Suivant mon estime nous en étions à onze lieuës. Nous portames l'après midi au Sud-Ouëst. Peu de vent le soir.

soir. Nous fimes route vers *Sant-Fagho*, & j'ordonnai à mon Pilote de faire force de voiles vers cette Ile, sans pourtant abandonner le *Batchelour*.

Le 23. *Octobre*. Vent frais de Nord-Est. Nous passames le *Tropique de Cancer*. Tout l'Equipage étoit en parfaite santé. On saigna plusieurs Matelots qui avoient fait autrefois avec moi le Voyage des *Indes*. Dans ces climats chauds la saignée contribue beaucoup à la santé, & c'est un souverain remede contre la fièvre chaude. Je l'avois déjà expérimenté dans deux voyages, l'un à *Ste. Helene*, & l'autre sur la côte de *Guinée*, où plusieurs de mes Matelots attaqués de cette fièvre furent guéris par la saignée. En tous ces voyages je n'ai jamais été malade, ni en deux années que j'ai couru la Mer Méditerranée, ni dans le voyage que j'ai fait aux *Canaries*. Je crois que j'en ai l'obligation à la saignée.

Le 28. *Octobre*, Vent forcé d'Est-Nord-Est. Nous découvrimes l'Ile de *Mayo* au Sud-Sud-Ouëst, à huit lieuës de nous suivant l'estime. Du côté de l'Est elle paroît comme une

montagne haute & escarpée. Au Nord-Oüest la terre paroît basse vers le rivage. L'île est au Sud-Sud-Oüest de *Bonavista*, à 18. lieuës de distance. A onze heures du matin nous ancrames dans cette rade, sur sept brasses, à un mile du bord. Le fonds en est sablonneux. La pointe la plus Septentrionale de la rade nous demeura au Nord - Nord - Oüest quart sur Oüest, & la Meridionale au Sud-Est à un mile & demi. Au Sud de la rade il y a des rochers escarpez, mais au Nord c'est un rivage bas & sablonneux. La rade est au Nord-Oüest quart d'Oüest de l'île dans une petite baie sablonneuse. A une portée de trait de la mer il y a une saline dans un terroir bas & uni. L'eau douce y est fort rare. Dès que j'eus ancré j'allai à terre, & j'y trouvai un monceau de sel d'environ 20. tonneaux. Je retournai à bord sur le champ, & j'envoyai la grande chaloupe, qui rapporta deux tonneaux & demi de ce sel. Nous ne pûmes en prendre davantage. Nous jettames le filet à la mer, & primes quantité de poissons, entr'autres des *poissons d'argent*. Un Nègre de
de

de l'île vint à bord, & je le renvoyai à terre pour demander aux habitants des bestiaux à vendre. Nous demeurâmes à l'ancre toute la nuit. Beau tems, Vent d'Est. Ce côté de l'île est sec & sans bois. Il y a beaucoup de chèvres & de *pintados* ou poules de *Guinée*.

Le 29. *Octobre* beau tems, vent frais de Nord-Est. J'envoyai la chaloupe à terre, & j'achetai des habitants quelques chèvres à six reales chacune, & huit vaches à six Piafres la piece en rendant la peau. Mes Matelots prirent beaucoup de poisson, que nous mimes dans le sel pendant quatre heures, & qu'ensuite nous séchâmes pour le garder. Quand on a préparé le poisson de cette manière, il se conserve long tems en quelque climat que ce soit; ce que j'ai éprouvé en d'autres voyages. C'est une assez bonne nourriture sur mer. Je fis cependant toutes les dispositions nécessaires pour gagner au plutôt l'île de *Sant-Fagho*. Il nous passa au matin un vaisseau vers le Sud de l'île, faisant route à l'Oüest. L'après midi nous vîmes plusieurs vaisseaux venant du Nord.

C'étoit la Flotte *Portugaise*, qui filloit vers le *Bresil*. Elle entra dans le *Port Praya*, (qui est un port de *Sant-Fagho*,) pour y faire de l'eau. Cette nuit là je fis lever l'ancre, & à minuit nous fillames au Sud-Sud-Oüest, pour arriver à *Praya*. Nous mouillames à l'Isle de *Mayo* pour prendre du sel, parce que je favois qu'il nous seroit fort utile pour le voyage.

Le 30. *Octobre* bon frais de Nord-Est quart sur Nord. Nous fimes route au Sud-Oüest pour mouiller à la côte méridionale de *Sant-Fagho*, où est la rade de *Praya*, qui est au Sud-Oüest de celle de *May*, dont elle est éloignée de neuf lieuës. A midi nous ancrames dans la rade de *Praya* à dix brasses. Sa Pointe Orientale nous demeura à l'Est & l'Occidentale à l'Oüest-Sud-Oüest, à la distance de demi mile. Nous ne pûmes pas mouiller dans le meilleur endroit de la rade, parce que la Flotte *Portugaise* d'environ trente six voiles y avoit déjà jetté l'ancre. L'Amiral de cette Flotte étoit le *Padre Eternel*, gros Vaisseau affés bien bâti. On le disoit du port de 1700. tonneaux. Il n'avoit que quatre
vingt

vingt pieces de canon, quoi qu'il fut percé pour plus de 80. pieces: mais ce vaisseau étoit d'ailleurs fort mal équipé, aussi bien que le reste de la Flotte. Six frégates auroient pû se rendre maîtres de la plus grande partie de cette *Armada*. Des que je fus entré dans la rade, l'Amiral me salua de sept volées de canon. Je lui rendis le même salut. Le *Ferusalem* de cinq. Je lui en rendis trois. Le Contre-Amiral suivit l'exemple, & je le lui rendis aussi. Ainsi en firent les autres vaisseaux, que je saluai de trois volées. Je pris ensuite le large sur l'Amiral, & saluai le Fort de cinq volées, qui m'en rendit trois. Après cela j'y envoyai mon Lieutenant, pour demander permission au Gouverneur de faire de l'eau; ce qu'il m'accorda. Mes tonneliers revinrent à bord le soir avec la chaloupe pleine d'eau.

Le 31. *Octobre* beau tems, frais de Nord-Est. Le matin *Dom-Carlos* alla à terre à *Praya*. J'eus bien de la peine à avoir ma chaloupe avec de l'eau, parceque les *Portugais* en faisoient aussi, & que leurs matelots ôtoient les chapeaux aux miens.

pour leur chercher noise, ce qui m'empêcha de les envoyer davantage à terre pour éviter la dispute. La baye de *Praya*, c'est ainsi qu'on l'appelle, est ronde, bordée à l'Est de rochers escarpez. Dans le fond il y a un mont escarpé, où est le Chateau, qui n'est pas bien fortifié, & où il n'y a que quatre pièces de canon. Il y a un petit fort sur la montagne du côté del'Est avec trois canons. Au Nord de la Baye le rivage est gravier & sable. On y voit un petit bois de cocotiers. Un ruisseau d'eau douce tombe dans la vallée, d'où il se perd dans le sable sur le rivage de la mer. Il y a là quantité d'eau très bonne & qui se conserve assés sur mer. A la partie Occidentale de cette baye, il y a une île tout près du rivage. On y voit quantité d'herbe qu'on peut faucher pour le bétail. Cette rade n'est point sûre : car un vaisseau de guerre y peut prendre quelque bâtiment que ce soit, sans être incommodé des Forts. Avec des brulots il seroit aisé d'y détruire toute une flote, parce qu'il y souffle toujours un vent frais, & qu'il n'y a que deux pointes de terre qui n'empêchent aucun vais-

vaisseau de pénétrer en quelque endroit que ce puisse être de la baye. D'ailleurs elle est ouverte de l'Est à l'Oüest-Sud-Oüest.

Je mandai mon Lieutenant & mon Pilote & leur ouvris mes ordres. *C'est d'ici*, leur disje, *que je dois siller vers la côte de l'Amérique, au Sud de Rio de la Plata, & au détroit de Magellan. Nous le passerons pour entrer dans la mer du Sud. Il faut faire tous nos efforts pour porter à route sans dériver, & avoir soin de tirer à l'Est, pour pouvoir parer les basfonds du Bresil, appelez Abrohollas, à dixhuit degrés de Latitude Méridionale; car entre le dix & le vingtième degré il fait ordinairement un frais de Sud-Sud-Est, ou d'Est-Sud-Est.* Mon Pilote m'ayant dit que tout étoit arrimé, & qu'il souffloit un vent frais d'Est-Nord-Est, je conclus que le meilleur seroit de porter au Sud-Sud-Est; que lors que nous aurions gagné au Sud, & que le vent se feroit renforcé, nous pourrions changer de route quand nous voudrions. Nous nous éloignames d'un romb ou deux du vent, afin que le vaisseau pût être au large. J'ordonnai au Pilote de

gouverner Sud quart sur Est, & à mon Lieutenant d'assembler tout l'équipage, & de faire la prière, pour demander à Dieu sa bénédiction pendant le cours de nôtre voyage, de nous conferver la fanté, & de maintenir la paix entre nous, pour pouvoir réüffir dans nôtre entreprise, &c.

jusqu'a-ce que vous soiés à la hauteur de *Baldivia*, qui est à peu près à 40. degrés de Latitude Meridionale. Vous recevrez là de nouveaux ordres de moi, ou en mon absence, de celui qui commandera le *Sweepstakes*: & cela en cas que vous ne vous en foyez pas séparé. Vous ne le pourrez quitter sous quelque prétexte que ce soit, ni sans en répondre à vos risques, à moins que vous n'en receviez ordre de moi, ou de celui qui commandera en mon absence. Vous saurez aussi que je dois vous employer, suivant que j'en trouverai l'occasion, pour découvrir des Terres, Bayes, Havres, Rivières ou Détroits, &c.

No-

Notre dessein est de faire de nouvelles découvertes dans les mers & sur les côtes de cette partie du monde qui est au Sud, & d'y établir un commerce, s'il est possible. Vous ne toucherez point aux Côtes de l'*Amerique*, ni n'envoyerez à terre, sans une nécessité indispensable, jusqu'à ce que vous foyez au Sud de *Rio de la Plata*. Vous ne ferez aucune insulte aux *Espagnols* que vous rencontrerez, & ne leur donnerez aucun ombrage s'il est possible. Vous ferez les observations les plus exactes que vous pourrez, & recommanderés la même chose à vôtre Contre-Maitre & à l'Equipage, soit par rapport aux Caps, Iles, Bayes, Havres,

16 *Voyage de Narbrough*
vres, Embouchures de Rivié-
res, ou Rochers, Bas fonds,
fondes, Marées & Courants,
en tous les endroits où vous
passerez, tant en la mer du
Nord qu'en celle du Sud, &c.
& en ferez tirer des plans. Vous
observerez aussi les vents alizez,
&c. & les divers tems que
vous aurez dans vôtre course,
tous les havres que vous trou-
verez dans le Détroit de *Ma-*
gellan, & tous les endroits où
vous prendrez terre. Vous re-
marquerez la nature du terroir,
les fruits, les arbres, les grai-
nes, les Oiseaux & les bêtes,
les pierres, les mineraux, &
les poissons de rivière & de
mer. Vous ferez de vôtre
mieux pour avoir des mine-
raux

raux & de la terre minerale, que vous apporterez en *Angleterre* & que vous remettrez entre les mains du Secretaire de son Altesse Royale. Vous observerez aussi le naturel & les inclinations des *Indiens* qui habitent le Pais; & quand vous pourrez entrer en correspondance avec eux, vous leur ferez connoître le pouvoir & les richesses du Prince & de la Nation dont vous dépendez. Vous leur direz qu'on vous a envoyé exprés pour établir un commerce & lier amitié avec eux. Et afin qu'ils ayent une haute idée du Prince & de la Nation, vous prendrez garde sur tout, que vos gens ne les maltraitent point; de peur qu'ils

qu'ils ne conçoivent de l'aver-
sion pour les *Anglois*. Au
contraire il faut tacher de ga-
gner leur amitié, en leur fai-
sant bon accueil, & vous cha-
tierés ceux qui agiront autre-
ment. Faites savoir tout ce-
la à vôtre Equipage, afin
que personne n'en prétende
cause d'ignorance. Vous aurez
soin de bien ménager vos pro-
visions, & de tenir en bon
état les voiles, & tous les a-
grez du bâtiment. Dans tous
les endroits où vous prendrez
terre vous ferez des provisions
& vous vous fournirez de bois
& d'eau fraîche, mais sans ex-
poser ni le vaisseau ni l'Equipa-
ge. Cependant soies sur vos
gardes & tenés vos gens dans
le

le devoir. Mais en cas de mutinerie, vous ne manquerez pas de m'en donner aussitôt avis. Ayés soin que votre vaisseau soit toujours bien propre & bien net : car c'est le moien de conserver la fanté à votre Equipage.

A bord du SWEEPSTAKES
à l'ancre dans la rade de
PRAYA à l'Isle de SAN-JAGHO
le 5. Novembre 1669.

JEAN NARBROUGH.

Autres

*Autres instructions pour pouvoir
se retrouver l'un l'autre en cas
de séparation causée par le
mauvais tems, ou par quel-
qu'autre accident.*

IL vous est enjoint de faire
voile de conserve avec le
Sweepstakes tout le long des Co-
tes de l'*Amerique*, au Sud de
Rio de la Plata, vers le Port de
Sant-Julien, qui est sur cette
Côte, au 49. degré 20. mi-
nutes de Latitude Méridionale
ou à peu près, & qui est men-
tionné dans votre Carte. En
cas de séparation vous feres
votre possible, pour vous re-
joindre, le tout suivant vos
instructions. Notre premier
ren-

rendez-vous sera au *Port Saint-Julien*, sur la Côte de l'*Amerique*, ainsi que nous vous l'avons marqué. Vous ferez toute la diligence possible pour y arriver au plutot, & y restés deux mois à attendre le *Sweepstakes*, si vous arrivez avant lui. Il en usera de même à votre égard. Dans votre route vers *Saint Julien*, lors que vous aurez passé *Rio de la Plata*, vous suivrés la Côte de l'*Amerique*, pour voir de nous retrouver, & de doubler le *Cap Blanc*, à 47. Degrés 20. Minutes de Latitude Méridionale. De là vous ferez route au *Port Saint Julien*, où vous m'attendrez. Vous pourrez aussi vous informer de nous

nous au *Port Desiré*, à 48. Degrés de Latitude Méridionale. Si j'arrive en quelque endroit & que j'en parte avant que vous y soies, j'y laisserai une planche attachée à un poteau ou à un arbre, & j'y marquerai le nom du vaisseau, le jour de mon départ, & le premier port où j'aurai dessein de mouiller. Vous ferés la même chose. Je me servirai aussi de cet expédient au *Port Saint Julien*, & j'y laisserai pour vous un ordre enfermé dans une bouteille de verre, que je pendrai à un poteau au coté occidental de l'île, où je ferai une baraque. Je vous prie de bien observer tous ces indices, & j'en ferai

autant par rapport à vous. Si en courant le long de ces Côtes, je trouvois occasion de négocier avec les Naturels du País, j'y aborderai; mais assurés vous que par tout ou j'aurai touché, vous trouverez les marques que je viens de dire.

A bord du SWEEPSTAKES,
à l'ancre dans la Rade de l'Île
de SANT-JAGHO, le 5. Nov.
1669.

JEAN NARBROUGH.

Le

Le 4. *Decembre*, nous vimes plusieurs Poissons volants, des *Bonnettes*, des *Goulus*, & des *Albacores*. C'est un poisson plus gros que la *Bonitte*, & de la forme d'un Maquereau: mais il est fievreux. Nous en primes quelques uns, & un *Goulu* à la ligne. Mes gens en mangerent & trouverent le *Goulu* fort bon. Le gout des Matelots est fait à tout.

Le 7. *Decembre*, le tonnelier trouva deux de nos tonneaux de bière vuides. Elle s'étoit écoulée. Nous ne bûmes pour ce jour là que de l'eau; car je n'ai jamais voulu faire meilleure chère que le moindre de mon Equipage. En général nous bûvions tous du même tonneau, & mangions des mêmes provisions tant qu'elles duroient. Je ne souffrirai jamais qu'aucun de mes officiers ait un bon morceau par son choix. Il faut que le fort le lui donne. Les portions se distribuoient à ceux que nommoit un homme à qui je faisois bander les yeux; & par ce moyen nous n'eumes jamais de différent à cet égard dans tout le voyage.

Le 18. *Décembre*, mon Equipage étoit encore en bonne santé. La plus-

pluspart avoient été saignés en passant le Tropique de *Cancer*. Personne n'eut de fièvre chaude en ce voyage.

Tant que nous eumes les chaleurs, je fis donner par semaine un pot de vinaigre à partager entre six hommes, sans celui qu'on leur donnoit pour assaisonner le poisson frais, que je faisois partager également à tout l'Equipage. Qu'il y eut beaucoup de poisson, ou qu'il y en eut peu, & qui que ce soit qui l'eut pêché, on n'en avoit ni plus ni moins.

Le 24. *Décembre*, je trouvai en 48. heures de tems une grande différence de mon *estime morte*, comme nous l'appellons, (C'est celle qu'on fait par la ligne de minute,) aux observations que je fis alors pendant que le Soleil étoit sur le Méridien : car je trouvai que nous avions couru au Sud douze milles plus que nous ne devions avoir fait suivant le calcul par la ligne de minute. Je ne puis cependant comprendre la variation. La ligne de minute étoit juste, l'horloge à *sable*, qui est de demi minute, se trouvoit bon. Je m'imagine que les vents étant à l'Est, & la lune

vers son plein, le courant nous derivoit au Sud.

Le 30. *Décembre* je pris l'*Azimuth*, & trouvai six Degrés dix Minutes de variation à l'Est. Mon observation étoit juste. Beau tems à neuf heures du soir. Le *grand Nuage* se découvroit à la vuë comme une partie détachée de la *Voie Lactée*. Les Constellations Méridionales d'autour du Pole *Antartique* paroissent visiblement; c'est à dire le *Cameleon*, l'*Oiseau de Paradis*, la queue de la petite *Hidre*, & le *Serpent d'eau*. Ce sont toutes de petites étoiles de la cinquième & sixième grandeur. Il n'y a point d'Etoiles proprement Polaires, ni aucune autre sur laquelle le marinier puisse fixer ses observations, & qui soit vuë seulement à quinze Degrés du Pole. Il y a seulement sept étoiles de la première & de la seconde grandeur, qui paroissent en forme de croix sur le Méridien au dessus du Pole, sur lesquelles on peut se regler.

Quelques oiseaux voltigerent autour de notre bord; c'étoient des moüettes & des *gannettes*, qui sont des oiseaux de mer, noirs & gros comme

me

me des pigeons. Nous vimes auffi des Oiseaux du Tropicque. Ils sont gris, & ont la queuë longue & épaisse, comme les pigeons.

Nous primes ce jour là quelques *bonittes*. Un gros poisson large & plat suivit nôtre vaisseau. Il ressemble à celui que les *Anglois* nomment *Scate*; mais les gens de mer le nomment * *Raye-cordée*. Il a une queuë longue, qui en finissant prend la figure d'un arc aigu. La piquûre de ce poisson cause une vive douleur. Il y en a parmi nous qui l'appellent *Cloke-fish*; les moins grands sont bons à manger.

Le 5. *Fanvier* Variation de l'aiman par une Amplitude au matin de 06. degréz 46. minutes à l'Est. L'Après midi je mis le vaisseau de côté en travers, & jettai la sonde, sans trouver fond que sur cent quarante brasses. La crainte que j'eus des bas fonds des Côtes du *Bresil* me fit jeter la sonde, parce que la mer me parut plus blanche qu'à l'ordinaire.

Variation au soleil couchant 6. degréz

B 2

grez

* *String-Ray*.

grez 46. minutes à l'Est. Peu de vent l'après midi. C'étoit un vent de Nord-Est, quart sur Nord. Je fis force de voiles à dessein de filler droit au Sud. Certains Oiseaux, que nous appelons des *guerriers*, volerent au-dessus de nôtre vaisseau. Ils vivent de poissons volants, &c.

Le 14. *Janvier*, nous vimes peu de poissons, mais de tems en tems nous primes quelques *bonittes*. De petits oiseaux de mer qu'on appelle chez nous *Black Nodies* voloient autour du Navire.

Le 24. *Janvier*, je jugeai que le courant venoit de la Riviere de *Plata*; car je me trouvai neuf milles au Sud plus que je ne m'y étois attendu. J'observai exactement ma course & la variation, qui étoit de 18. degrés 20. minutes à l'Est, par une amplitude déterminée cette nuit là. J'étois à la hauteur de l'Embouchure de la riviere de *Plata*. Je jettai la sonde & ne trouvai point de fond sur cent quarante cinq brasses. Vent de Nord quart sur Nord Est, & tems couvert. Toute la nuit je fillai au Sud-Oüest-quart sur Sud.

Le 31. *Janvier*, le calme du ma-
tin

tin se changéa à huit heures en un vent frais de Nord-Oüest. A onze heure le vent fit le tour du compas & se rangea ensuite au Nord. Ce changement fut accompagné de tonnerre, d'éclairs, de pluie, de nuages obscurs, & de froid. Nous vimes beaucoup d'herbe sur la surface de la mer, & grand nombre d'oiseaux de mer d'une couleur brune. La mer étoit calme & nous faisons route au Sud Oüest. Un des grands haubans & un autre du mât de misaine se rompirent. La variation du Soleil Levant suivant l'amplitude, étoit de 19. degréz 43. minutes à l'Est. Tout mon Equipage étoit en parfaite santé.

Les *Albacores*, les *Bonittes* & les poissons volants abandonnent le vaisseau. Nous ne voions plus que des baleines.

Le 1. *Fevrier*. au matin tems couvert & embrumé, petit vent de Sud-Est. Je fis le Sud-Oüest, & vis quantité d'oiseaux de mer qui voloient sur l'herbe repandue sur la surface de la mer, pour attraper de petits poissons. Il flotloit beaucoup de cette herbe autour du vaisseau. Le tems se mit au

calme l'après midi. Plusieurs Chevrettes & huit Veaux marins parurent près du vaisseau. Ces veaux marins étoient noirs & de la grosseur d'un chien ordinaire. L'après midi vent frais de Sud-Sud-Est ; je portai au Sud quart sur Oüest suivant mon compas. L'air devint tout à coup aussi froid, qu'il est en *Angleterre* au mois de *Septembre*. Ces mers sont fort exposées aux vents variables : car trois jours de suite le vent fit le tour du compas & cela deux ou trois fois par jour. La mer devint plus blanchâtre que de coûtume ; d'où je conjecturai que je pouvois jeter la sonde, puisque, suivant mon calcul de longitude, depuis le *Lezard*, je n'étois qu'à un degré 28. minutes de terre, selon les cartes de *Mercator*. Le soir je jettai la sonde, mais je ne pus trouver de fond sur 130. brasses. Vent frais de Sud ; je gouvernai Ouest-Sud-Ouest. A dix heures du soir je remarquai que l'eau moutonnoit comme sur un bas fond, & je me trouvai sur soixante & dix brasses. Je fis ferler les voiles des perroquets, & jettai encore la sonde. Je trou-

vai

vai de beau sable rouge tirant sur le gris sur 70. brasses.

Le 2. *Février*, distance méridienne du *Lezard Oueft* 839. lieuës 2. miles $\frac{8}{10}$; A midi longitude à l'Oueft 49. degréz 43. minutes. Peu de vent & beau tems. Nous courions tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Vent frais de Sud-Oueft quart sur Sud. Je mis la chaloupe à la mer, & sondai sans trouver fond sur 140. brasses. La mer moutonnoit en plusieurs endroits; ce qui m'obligea de jeter la sonde, mais je ne trouvai point de fond sur 108. brasses. Beaucoup d'herbe flotloit sur la mer. Cette herbe, qui avoit cinq ou six brasses de longueur, étoit entortillée, & avoit des feuilles larges & brunes. Il lui pendoit à la racine une pièce de rocher de deux ou trois livres pesant. Des Oiseaux de mer voloient & nagoient auprès du vaisseau. Comme il faisoit beaucoup de calme, les matelots en tuerent à coup de fusil. Ces Oiseaux, qui sont fort privez, & ne s'épouvantent pas au bruit d'un fusil, ressemblent aux moüettes de mer, & sont fort bons

à manger. Nous vimes quelques veaux marins & quelques baleines.

Le 5. *Février* nous vimes beaucoup d'herbe détachée des rochers, & des oiseaux de mer, qui ressembloit à des *Gannettes*, les uns noirs, les autres blancs, pies, où gris, & de petits veaux marins. On les prendroit dans l'eau pour des chiens; en effet leur tête ressemble fort à celle de nos dogues. Ils la montrent long tems hors de l'eau, & plongent ensuite avec une vitesse surprenante. A sept heures du soir je me trouvai à 41. degrés de latitude Sud, à 52. degrés 50. minutes de longitude Oüest depuis la pointe du *Lezard*, à 895. lieuës de distance méridienne du dit *Lezard*, à 616. lieuës de distance méridienne de *Praya*, & à 36. degrés 34. minutes de longitude Oüest du même endroit.

Cette nuit là je demandai à *Don Carlos*, ou nous pourrions le mieux prendre terre, à quelle latitude, à quel Cap, ou havre sur cette côte de l'*Amerique*, puisque nous nous trouvions alors au Sud de la rivière de *Plata*, & par le travers des côtes que j'avois ordre de découvrir, pour
tacher

tacher d'y établir un commerce avec les habitants, ce qui étoit selon mes instructions. Il me répondit, *Vous pouvés faire ce que vous voulés, pour moi je ne connois pas la côte.* Cependant il ne m'avoit entretenu, pendant tout nôtre voyage, que d'une course qu'il avoit faite dans ces mers, & s'étoit toujours vanté qu'il connoissoit toutes les côtes depuis la rivière de *Plata* jusqu'au Détroit, & toute la côte occidentale depuis le Détroit jusqu'à *Baldivia* & *Lima*: Mais à nôtre arrivée je reconnus qu'il n'en avoit aucune idée, ni même la moindre teinture de la Navigation. Tout ce que je pus juger de lui étoit qu'il pouvoit avoir demeuré chez le Gouverneur de quelque Province de l'*Amerique*, & qu'il y avoit entendu parler de ces endroits là.

Le 8. *Février*, à sept heures du soir le vent se rangea à l'Oüest-Sud-Oüest, & fut forcé. Je fis le Sud. Quantité d'herbe détachée des rochers flota autour de nôtre vaisseau. Nous vîmes plusieurs Oiseaux de mer. Il faisoit tres froid pour la saison; car nous étions en été, & c'est

de quoi *Dom Carlos* commençoit fort à se plaindre. Il me dit qu'il n'auroit pas crû que nous eussions voulu courir si fort au Sud. Je lui fis voir dans mes cartes jusqu'à quelle hauteur nous devions continuer notre route par le Détroit, le long de la Côte Occidentale. Il me répondit, *les Espagnols prennent un chemin plus court pour aller au Chili.* Je lui répliquai ; *C'est par la riviere de Plata & par terre ; ce que nous ne pouvons pas faire.*

Tout mon équipage étoit en bonne fanté, à la reserve de quelques mouffes, que la longueur du voyage commençoit d'incommoder. Je leur fis donner du vinaigre une fois par semaine, ce qui est un très bon remède pour garantir du scorbut. J'ordonnai aussi qu'on se lavât la bouche, le visage & les mains, avant que de recevoir sa portion, & j'établis un homme pour faire exécuter cet ordre. Si quelqu'un y manquoit, le Munitionnaire lui retenoit la portion d'un jour. J'ordonnai encore que tout le monde se tint propre & se garantit de la vermine, sous peine de perdre la portion d'un jour, qui devoit

devoit ensuite être confisquée au profit du Dénonciateur. Par ce moyen le vaisseau fut garenti de la mal-propreté des méchantes odeurs, quoique le tems pluvieux & embrumé fut un grand obstacle en cette occasion.

Le 19. *Février*, je fondai. J'eus cinquante & cinquante trois brasses sur un fond de sable noir mêlé de quelques grains de sable fin & luisant. Nous vîmes ce jour là de l'herbe flotante, des veaux marins, des marsoüins semblables à ceux des mers de l'*Europe*, des baleines, plusieurs oiseaux voltigeant autour du vaisseau, & quelques *pingouins* nageant auprès. A deux heures après midi nous eumes un vent forcé d'Est quart sur Sud Est, & un tems de mer. Je mis le cap au Sud & ferrai le vent. Le *Batchelour* étoit à demi mile devant moi. Comme il faisoit un vent forcé, il nous passa de sillage, quoique nous forçassions de voiles, & qu'il ne portât que la voile du grand mâ. La mer étoit grosse.

Le 21. *Février*, à huit heures & un quart du matin nous eumes la vüe de la Terre à nôtre Oüest, à la distance d'environ quatre lieuës. Je fondai

& j'eus vingt & une brasses, sur un fond de petites pierres & de sable. Je portai toujours à l'Oüest suivant mon compas. La Terre des environs de la mer n'est pas trop élevée; mais plus avant elle paroît pleine de hauteurs & rougeâtre. Nous étions à deux lieuës du *Cap Blanco*, à nôtre Nord-Nord-Oüest, & c'est l'endroit le plus Septentrional que je pûs découvrir. La Terre la plus Méridionale fait face au Cap.

La côte qui court au Sud nous demeura au Sud-Oüest. Elle est passablement haute, mais dans les terres il y a des montagnes dont les sommets sont plats, faits en forme de tables, & plus élevez que le reste. La côte n'est qu'une chaîne de montagnes & de vallées. Ces montagnes sont comme des dunes d'une hauteur ordinaire. A neuf heures du matin je ferlai les voiles des huniers pendant demi heure, jusqu'à ce que la brume fut dissipée, & que je pûsse découvrir à plein la terre; n'étant qu'à cinq miles de la côte, qui forme une espèce de baye sur le bord de la Mer. Je jettai la sonde & eus dix sept brasses sur un fond rude.

Entre

Entre neuf & dix le tems s'étant mis au clair, je découvris à plein la terre, qui paroissoit comme de l'herbe brulée par le soleil. On n'y voioit aucun arbre sur les montagnes ni dans les vallées. Tout étoit aussi nud que les dunes d'*Angleterre*. Je n'osai y envoyer la chaloupe, craignant de la perdre dans la brume, ou qu'elle ne coulât à fond vers le bord, où la mer se brise avec impétuosité. Le vent étoit au Nord quart sur Nord-Est. Il fit presque toujours un vent frais le long de la côte. Il y avoit vingt quatre heures qu'il n'avoit forcé, & la mer en étoit encore agitée. La terre du côté de la mer court au Sud-Sud-Oüest & au Nord-Nord-Est, autant que nous pûmes le voir. Je ne remarquai ni feu ni fumée dans le País.

Après avoir changé plusieurs fois de route, du jour d'uparavant à midi jusqu'au lendemain à neuf heures du matin que j'étois à trois lieuës de terre; je la fis droit à l'Oüest. La droite route est à l'Ouest à six Dégrez 50. minutes au Nord, & nous avions fait 50. Miles $\frac{7}{10}$; différence de longitude à l'Oüest 0 degré 15. minutes; diffé-

rence de latitude au Nord 0 degré 6. minutes. Ma latitude par estime 47. degréz 14. minutes au Sud. Je ne pris point de hauteur ces trois jours là, à cause de la brume. Notre distance méridienne depuis le *Lezard* à l'Oüest étoit de 1014. lieuës 1. mile $\frac{7}{10}$ Notre longitude à neuf heures prise du *Lezard* 61. degréz 56. minutes $\frac{6}{10}$ du *Port-Praya* 44. degréz 38. minutes $\frac{2}{10}$ Notre distance Méridienne du *Port-Praya* 735. lieuës 1. mile. $\frac{5}{10}$ La variation de l'aiman 18. degréz à l'Est.

Je conclus que dans la brume nous avions passé le *Port désiré*; car les îles & les rochers que nous avions découverts c'étoient l'île des *Pingouins* & les autres îles qui l'environnent, & qui sont au Sud du *Port désiré*. Nous vîmes ce jour là des veaux marins, des *Pingouins*, des marfoüins & plusieurs oiseaux de mer, &c.

Le 24. *Février* Tems gris, vent frais d'Oüest-Nord-Oüest. Je fis monter quelques matelots sur les hunes, mais ils ne pûrent appercevoir le *Batchelour*. Je m'imaginai qu'il auroit mouillé au *Port désiré*. Je levai l'ancre

6. cre à huit heures du matin, & fis
7. voile au Nord. Je rangeai la côte au
is Nord avec ma pinasse, pendant que
à le vaisseau faisoit vent large envi-
ce ron à deux lieuës de terre. Ce riva-
ft ge est une chaine de pointes de terre
re & de rochers séparés les uns des
e- autres. En plusieurs endroits nous
u eumes la marée pour nous. A la
es pointe Septentrionale de la * *Baye des*
u *veaux marins* on trouve une petite
a île toute de rochers de la forme d'une
à mule de foin. Elle est couverte de
fiente d'oiseaux, qui est de couleur
is grise. La marée est extrêmement ra-
es pide entre cette Ile & le Continent,
is qui ne sont éloignés l'un de l'autre
z- que de la longueur d'un cable. Du
1- côté de la mer cette île est environ-
é. née de rochers détachés. Le bord
x du Continent est bas & sablonneux;
r- mais en avançant dans les terres on
, trouve des dunes larges & des mon-
tagnes. Il n'y a ni bois ni eau douce.
t On trouve encore dans cette Ile
1- quantité de veaux marins & d'oi-
, seaux de mer. Nous la nommames
e l'Ile
t
-
e

* *Seals-Bay.*

l'île de *Tomahauke*, à cause d'un
 * canot *Indien*, que nous perdimes
 ici de vue, que les *Indiens* ou *Cari-*
bes de *Surinam* appellent *Tomahauke*.
 Cette île, qui n'est que des rochers
 escarpez, est un peu plus grande que
 † l'île des *Veaux marins*. Elle a huit
 lieuës d'étendue au Nord-Nord-Est.
 Au Nord-Oüest il y a une baie pro-
 fonde & ronde, nommée dans les
 Cartes la *Baie de Spiring*, où il y a
 trois petits ilets d'une hauteur assés
 passable. La terre au delà de la baie
 n'est que de hautes montagnes. Elle
 est bornée au Nord par des rochers.
 En traversant dans la pinasse je jettai
 la sonde & j'eus vingt & une brasses
 sur un fond rude vers le milieu. La
 Baie a sept miles de largeur & trois
 lieuës d'enfoncement. Elle alloit en
 tournant au Nord-Nord-Oüest der-
 rière une pointe hors de ma vûe. Sur
 cette pointe qui va en tournant il y
 a des rochers noirs qui ressemblent
 à un bâtiment ruiné avec une tour
 au milieu. Etant venu près de terre,
 je cottoyai le rivage avec la chalou-
 pe.

* *Indian Club.* † *Seal-Island.*

pe. Les bords du rivage sont escarpés, & pleins de rochers noirs. On y trouve aussi des bayes basses, où le rivage est de cailloux & sablonneux, & de l'herbe verte sur les montagnes, mais on n'y trouve ni bois ni eau fraîche. Au côté du Nord Est de cette *Baye de Spiring* la terre avance en pointe. C'est un beau País élevé, où l'on voit d'agréables collines & de petites bayes sablonneuses. Six petites îles de rochers font face à cette pointe. L'une est à la portée du fusil du Continent, les autres en sont plus éloignées. La plus avancée, qui est à un mile de la pointe du Continent, est la plus grande, & s'appellée l'*Ile des Pingouins*. Elle est passablement haute vers le bord, basse dans le milieu, & a environ trois quarts de mile de longueur du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Oüest sur presque demi mile de largeur de l'Est à l'Oüest. Cette Ile n'est que rochers escarpez, excepté dans le milieu qui est graveleux, & où en été il y a un peu d'herbe verte. Les *Pingouins* y logent avec les veaux marins, qui se campent sur le sommet des plus hauts rochers & dans le milieu de l'Ile. Ces

veaux

veaux marins , & les *pingouins* y sont innombrables. Les six îles sont auffi remplies de veaux marins ; mais les plus grandes sont plus fréquentées des *Pingouins*. Lorsque je fus dans une de ces Iles , en moins de demi heure j'eus ma chaloupe remplie de trois cens de ces *pingouins* ; & dans cet espace de tems j'en aurois pû prendre trois mille , si ma chaloupe les eut pû tenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord près de la chaloupe , où deux ou trois hommes leur donnent un coup de bâton sur la tête , à mesure que d'autres les prennent dans la chaloupe. Pour les veaux marins , ils terrasseroient un homme , s'il ne se tenoit sur ses gardes. Cependant notre vaisseau s'étoit ancré au Nord. A deux lieuës de là il y a divers rochers détachez & un fonds de mauvaise tenue entre des Iles , & hors de la pointe de la plus avancée dans la mer. La mer y mou- tonne , ice qui ne vient que de la force des contremarées reflexies de ces Iles. Au Nord de ces Iles il y a une baye qui a quatre lieuës de longueur & une lieüe & demie d'enfoncement. Au Nord-Oüest de la Baie on voit le

Port

Port désiré, que nous pouvions découvrir de l'île des *Pingouins*, en faisant le Nord-Nord-Oüest depuis cette île. Il est à trois lieuës de distance. Environ dans le milieu de la baie il y a des rochers blancs & escarpez, qui ont près de deux miles de long, & dont le haut, jusqu'à peu pres le quart du chemin en descendant, est marqué de rayes noires, ce qui vient de la chute des eaux. Le sommet est plat, mais en avançant dans les terres on trouve des hauteurs rondes, & des dunes. Le rivage est bas. Au Sud de la baie la terre y est bordée par des rochers escarpez, qui ressemblent à de grandes murailles, & près de la mer il y a un enfoncement sablonneux pour y tenir des chaloupes à couvert du gros tems. Cet enfoncement est sous ces rochers qui ressemblent à des murailles.

Le 26. *Février* beau tems & vent frais d'Oüest. Nous portames du feu toute la nuit, afin que le *Batchelour* put nous découvrir. Dans cette même vûe je fis aussi allumer du feu sur le rivage. Tems froid. A sept heures du matin j'entrai dans le havre avec mes deux chaloupes, laissant le

le vaisseau sur ses amares à l'embouchure du port, à six brasses en morte-marée. Je fis monter de mes gens sur les montagnes vers la côte septentrionale, pour tacher de découvrir le *Batchelour*. Nous brulâmes de l'herbe sèche, afin qu'il put en voir la fumée. Je sondai ce jour là le havre en plusieurs endroits en basse marée, & trouvai qu'il y a très bon mouillage pour les grands vaisseaux, pourvû qu'ils aient de bons cables & de bonnes ancres. Nous examinâmes le rivage, & n'y trouvâmes point de bois & presque point d'eau fraîche. Sur les montagnes & sur des dunes assez larges, il y a quelques buissons, & de l'herbe sèche & longue, qui y croit en touffe; le terroir est graveleux & aride, mais en quelques vallées on trouve de la terre noire & semblable à du terreau. Jusqu'alors nous ne vîmes ni hommes, ni feu, ni fumée. Je remarquai pourtant plusieurs endroits où il y avoit eu du monde. Il en paroïssoit des traces derrière des buissons & sur de l'herbe qu'on avoit arrachée. On voioit aussi qu'on y avoit fait du feu & roti des * *limpets* & des mou-

* Espece de coquillage.

les. Je trouvai encore en ces endroits là de la laine , des plumes , des os de bêtes & des éclats de pierres à feu. Je fus ensuite sur une montagne, où le jour d'auparavant j'avois élevé un pavillon & où j'avois mis des bracelets, & voyant que personne n'y avoit été j'y laissai le tout. Je ne vis d'autres animaux que deux lièvres qui couroient sur les montagnes. Nous employames la plus grande partie de la journée à examiner le havre , de sorte que nous n'avancames qu'un mile & demi vers l'interieur du País. Il croit dans les vallées entre les rochers quantité de poix sauvages , qui ont des feuilles vertes & des fleurs bleuâtres , du même goût que les feuilles des poix verts d'Angleterre , qui croissent parmi les vignes & qui y sont entrelassez. On y trouve aussi des herbes odoriférantes & fort vertes , qui ressemblent à de l'ivraie. Les fleurs en sont blanches & jaunes. Il y a d'autres herbes vertes qui sont comme la fauge , mais qui croissent en touffes près de terre comme de la laitüë. Ces herbes avec les feuilles de poix nous servirent de salade, & rafraichirent ceux de mes gens qui

com-

commençoient d'être attaquez du scorbut. On y voit aussi quantité de moules, & de *limpets* sur les rochers. Il y a là une île fort fréquentée des veaux marins & des oiseaux de mer, & on y voit dans la rivière des plongeurs aussi gros que des canards, & divers autres oiseaux gris & noirs. Ces oiseaux de mer couvent entre les rochers & dans les buissons. Je fus dans une de ces îles, où j'en pris dans leurs nids autant que ma pinasse en pouvoit porter. Comme la nuit approchoit, & qu'il commençoit à faire beaucoup de vent, nous retournames à bord avec notre herbe, nos oiseaux & tout ce qu'on pût ramasser pendant la journée. Je partageai également ce butin à l'équipage, & la portion des mouffes fut même égale à la mienne ou à celle des matelots. Le soir il se leva un vent impétueux, le tems s'obscurcit fort au Sud-Oüest; mais peu après le vent tomba. Nous fimes du feu toute la nuit à la poupe pour le *Batchelour*. Tout l'équipage mangea ce jour là du veau marin & des pingouins.

Je jugeai que ce havre seroit fort
pro-

propre à donner le radoub à nôtre vaisseau ; car le grand mât devoit être défuné , & il falloit mettre de nouvelles enfléchures aux haubans , & lester le vaisseau. Pendant ce tems là nous pouvions nous flater de revoir le *Batchelour*, car du haut de ces montagnes la vue porte fort loin en mer ; de sorte que s'il eut fait voile près de cette côte , nous ne pouvions pas le manquer.

Nous trouvames deux sources d'eau douce , l'une dans une espece d'anse joignant le rivage , à demi mile en remontant la rivière ; l'autre dans une vallée entre des rochers , à côté de l'endroit où le vaisseau avoit ancré , à un mile de la rivière , droit en venant de *Coopers-Bay*, dans la même vallée. Ces sources sont petites , & l'eau en est un peu soma-che , car dans les vallées arides le terroir est naturellement fallé. La terre & les rochers sont couverts de salpêtre comme d'un verglas. Je pénétrai deux miles au Nord-Oüest dans le Pais , qui est plein de hauteurs & aride , sans bois ni eau. On y voit des rochers escarpez & des vallées assez basses , mais arides , dont

dont la terre est de la nature du salpêtre. On y trouve quelques buissons qui ont la feuille pareille à l'aubepine d'Angleterre. Les plus petits produisent de petites noix de galle, où on trouve une petite graine sèche, qui pique autant que le poivre : mais à cela près je ne vis point d'arbre. Le terroir en général est graveleux & sablonneux, & il n'y croit que quelques herbes brulées. Je creusai dans plusieurs endroits, mais je ne trouvai que du sable mêlé de gravier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre ni dans des morceaux de roche que j'examinai. Du haut des montagnes je portai la vûë fort loin dans le país, qui me parut tout rempli de montagnes & de dunes, à peu près comme la terre de *Cornouailles*. Ceux qui n'y sont pas accoutumés ont bien de la peine à marcher dans ce terroir; mais pour moi je pouvois faire plus de chemin en une heure que plusieurs de mes gens en deux. Nous vimes ce jour là neuf bêtes paissant. Elle ressembloient à des daims, quoiqu'elles fussent plus hautes, qu'elles eussent le cou plus

plus long, & qu'ils n'eussent point de cornes. Ils avoient le dos rougeâtre, & le ventre & les flancs blancs. Quand nous en fumes à la portée du fusil, ils hennirent comme des chevaux, se répondant l'un à l'autre, en prenant la fuite.

Le 1. Mars beau tems mais froid, au matin vent frais de Nord. Je fis remplir les tonneaux aux sources que j'avois découvertes, & je plantai une longue perche avec un linge blanc tout au haut d'une Montagne à un mile de la mer & là où il y avoit le plus d'apparence que les naturels le pussent appercevoir. Je laissai au même endroit des bracelets, un miroir, un couteau, un hameçon & une hache, pour exciter les habitans à se montrer; mais quoique j'eusse rodé sur les Montagnes toute l'après midi, je ne découvris ni hommes, ni feu, ni fumée. Je vis seulement trois autruches sans pouvoir en approcher assez pour leur tirer. Dès qu'elles m'apperçurent, elles s'enfuirent. Je lachai un chien après, qui en coupa une, mais elle s'élança & se sauva vers les Montagnes. Ces Autruches sont grises & plus

grandes qu'un gros coq d'Inde d'Angleterre. Elles ne peuvent voler, mais elles ont en recompense la vitesse des jambes. Dans un lieu où les Naturels avoient fait du feu, je vis parmi l'herbe deux poignées de laine d'Espagne rouge, fort fine. Je la pris & lachai le lévrier après trois bêtes semblables à des daims, mais elles furent plus agiles que mon chien. Comme la nuit approchoit je m'en retournai à bord. A sept heures du soir le tems devint gris, & le vent frais au Nord. Point de nouvelles encore du *Batchelour*. A dix heures nous eumes de la pluie, & le vent se ranga au Sud-Est.

Le 4. *Mars* beau tems au matin, & vent d'Est. Je fus à terre, & la chaloupe fit de l'eau. Le reste de l'équipage étoit occupé à mettre le navire en funin. A midi je pris les deux chaloupes & j'entrai dans le havre de * l'île des veaux marins, avec quarante hommes, armez chacun d'une massue & d'un baton. Etant à terre, nous chassames les
veaux

* *Seal-Island.*

veaux marins en troupes, nous les entourames, & en demi heure de tems nous en tuames quatre cent. On les tue en leur donnant un coup sur la tête. Dès que nous les avions assommez, nous leur coupions la gorge, pour les saigner tandis qu'ils étoient encore chauds. Après en avoir rempli deux chaloupes, nous les portames sur le rivage où j'avois fait une tente, & les étendimes sur les rochers, où la chaloupe les prit à la nuit. Les mâles, quand ils sont vieux, sont ordinairement aussi grands qu'un veau, & ressemblent du cou, du poil, de la tête, du museau, & du crin à un lion. La femelle ressemble aussi par devant à une lionne, excepté qu'elle est toute velüe & a le poil uni comme un cheval; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derrière. Ils sont fort difformes, le derrière leur va toujours en rappetissant jusqu'à deux nageoires, ou pieds fort cours, qu'ils ont à l'extrémité du corps. Ils en ont deux autres à la poitrine, de sorte qu'ils peuvent marcher sur terre, & même grimper sur des rochers & sur des Montagnes assez hautes. Ils se

plaisent à coucher au Soleil & à dormir sur le rivage. Il y en a qui ont plus de dix huit pieds de long, & qui sont gras & gros à proportion. Pour ceux qui n'ont que quatorze pieds de long, il y en a des milliers; mais les plus communs n'en ont que cinq, & sont fort gras. Ils ouvrent toujours la gueule, & deux hommes ont assez de peine à en tuer un des gros avec un épieu, qui est la meilleure arme dont on puisse se servir en cette occasion.

Le 5. *Mars* beau tems & vent frais de Sud-Oüest. Nous fumes, le matin à terre, pour écorcher des veaux marins que nous fallames. La chair en est aussi belle & aussi blanche que celle d'agneau, & très bonne à manger fraîche; mais elle est bien meilleuré quand on l'a tenue un peu dans le sel. Tous ces veaux que nous apprêtames, étoient des plus jeunes, & qui têtient encore leurs mères. Des qu'elles viennent à terre, elles bêlent, & les petits viennent auprès en bêlant comme des agneaux. Une vieille femelle en allaite quatre ou cinq, & chasse les autres petits qui s'approchent d'elle.

D'où

D'où je juge qu'elles ont quatre ou cinq petits d'une ventrée. Les petits que nous tuames & mangeames étoient auffi gros qu'un chien de moyenne grandeur. Nous dégraiffames les plus gros, & en fimes de l'huile pour les lampes & pour les ufages du vaisseau; mais nous gardames pour la friture l'huile qu'on tire des jeunes. Mes gens la trouvoient auffi bonne que l'huile d'olive. Cela fut cause que la plupart de mes gens ramasserent des feuilles de poix verds & d'autres herbes, pour les manger en falade. Les uns les mangeoient cruës, les autres les faisoient bouillir.

Le 6. Mars vent forcé d'Oüest. Après avoir fait la prière, je m'en allai à terre, au Sud de la Riviere, & fis huit miles dans le pays au Sud-Oüest quart sur Oüest, avec douze hommes armez. Mon premier Lieutenant fit neuf ou dix miles en remontant la Rivière avec la chaloupe, pour voir s'il ne trouveroit point d'habitans de ce côté là. Mon second Lieutenant alla auffi vers le Nord avec dix de mes gens armez, pour découvrir quelques habitans &

54 *Voyage de Narbrough*
reconnoître le País. Je trouvai
chemin faisant un de ces animaux
faits comme des daims, qui étoit
mort & encore entier. Le dos de
cet animal étoit couvert d'une laine
assez longue & de la couleur de rose
fêche, sous le ventre il avoit de la
laine blanche. Cet animal étoit de
la grosseur d'un jeune poulain. Il
avoit le cou long, la tête, le museau
& les oreilles d'un mouton, les jam-
bes fort longues, les pieds fourchus
comme ceux d'une bête fauve,
& une petite queuë touffuë &
rougeâtre. C'étoit un mâle & qui
n'avoit point de cornes, ni n'en a-
voit jamais eu. Je jugeai que c'é-
toit un mouton du *Perou*, que l'on
appelle *Llamas* ou *Guanacos*. Je
l'ouvris, pour chercher la pierre de
bezoard, qu'on dit se trouver dans son
estomac : mais je n'y trouvai point
ce que je cherchois. J'avois ouï
dire à des *Espagnols* des *Indes Occiden-
tales*, qu'ils avoient trouvé le *be-
zoard* dans les *Guanacos*; c'est ce
qui me fit ouvrir cet animal, que je
crois en être un. J'en trouvai plu-
sieurs autres en troupes de dix,
trente, & quarante. Ils hennissent
com-

comme des chevaux , & se mettent ensuite à courir. Je vis aussi neuf autruches , mais elles ne me laisserent jamais approcher à la portée du fusil. Je lâchai le lévrier après, mais elles coururent plus vite que le chien & gagnèrent les montagnes. Nous vîmes aussi des renards , des chiens sauvages & cinq ou six lièvres, dont le lévrier en prit un. Ils sont faits comme nos lièvres d'Angleterre , excepté qu'ils sont plus grands , & qu'au lieu d'une queue ils ont un moignon de la longueur d'un pouce & sans poil. Ils font des trous en terre comme les lapins. On ne voit point d'arbres là , à la réserve de quelques buissons qui ressemblent à l'aubepine. Le terroir est aride, sablonneux & graveleux, & on ne trouve par tout que des montagnes qui ne sont pas fort hautes, & qui ressemblent à des dunes. Il ne s'y produit que de l'herbe. On trouve dans les vallées de petits étangs d'eau douce , qui s'y amasse lorsque la neige se fond. J'y trouvai aussi des endroits où il y avoit de l'eau que le sel de la terre rend fomme : mais je n'y vis ni fruits ni

herbes, & aussi loin que la vûë pût porter de dessus une montagne, il ne me parut aucune trace d'habitans. En un mot je ne decouvris que montagnes & vallées. Je ne vis d'oiseaux que des milans, qui sont comme ceux d'*Europe*, & de petits oiseaux qui ressemblent au moineau ou à la linote. Nous vimes encore quelques mouches, de grosses abeilles, & quelques petits animaux sur l'herbe, marquetez de gris, & qui ont la figure d'un lesard; mais nous ne trouvames ni vipéres, ni serpents, ni aucune bête venimeuse. Les chevaux, les vaches, & les moutons, &c. vivoient fort bien en ce País là.

Comme il se faisoit tard nous revinmes sur nos pas, & il étoit nuit quand nous entrames dans la chaloupe. J'y trouvai mon Lieutenant qui avoit remonté la Rivière; mais ceux qui étoient allez au Nord, n'étoient pas encore de retour. Les premiers trouverent cinq petits îlets, où il y avoit des veaux marins & des buiffons. La Rivière s'élargit en montant. Il y a plusieurs rochers, & sur le rivage des *Guanacos*, des
au-

autruches, & des lièvres, mais point d'hommes, point de feu, ni de fumée : quoiqu'ils eussent vû des endroits où des personnes avoient été, car on y avoit fait du feu, & rôti des moules & des *limpets*. Ils ne découvrirent ni eau douce, ni bois, ni métaux, ni minéraux, & ne trouverent que montagnes, & collines, où il y avoit quelque peu d'herbe. Ceux qui étoient allez au Nord, revinrent à bord à minuit, après avoir fait environ huit miles en avançant dans les terres au Nord-Oüest, sans voir personne : mais ils trouverent des endroits où il y avoit eu du monde, qui avoit allumé du feu. Nos gens en firent aussi pour voir si quelqu'un viendroit, & ils y resterent assis fort long tems, mais ils n'appercurent personne. Le País n'est, comme on voit, que montagnes ou collines, qui ne sont pas fort hautes, mais à peu près comme des dunes, & semblables aux côtes d'*Yorkshire* aux environs de *Burlington*. L'herbe y est passablement bonne, le terroir gravéleux & sablonneux, & il y a des chaines de rochers. Nos gens vi-

rent comme moi des *Guanacos*, des autruches, des lièvres, des milans, &c. ; mais ni fruit, ni graine, ni marque de mineral où de métal. Je leur avois recommandé que par tout où ils trouveroient des mares, ils vissent s'il n'y avoit point quelques grains d'or ou d'argent, car il s'en trouve en ces sortes d'écoulemens d'eaux; & d'ailleurs, à l'autre côté de ces terres, dont nous n'étions pas éloignés de deux cens lieües, on y trouve beaucoup d'or. On trouve aussi dans les lieux où l'eau a coulé beaucoup de salpêtre attaché à la terre comme de la fleur de farine. Les gachis qu'ils virent étoient aussi falés que de la saumure, ce qui ne provient que de la terre.

Je vis en cette côte des éperlans de dix huit pouces de long, morts sur le rivage; mais point d'huitres, ni d'écrevisses de mer ou de Rivière, point de cancrs, ni d'autres poissons à coquille, quoiqu'il puisse être que ces mers en soient fournies. Pendant que nous étions sur le rivage, un veau marin poursuivit un poisson aussi gros qu'un maquereau, & semblable à un *mulet* : mais un
de

de nos matelots prit le poisson & l'apprêta, lorsqu'il fut à bord. C'est un manger délicieux. Il faut qu'il y ait dans cet endroit une infinité de poissons, pour nourrir tous les veaux marins, les *pingouins*, & les autres oiseaux qui ne vivent que de poissons, & qui néanmoins sont tous extrêmement gras, quoiqu'ils soient sans nombre, outre les autres animaux que nous ne remarquames pas. Je vis des veaux marins nageant la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Le 13. *Mars* tems passable, vent frais d'Oüest. L'air étoit froid au matin. Je pris la chaloupe & remontai la Rivière avec quatorze hommes armez; je passai l'île où j'avois trouvé tant de broffailles, & pris quelques jours auparavant de petits oiseaux de mer. L'eau s'y élargit, & a près d'un mile du rivage Septentrional au Méridional. Cette largeur est de quatre miles; l'eau s'étrécit ensuite & tourne au Sud-Oüest. Dans ce détour il y a une île d'une hauteur médiocre & pleine de rochers, où l'on voit quelques petits buissons & un peu d'herbe.

J'y passai & y trouvai un poteau de cinq pieds de long tout dressé, qui avoit fait partie d'un mât de navire. On y avoit cloué une planche d'environ un pied en quarré. Un de mes matelots trouva au pied de ce poteau une plaque de plomb, avec cette inscription,

MDCXV.
 EEN SCHIP ENDE EEN JACHT
 GENAEMT EENDRACHT
 EN HOORN GEARRI-
 VEERT DEN VIII. DE-
 CEMBER. VERTOK-
 KEN MET EEN
 SCHIP D'EEN-
 DRACHT DEN
 X. JANUARY:
 MDCXVI.

C: JACQUES LE MAIRE.
 S. WILLEM CORNS SCHOUTE.
 ARES CLASSEN.
 JAN CORNS SCHOTS.
 CLAES JANSSEN BAN.

Dans un trou du poteau il y a-
 voit une boite de fer blanc, avec
 une longue cheville fourrée dans le
 trou.

trou. La boîte renfermoit une feuille de papier écrit, mais si mangé de la rouille de la boîte, qu'il fut impossible d'y rien déchiffrer. Je gravai sur une planche avec mon couteau le nom de nôtre vaisseau avec la date de l'année & du mois, & l'attachai au poteau. J'emportai la plaque de plomb, & nommai cette île *l'île de le Maire*. Nous y trouvâmes plusieurs morceaux de planches du débris d'un vaisseau, qu'on avoit brulé. La mer avoit jetté ces débris vers l'île. Je ne crois pas que les habitans du Continent y puissent passer. De là je m'en allai à l'autre rivage au Nord, & fis deux miles en avançant dans le País. On ne voit point d'arbres nulle part, mais beaucoup d'autruches & de *Guanacos* en plusieurs endroits. Le terroir est bon & plein de marne. Les montagnes ne sont pas trop hautes, & ce sont plutôt des dunes couvertes d'herbe. Ayant creusé la valeur d'un pied en plusieurs endroits, je trouvai un fond sablonneux & aride, & ensuite de la marne. Je croi qu'on en pourroit faire de très bonnes terres labourables, ce terroir ressemblant fort

à celui de la plaine de *New-market*. Nous continuâmes à ne voir personne. Je cherchai dans les mares & examinai des morceaux de roche, mais je n'y trouvai pas la moindre marque d'or ou de mineral. Je revins dans la chaloupe, & après avoir côtoyé le rivage quelque tems en remontant, je grimpai sur une montagne assez roide pour découvrir le Pais. Sur le sommèt de cette montagne, qui est pleine de rochers, il y a de petits buissons. Je vis de fort loin le cours de la Rivière & le Pais tout couvert d'herbe. On y trouve aussi des marques de marne. Nous rentrâmes enfin dans nôtre chaloupe.

Il y a de ce côté là plusieurs petites bayes qui avancent un mile ou deux dans les terres. Je traversai au Sud-Est, & nous amarrâmes la chaloupe dans une de ces petites bayes près d'un fond, après quoi nous avançâmes trois miles à peu près dans les terres. Nous y vîmes quantité de *Guanacos* & d'autruches, que nous ne pûmes approcher d'assez près pour leur tirer. Nous vîmes pour lors les traces de cinq hommes. Je les mesurai à mon pied,

pied, & je les trouvai d'un demi pouce plus larges & plus longues. Comme il se faisoit tard, nous résolûmes de passer la nuit en cet endroit & de nous y accommoder le mieux que nous pourrions avec de l'herbe, dont nous fîmes nôtre lit; pendant que deux de nos hommes faisoient garde. La nuit fut froide, & le vent à l'Oüest.

Le 14. *Mars* beau tems, mais froid. Le matin au jour nous fîmes quatre miles dans les terres au Sud-Oüest quart sur Sud, sans trouver d'eau douce. Nous allumames du feu, mais cela ne nous servit de rien pour faire venir du monde. Nous vîmes des *Guanacos*, des lièvres, des renards, des chiens sauvages assez gros, & des chats gris semblables aux nôtres. Nous primes ce jour là un *Armadillo*, que nos chiens avoient chassé dans un trou, car ces animaux se font des trous comme les lapins. Nous le déterrâmes bientôt; il étoit de la grosseur d'un gros hérifson, & ne lui ressemble pas mal. Cet animal porte sur son dos une écaille, dont il se couvre comme d'une cuirasse, en sorte que les chiens ne lui peuvent
fai-

64 *Voyage de Narbrough*
faire aucun mal. Nous vimes des rats en plusieurs endroits, & un autre animal qui étoit noir, avec deux tâches blanches sur le dos. Nos chiens en tuerent deux de ceux-ci. Nous vimes auffi des autruches, quelques perdrix, & beaucoup de milans. Il n'y a là que hauteurs fans bois ni eau douce. Le terroir est du gravier sablonneux & couvert d'herbe, mais on n'y voit pas la moindre marque de mineral ni de métal. Nous retournames l'après midi à nôtre chaloupe, & traversames une petite baie de deux miles de long, qui est à sec en morte marée, & qui n'a pas plus de trente pieds de largeur. Elle forme une île assez agréable & d'une hauteur médiocre, unie au haut, & toute couverte d'herbe, mais fans bois ni eau douce. La plus grande partie de cette Ile est un terroir sablonneux & plein de marne. Elle a deux miles de longueur & demi mile de largeur. Nous y vimes plus de vingt Lievres. Je la nommai * *l'Ile des Lievres*. Elle est près de la Côte au Sud. Après avoir fait huit miles
en

* *Hare-Island.*

en montant la rivière, nous revinmes à bord. Le soir l'air fut froid. Il fit un vent forcé d'Oüest. Vers le matin il se rangea au Nord. Je n'aperçus ni *Indiens* ni canots en ces quartiers.

Le 24. *Mars* tems de mer & vent d'Oüest. Nous fimes toutes les dispositions nécessaires pour partir. J'allai à terre vers la Côte Méridionale à un rocher en pointe qui s'éleve au-dessus d'une petite montagne ronde. On diroit qu'il y a été bâti, on voit une fente au haut aussi grande en toute sa circonférence qu'une pipe de vin. Ce rocher a près de quarante pieds de hauteur. Tout autour il y a d'autres petites pieces de rochers. Ne voyant plus rien qui fut digne de remarque, je revins à bord. Le bois qu'il y a aux environs de cette côte ne feroit pas seulement le manche d'une hache; mais il y a des buissons qui peuvent servir de chauffage en mer. Avant la nuit tout fut à bord, & le vaisseau appareillé pour faire voiles le lendemain.

L'Eau douce est fort rare au *Port désiré*. Les endroits où j'allai chercher de l'eau sont de petites sources,

ces, où je remplis près de quarante tonnes. La première source est au Nord, en entrant dans ce Havre, à un demi mile avant dans les terres vers une vallée. Elle est au Nord-Nord-Oüest du plus bas rocher. Celle que nous nommames *Peckets-Well*, est à un mile en remontant la rivière, à la portée du trait de l'eau salée. Dans les vallées de ces côtes il y a de l'herbe fort verte & fort douce, & quantité de poix sauvages. Il y a aussi de petites noix de galle, qui croissent dans les buissons, mais non pas en quantité. On peut y faire du sel; car j'en ramassai beaucoup de bon sur le rivage & sur les rochers.

Le 25. *Mars*, Je dis à mon Equipage, Messieurs, *Vous êtes témoins qu'aujourd'hui je prends possession de cette Côte, du Port désiré, & de tout le Pays des deux côtez, pour Sa Majesté Charles Second, Roi de la Grande Bretagne, & pour ses héritiers. Vive le Roi.* Après cela je fis tirer trois coups de canon.

Le 26. *Mars*, vent forcé d'Oüest. Je fis voile au Nord. Au matin à six heures, lors que le Soleil parut sur l'Horizon à l'Orient, la Lune se coucha

cha sous l'Horizon à l'Occident, après s'être éclipsée à *Londres* à onze heures dix minutes avant midi, & ici à six heures & plus de trente minutes. Cela fait quatre heures quarante-minutes de différence entre le Méridien de *Londres*, & le Méridien du *Cap Blanc*. Ce Cap est à 47. degrés 20. minutes de Latitude Méridionale au Sud-Est de l'*Amérique*. Je vis cette éclipse au Sud-Est de l'*Amérique* à 70. degréz de longitude à l'Oüest du Méridien de *Londres*, mais je ne pûs voir l'Eclipse entière, parce que le ciel étoit couvert. Suivant mon calcul le *Cap Blanc* est à 69. degréz 16. minutes de longitude à l'Oüest du Méridien de *Londres*. Si la Lune n'eut pas été couverte de nuages, j'aurois pû marquer plus exactement la longitude, quoique je croie mon calcul juste.

Le *Cap Blanc* est donc à 47. degrés 20. minutes de Latitude au Sud, & à 61. degrés 56. minutes de Longitude à l'Oüest du *Lezard*. Distance Méridienne à l'Oüest 1014. lieuës, 1. mile $\frac{6}{10}$. du *Lezard*.

Le *Port désiré* en *Amérique*, est à 47. Degrés 48. minutes de Latitude
Mé-

Méridionale , & à 61. degrés 57. minutes de Longitude à l'Oüest du *Lezard*. Distance Méridienne Oüest 1015. lieuës , 2. miles $\frac{4}{10}$ du *Lezard*.

L'île des *Pingouins*, à 47. Degrés 55. minutes de Latitude au Sud , & à 61. Degrés 57. minutes de Longitude à l'Oüest du *Lezard*. Distance Méridienne Oüest 1014. lieuës , 2. miles du *Lezard*. Je trouvai 17. degréz 30. minutes de variation de l'aiman à l'Est.

Le 1. *Avril* le *Sweepstakes* filla à la hauteur de la * *Baye des Veaux Marins*, à 48. Degrés 10. minutes de Latitude du Sud, sur la côte des *Patagons*. Le 2. *Avril* beau tems , & vent frais de Nord-Nord-Oüest. Dès qu'il fut jour nous portames toutes les voiles au Sud-Sud-Oüest , & Sud quart sur Oüest suivant que la côte couroit. Nous fillames sur vingt brasses d'eau , & trouvames un fond de sable noir à trois lieuës de la Côte. A neuf heures du matin j'apperçûs à nôtre Oüest un îlet uni , à une lieuë du Continent , à 48. Degrés 40. minutes de Latitude du Sud. La terre qui lui fait face est élevée & remplie de hautes montagnes , dont les cimes sont rondes. A deux

* *Seals-Bay*.

lieuës plus loin vers le Sud, la terre est basse & comme une plaine, avec une pointe du côté de la mer; mais le rivage vis-à-vis de l'île est plein de rochers. Nous étions à deux lieuës à l'Est de cette petite île, & je trouvai vingt trois brasses sur un fond de sable noir. Je m'approchai jusqu'à cinq miles de la Côte. De cette île au *Port S. Julien* nous fillames la sonde à la main, sur dix huit ou vingt brasses, fond de sable fin & noir. La terre est basse & fait un enfoncement. Le rivage est en pointe & parfemé de rochers. Cette pointe a quatre lieuës de long. Lorsqu'on a fait une lieuë au Sud de la petite île, le rivage court Sud-Sud-Oüest & Nord-Nord-Est. A L'Extremité Méridionale de cette pointe du côté de la terre, il y a de hautes collines, mais du côté de la mer il y a un rocher blanc & escarpé d'une hauteur mediocre, où il paroît de loin comme une grande bande noire. Au delà du rocher la montagne va en rond jusqu'au sommet, & il y a quelques petits buissons noirs à côté. Pour des arbres on n'y en voit point. C'est là qu'est le *Port St. Julien*. L'embouchure est au milieu de
la

la baye, mais on ne peut pas la découvrir de la mer, parce que les deux pointes en cachent l'entrée. On est obligé d'y envoyer la chaloupe en morte-marée pour reconnoître le havre. La terre qui fait face au *Port S. Julien* à l'Oüest, est élevée & pleine de montagnes rondes, dont les sommets font en forme de pains de sucre. C'est l'endroit le plus élevé que j'aie vû dans toute la Côte. La terre au Sud me parut unie & sans hauteurs, aussi loin que je pûs porter la vûë. L'Après midi calme. Je jettai l'ancre dans la baye devant *St. Julien* sur douze brasses, à deux lieuës de l'embouchure du Port, qui me demeura à l'Oüest-Sud-Oüest. J'envoyai la chaloupe pour le reconnoître, & voir si le *Batchelour* y seroit entré. La chaloupe revint à six heures du soir & mon Lieutenant me dit, que le havre étoit très bon & qu'un vaisseau plus grand que le nôtre pouvoit y mouiller en sûreté : mais il ne vit point nôtre flute, ni aucuns indices qui montrassent qu'elle y eut touché; Je desespérai pour lors de la revoir, mais non pas de réussir dans mon voyage, bien que mon Equipage ne fut pas
dans

dans les mêmes sentiments que moi. Il trouvoit qu'étant seuls, ayant à naviguer dans une mer orageuse, & à courir des Côtes inconnuës, il y auroit trop de danger à poursuivre ce dessein, sans aucun secours à espérer, en cas que nous vinssions à toucher sur quelque rocher. Mais je bannis bientôt cette crainte, en leur représentant les richesses du País, & comment le fameux *Drake* avoit fait lui seul avec son Vaisseau le tour du Monde, en un tems où les gens de mer n'étoient que des ignorans, en comparaison des mariniers qui avoient couru ces mers après lui; qu'ainsi nous n'avions rien à craindre, ni lieu de douter du succès de notre voiage, pourvû que nous voulussions nous aider nous mêmes; que cette entreprise n'exposoit personne à de plus grands dangers que ceux où je m'exposois moi-même &c. La nuit ayant été pris de calme nous demeurames à l'ancre. La marée n'étoit pas forte à l'endroit où j'avois jetté l'ancre, & la mer y refouloit de trois brasses perpendiculaires. Il y a près de neuf lieuës de la petite île à *St. Julien*. Sud-Sud-Oüest

Oüest & Nord-Nord-Est, est le gisement de la Côte.

L'Embouchûre du *Port Saint Julien* est à 49. degrés 10. minutes de Latitude du Sud, & à 63. Degrés 10. minutes de Longitude du *Lezard*. Distance méridienne 1030. lieues à l'Oüest du *Lezard*. Par la hauteur que je pris, l'aiman se trouva varier 16. degréz 10. minutes à l'Est.

Le 13. *Avril* beau tems, mais froid & à la gelée. Vent frais d'Oüest: point de nouvelles de la flûte. Je fus à terre & fis jeter la seine vers l'Est. Au commencement du flot nous primes cinq cent poissons, aussi gros que des mulets. Aussi leur ressembloient ils. Ils sont gris & ont beaucoup d'écaïlles. Il y en a d'aussi longs que la jambe d'un homme. Nous les primes tous en quatre ou cinq heures, je retournai ensuite à bord & les distribuai à l'Equipage. Il y a beaucoup de moules attachés aux rochers, & d'huitres sur le rivage & dans des veines de rochers: mais il n'y a presque rien dans ces coquilles. Cette nuit là vent frais d'Oüest.

Le 18. *Avril* vent frais de Sud-Oüest. L'Air étoit froid, il tomba

un peu de neige au matin, l'hiver commençant à se faire sentir & les orages devenant fréquents, je jugeai qu'il étoit impossible de tenir la côte dans le détroit; car le vent étoit toujours Oüest & Sud-Oüest, avec des grains si violents, qu'il auroit chassé le vaisseau de la côte. Ce même jour j'ordonnai au pourvoieur de donner de l'eau de vie à tout l'équipage, à raison d'une † quarte par homme chaque semaine. Nous trouvames encore assez de bois à terre pour en remplir la chaloupe, & pour nous en chauffer à bord. Là nuit il fit un vent impétueux de Sud-Oüest. Je fis distribuer à l'équipage du veau marin salé & des pingouins pour leur portion ordinaire. Cette viande n'a pas méchant goût, au contraire elle est très saine, & se conserve long tems dans le sel.

Le 22. *Avril*, vent frais de Sud-Oüest, l'air froid. Je fus le matin à terre au Nord-Oüest avec vingt hommes, au marais falant, qui a bien

Tome III.

D

deux

† *Mesure d'Angleterre qui est à peu près la pinte de Paris.*

deux miles de long , & sur lequel il y a deux pouces d'épaisseur d'un sel fort blanc & très bon , qu'on prendroit de loin pour un pavé bien uni. Dans le mois de *Février* il y a assez de sel pour en charger un grand nombre de vaisseaux. Nous en remplîmes deux sacs & en tirâmes près de deux tonnes de dessous l'eau , car la pluie & le mauvais tems commençoient à le faire fondre. Vers le soir nous retournâmes à bord , & y portâmes assez de sel pour en remplir un poinçon. Ce sel étoit en pain , fort agréable à l'odorat & au palais , & plus blanc que celui de *France*. Je vis quelques *Guanacos* & des autruches. Les montagnes & les vallées sont arides, quoiqu'il y ait de l'herbe, & même les plus hautes de ces montagnes étoient couvertes de neige. Quoi que nous ne vissions personne, nous trouvâmes en plusieurs endroits des marques de feu , & que des gens avoient été couchés à l'abri d'un buisson : mais nous ne vîmes ni arbre, ni fruit, ni minéraux, ni métaux.]

Le 27. *Avril*, tems couvert & peu de vent. Il geloit si fort que la glace pouvoit porter un homme.

Le 28. *Avril*, vent frais d'Oüest quart sur Sud-Oüest, & tems de gelée. Nous défunames nos mats & ferames nos agrets, dans l'intention de passer le détroit; car les vents toujours Oüest étoient si violents, & les nuits si longues & si froides, que ce trajet auroit été impraticable en hiver. Je trouvai l'ancrage bon dans ce port, & beaucoup de gibier & d'oiseaux. Au printems-je comptois d'être en état de faire voiles au Sud, aiant alors la belle saison, les jours longs & les nuits courtes. Le soir le vent se mit au Nord-Est, & il plût. La nuit il fit une terrible tempête: la chaloupe enfonça à l'arrière du navire & perdit ses avirons. Le vent tomba le lendemain & se rangea à l'Oüest.

Le 6. *Mai*, vent frais d'Oüest-Nord-Oüest. J'allai à terre au Nord-Oüest avec trente hommes, & fis sept ou huit miles en montant les montagnes, sans voir personne. Le Pais est généralement rempli de grandes dunes convertes d'herbe. Sur le sommet des montagnes & dans le fond, on trouve de grandes écailles d'huitres, qui sont dans les veines de la terre, sur les rochers, & sur le

penchant des montagnes. Ce sont les plus grandes écailles d'huitre que j'aye jamais vûës : car les unes étoient de six pouces de large, les autres de sept. Cependant on ne trouve pas une huitre dans le havre, & je conclus qu'elles sont là depuis le commencement du monde. Nous ne vîmes pas la moindre marque de mineral ou de métal, ni aucun arbre; mais nous trouvâmes une bonne source d'eau douce dans les montagnes, & plusieurs marais salants à six-milles dans le País, formés par le sel de la terre. Nous vîmes aussi des autruches, des *Guanacos*, & un renard. Nous fîmes du feu sur le sommet de la plus haute montagne, mais personne ne répondit au signal. Nous nous en retournâmes donc à bord fort fatiguez. Quelques uns de mes gens allèrent encore chercher du Sel. La nuit il fit beau.

Le 13. *Mai*, tems passable, vent frais d'Oüest-Sud-Oüest. Nous allâmes chercher du Sel. M. *Jean Wood*, volontaire sur mon bord, se promenant dans l'*Ile de Justice*, trouva trois petits morceaux d'or enfermez entre deux écailles de moules, qui étoient attachées d'une corde de boyau

yau verte. Cela pouvoit valoir environ deux *Shellings* d'Angleterre, & sembloit avoir été battu au marteau.

Le 6. *Juin*, tems couvert & froid, vent frais de Sud-Oüest. J'allai à terre avec seize hommes & m'avançai dix miles à l'Oüest dans le País. Les montagnes étoient couvertes de neige, & il faisoit fort froid. Nous ne pouffames pas plus loin à cause de la neige, & l'air étoit si froid, que nous ne pouvions rester un moment couchés à terre. Nous ne vimes à perte de vüe que montagne sur montagne, sans arbres, bois, ni buissons. Les sommets de ces montagnes sont unis, il en coule de l'eau douce en plusieurs endroits; mais ce n'est que de la neige fonduë: car quand l'eau cesse de couler, c'est qu'il n'y a plus de neige. Je vis des *Guanacos* & des autruches, mais point d'habitants: Bien que près du rivage nous eussions trouvé des endroits où il y avoit eu des gens couchez & quelques autres où ils avoient tué & mangé des *Guanacos* & des Autruches, & où ils avoient fait du feu. Je n'ai pas remarqué qu'ils rotissent ce qu'ils mangent, car je ne vis que de la chair crüe & des os rongez. Je m'imagi-

ne que le feu qu'ils font n'est que pour réchauffer les doigts à leurs enfans. Je ramassai quelques poignées de laine de *Guanaco*, que je trouvai dans cet endroit là. Il n'y a point de doute que ces Sauvages ne nous vissent: mais ils ne voulurent pas s'approcher de nous, ni en être vûs. La vie qu'ils menent est plus misérable que celle des bêtes sauvages, & ils doivent se trouver quelquefois dans une extrême misère, n'y aiant dans tous les endroits que je parcourus, ni fruit, ni racine, ni herbe, le terroir étant aride, graveleux & sablonneux. On trouve en plusieurs endroits de la marne, en creusant environ deux pieds. Pour l'herbe, elle est sèche & croit en touffes épaisses, mais guères hautes, & dans les vallées le terroir est fort nitreux. Nous vimes des autruches, mais nulle marque de métal ou de minéral, quoique nous eussions fouillé presque tous les endroits où nous avions passé.

Le 7. *juin*, tems couvert & vent frais de Nord-Est quart sur Est. Nouvelle Lune, & vers le soir beau tems, mais froid. Nous découvrimes distinctement les étoiles qui sont près du

Pole Antarctique. Quelques unes des plus petites étoiles de la petite *Hydre* font près du Pole. Je remarquai aussi plusieurs étoiles près du Pole, propres à faire des observations, & qui font de la première & de la seconde grandeur: entr'autres l'étoile au Sud de l'*Ariadne*, celle qui est à la tête de l'*Hydre*, celle qui est dans l'œil du *Pan*; les étoiles qui sont à la *Serpe de Tucan*, & celles qui sont à sa *cuisse* & à son *dos*; les étoiles qui sont à la *tête*, à l'*aile* & au *corps de Grus*. Mais les plus grandes sont celles du premier pied du *Centaur*, & la *Croisade*. Les autres étoiles font de la troisième, de la quatrième & de la cinquième grandeur. Nous remarquames aussi les deux *nuages* fort distinctement, & la petite nuë noire dans laquelle est le pied de la *Croisade*, & qui se voit toujours à plein, lors que la *Croisade* est sur l'Horizon, comme elle y est aussi toujours dans ces Latitudes-ci. Le Ciel de cette partie de l'Hémisphère Méridional ne diffère point de celui de l'Hémisphère Septentrional; mais il n'y a point d'Etoiles propres à faire des observations, qu'à dix huit degrés du

Pole, & il n'y a point non plus d'Etoile Polaire, comme celle qui est à la queue de la petite *Ourse* au Nord.

Il fit froid ce soir là, mais c'étoit un tems sain pour ceux qui aiment à être toujours en action. Pour moi je ne trouvai point le froid insupportable, mais j'eus pendant ce tems là un appetit extraordinaire, & je mangeai du renard & du milan avec autant de plaisir que si c'eut été du mouton. Tout ce que nous pouvions tuer, nous le mangions, & le trouvions bon. Personne ne fut malade. Les jeunes gens d'un tempérament fort & vigoureux sont propres pour ce climat, car l'air y est sec & excite l'appetit, mais on a peine à trouver de quoi manger. Les autruches de ce Pais là sont beaucoup moins grosses que celles de *Barbarie*, & différent de ces dernières en couleur & en plumage. Elles sont grises sur le dos, & blanches sous le ventre, mais la plume ne peut servir à rien. Elles ont de longues jambes & de petites ailes, & ne volent pas; un long cou, une petite tête, & le bec

bec à peu près comme une oye.

Du reste elles ressembtent à un gros coq d'inde, & c'est un manger sec, mais assez bon. Le soir je m'en retournai à bord, il fit un vent frais d'Oüest.

Le 22. *Juin*, vent forcé d'Oüest-Nord-Oüest. J'allai à terre à l'Est, & je ne trouvai personne; mais M. *Jean Wood*, étant allé vers l'Oüest avec trois hommes armés, après avoir fait environ quatre miles à l'Oüest-Nord-Oüest, vit sur une montagne, sept *Indiens* qui faisoient grand bruit, & en même tems signe de s'en retourner à bord. Nos gens voulant monter la montagne, pour les aborder, trois de ces *Indiens* vinrent à quelque distance au devant d'eux l'arc & les flèches à la main, une peau sur leurs épaules, une autre sur la tête, & aux pieds des morceaux de peau, qui leur servoient de souliers. Le reste du corps étoit nud. Ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. Ces Sauvages ne voulurent jamais s'approcher assez, pour que nos gens püssent les toucher; mais à mesure que nos gens s'avançoient, ils reculoient en leur faisant signe de

retourner vers le vaisseau, parlant un jargon incomprehensible, & répétant souvent ce mot *Ozse*, *Ozse*. Ils ont un langage rude & parlent fort du gosier: cependant ils reçurent tout ce qu'on leur jetta à terre. M. *Wood* leur donna un coïteau, un morceau de toile, une cravate, & une bouteille d'eau de vie, dont ils ne voulurent pas goûter. Il ne pût appercevoir qu'ils portassent des bracelets, ni qu'ils eussent autre chose sur eux que des peaux. Ces Sauvages étoient d'une taille mediocre, & bien faits, bafanés, d'une couleur olivatre, ayant des cheveux noirs, qui n'étoient pas des plus longs. Ils paroïssent fort farouches, & ne témoignent pas le moindre ressentiment de ce qu'on leur donnoit, ni ne prenoient garde à quoi que ce soit. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la montagne. Il faut qu'ils soient extrêmement endurcis au froid, car ils n'avoient rien de couvert que la moitié de leur corps. M. *Wood* étoit plus grand qu'aucun d'eux, & jugeoit que le plus âgé des trois pouvoit avoir environ quarante ans, & les autres trente.

Ils

Ils paroïssent auffi fort craintifs , car ils s'enfuirent dès qu'ils en pûrent trouver l'occasion. M. *Wood* étant revenu à bord me fit rapport de ce qu'il avoit vû. La nuit nous vîmes du feu sur les montagnes , & il fit un vent impétueux d'Oüest. Les *Indiens* de M. *Wood* avoient de petits chiens avec eux , & ils ne se feroient jamais approchez de nos gens, si le hazard ne les eut fait rencontrer dans ces montagnes & dans ces vallées. Il faut que ces Sauvages aiant été informez des cruautez des *Espagnols*, n'osassent pas se fier à nous.

Le 2. *Juillet* , vent frais d'Oüest. Etant allés à terre ce jour là vers l'Est, nous primes un grand *Guanaco*. Je l'éventrai d'abord & cherchai dans son estomac la pierre de *Besoard*, mais je n'y trouvai rien. Je rodai de côté & d'autre sans trouver personne , mais je vis pourtant un endroit, où l'on avoit fait & verni des vaisseaux de terre , & dont il étoit resté quelques pieces. Je retournai le soir à bord.

Le 3. *Juillet*, vent de Sud & tems couvert. Le *Guanaco* que nous avions pris le jour précédent & mis

en quartiers , pesoit deux cens cinquante livres. Il y en eut assez pour nourrir tout l'Equipage pendant un jour , & nous trouvames que c'étoit un très bon manger.

Le 12. *Juillet*, tems couvert, & petit vent de Nord quart sur Nord-Oüest. Je montai sur le Cap du Havre, sans voir personne; mais je découvris dans la terre une veine qui paroissoit du talc pourri. J'en pris un peu, & ne trouvai pas que cette espèce de mineral fut propre à rien. Je creufai dans le rocher sans y rencontrer quoique ce soit de remarquable. Je vis en deux endroits les debris pourris d'un vaisseau, & je remarquai aussi que les plus grands buissons avoient été abbatus, (vraisemblablement par des Chrétiens,). J'y trouvai des assiètes de bois, un morceau de bouchon de liége, & un morceau d'une vieille rame; ce qui me fit conjecturer qu'il y avoit eu là des Europeens. Je restai là nuit à terre.

Le 31. *Juillet*, beau tems & vent frais de Sud-Oüest. Il faisoit aussi froid alors qu'au milieu de l'hiver en *Angleterre*, & l'air étoit même plus piquant & plus sec qu'en nôtre Pais. Douze de mes gens, que je n'avois ja-

jamais pû obliger à se donner du mouvement, se trouverent tellement faisis du froid, que leurs jambes en furent percluses & leurs cuisses pleines de taches noires ; le froid leur aiant presque glacé le sang, sans que les fomentations, & autres remedes qu'on leur appliqua, pussent leur procurer du soulagement. Ceux qui agissoient se portoient aussi bien qu'il fut possible de se porter.

Le 2. Août, tems couvert & froid, vent frais de Sud-Oüest. Nous commençames à mettre le navire en funin, & vimes plus de cent *Guanacos* en troupes près du rivage ; mais mon lévrier étant boiteux, je ne pûs le lacher après ces animaux. Nous vimes aussi des autruches, des pluviers verds sur le rivage, & quelques cignes. Ces derniers, qui ne sont pas si gros que les nôtres, sont blancs, hormis la tête, la moitié du cou, & les jambes qui sont noires. Nous apperçûmes encore des oyes blanches faites comme celles d'*Europe*. Les oyes sauvages sont, les unes blanches, les autres noires & grises. Les canards & les farcelles sont grises.

Le 16. Août, tems couvert & vent frais d'Oüest quart sur Nord-Oüest. J'envoyai la chaloupe pour faire de l'eau à un ruisseau à l'Est. Mes gens aiant vû dans cet endroit là des *Indiens* derrière un buisson, voulurent s'en approcher, mais ceux-ci prirent la fuite, & laisserent un paquet de peaux dans le buisson. On ne voulut pas leur donner sujet de crainte, & l'on ne les poursuivit point à cause de cela, mais on leur fit signe de revenir. Ces Sauvages ne voulurent jamais écouter nos gens, ni s'arrêter. Ils étoient d'une taille médiocre. Mes gens porterent à bord le paquet de ces *Indiens*, & emmenerent avec eux deux chiens metifs qu'ils avoient trouvé attachez ensemble. Aiant ouvert le paquet, j'y vis plusieurs sachets de peaux remplis de terre rouge & blanche, & d'autres choses dont ils se barbouillent. Je fouillai exactement tout le paquet, pour voir s'il n'y auroit pas des grains d'or, mais je n'y trouvai que des pierres à feu, des pointes de flèches, des bracelets faits de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroies cordonnées, des flèches, des co-

quil-

quilles de moules & d'*Armadillo*, & une petite pointe de clou au bout d'un petit-bois en forme de poinçon. Les peaux étoient des peaux de veaux marins & de *Guanacos*, cousuës ensemble avec de petites cordes de boyaux, qui étoient toutes fort vieilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Il y avoit outre cela dans ce paquet des morceaux de cailloux attachez avec ces boyaux verds dans les fentes de quelques bâtons. Ils se servent des cailloux pour aiguïser les pointes de leurs flèches, & de ces morceaux de bois qu'ils emploient à battre du feu. Voila tout ce qu'il y avoit dans ce paquet, qui étoit attaché avec des courroies de cuir entrelacées les unes dans les autres en forme de cordes; & les chiens étoient aussi attachés avec une pareille courroie. Les coquilles de moules leur servent de couteaux. Après avoir tout examiné, je raccommodai le paquet & l'attachai comme il l'étoit auparavant. Leurs chiens ressemblent fort à ceux d'*Espagne*, & sont assez gros, & fort familiers; car ils se laissoient toucher de tout le
mon-

monde. Leur couleur est naturellement grise, mais on les avoit peints de rouge, & du reste ils étoient d'une maigreur épouvantable. Avec le paquet il y avoit deux bâtons de quatre pieds de long, qui étoient des roseaux durs & pleins de nœuds. Je les portai le lendemain avec moi à terre.

Le 30. *Août*, tems couvert, brouillards au matin, & vent de Nord. Nous marchames près de vingt miles à l'Oüest, & trouvames un País aride, où il y avoit de l'herbe, & en quelques endroits des buissons semblables à des épines; des montagnes hautes & en grand nombre, dont les sommets étoient couverts de neige; mais point d'arbres ni de bois. Il y a un petit ruisseau d'eau douce qui coule de ces montagnes; mais on ne voit point de fruit aux environs. Sur le bord du ruisseau il y a quantité de joncs, & de l'herbe verte, une entr'autres qui pique & échaufe le palais. Ce ruisseau est fréquenté des farcelles & d'autres oiseaux aquatiques. Voila tout ce que j'y remarquai. On trouve dans le País plusieurs étangs d'un assez grande étendue, dont
l'eau

l'eau est salée. Nous vimes encore des oiseaux semblables à des hérons, mais qui étoient rouges, & dans les vallées des troupes de cent *Guanacos* à la fois, & une vintaine d'autruches, quelques lièvres & des perdrix, qui sont plus grosses & plus grises que les nôtres, quelques bécassines & de petits oiseaux, quantité de roitelets, plusieurs milans, de petits faucons, des hibous, deux renards, un chien sauvage, & plusieurs oies sauvages. Nous primes aussi deux *Armadillos*. Autant que nôtre vûë pût s'étendre, nous ne découvrimes que des collines, qui alloient en rond jusqu'au sommet, & des vallées où l'on a beaucoup de peine à marcher. Le terroir est graveleux, sablonneux & un peu nitreux. L'herbe est sèche, mais en quelques endroits-elle est longue, en d'autres courte. Nous trouvames de la terre rouge, dont les *Indiens*, se servent pour se peindre, & vimes des traces d'hommes, & des endroits où ils avoient tué des *Guanacos* & fait du feu, ce qui paroissoit à la laine de *Guanaco* que j'y ramassai. Il y avoit aussi là des os & des plumes d'au-
tru-

truches , avec deux cranes d'hommes fort nets , & à peu près de la grosseur de ceux des *Européans*. Les dents en étoient belles & bien arrangées. Un de ces cranes étoit cassé. On pourroit conjecturer de là que ce País est habité par des Antropophages ; mais je ne le crois pas , & je m'imagine plutôt qu'ils se font la guerre entr'eux ; car il y a fort peu d'habitans pour un País d'une si vaste étendue , & ils ont suffisamment dequoi se nourrir. Cette terre est en général bonne & fournie de bons paturages pour toutes sortes de bestiaux. Les montagnes ne sont pas trop hautes , il n'y manque que du bois pour bâtir. S'il y en avoit , ce País seroit peut-être aussi bon qu'aucun autre en *Amérique* , & d'ailleurs il est fort sain. L'après midi il plût & il fit un grand brouillard , en sorte que nous ne savions de quel côté nous devions aller , quoique nous eussions la bouffole avec nous , sans laquelle il eut été impossible de marcher , & de s'empêcher de s'égarer à tout moment : outre qu'on n'y voit que grandes plaines & colines. Etant fort mouil-
lez

lez & ayant froid, nous nous arrêta-
mes auprès de quelques buissons,
où nous fimes du feu pour nous sé-
cher, après quoi nous y restames
toute la nuit, sans voir ni entendre
quoi que ce soit.

Le 1. *Septembre*, tems couvert &
gelée blanche, vent frais de Nord,
de sorte qu'il nous fut impossible de
mettre à la voile. Nous essayames
de pêcher, mais nous ne pûmes rien
prendre, parceque l'eau étoit trop
froide. J'allai à terre, & avançai
vingt cinq miles dans le País à
l'Oüest-Nord-Oüest de l'embouchu-
re du havre, où je ne vis rien de plus
que ce que j'ai déjà rapporté, ex-
cepté quelques petits animaux qui
ressembloit à des Lézards & qui
courent sur l'herbe, quelques vers
de terre, des chenilles & d'autres in-
sectes, mais en petite quantité. Dans
tout le País que je parcourus, je ne
découvris ni serpent, ni bête venimeu-
se, ni bête féroce, ni rien enfin qui
puisse incommoder les habitans, si
ce n'est le froid & la faim. C'est un
Païs capable de contenir un grand
nombre d'habitants, & qui promet
de grands avantages à ceux qui vou-
dront

dront venir s'y établir ; car tout ce qui croit en *Europe* y viendroit fort à souhait, & les bestiaux y trouveroient à paitre en abondance.

Le 16. *Septembre*, voyant que mon équipage commençoit à devenir mal-fain, je jugeai que mon meilleur parti seroit de m'en retourner au *Port Désiré*, pour y prendre des rafraichissements, persuadé que j'y trouverois autant de *Pingouins* & de veaux marins que j'en pourois souhaiter. Je résolus d'y en faler une bonne quantité, pour les emporter avec moi en mer, afin de faire durer plus long tems mes autres provisions. Avant midi nous sortimes du *Port S. Julien*, gouvernant Nord-Nord-Est, & forçames de voiles pour arriver au plutôt au *Port Désiré*. La nuit le vent tomba & fauta ensuite à l'Oüest-Sud-Oüest, ce qui me fit ferrer les voiles, afin d'attendre le jour & de parer les écueils.

Le 21. *Septembre*, beau tems : le vent fit le tour du compas. Au matin j'eus mes chaloupes chargées de veaux marins, de *Pingouins* & d'œufs de *Pingouins*, en moins d'une heure de tems. Les veaux marins & les *Pingouins*

gouins font en si grand nombre, qu'à peine peut on prendre terre en l'île, Le soir nous eumes beau tems ; je me rendis à bord, & fis débarquer nôtre capture sur le rivage. Les œufs de *Pingouins* font une très bonne nourriture, & la graisse de ces oiseaux sert d'huile dans les lampes.

Le 22. *Septembre*, beau tems & vent d'Oûest. Je fis distribuer les œufs à tout l'Equipage, nous écorchames les veaux marins & les *Pingouins*, les salames sur le rocher, & les couvrimes pour les garantir de l'air. Cette nuit beau tems & peu de vent.

Le 30. *Septembre*, au matin le vent fut Nord, mais vers le midi il força au Sud-Est, & il plût. J'avançai dix miles dans le País du côté del'Est en montant la rivière, avec *Don Carlos*, & dix hommes, pour découvrir des habitants. Nous y passames la nuit, sans trouver personne ; quoique la nuit quelques *Indiens* vinrent à la petite source, qui est dans la vallée, & déroberent un pot de fer, trois habits que quelques uns de mes matelots y avoient laisséz pour les secher, & quelque linge ; mais ils ne touche-
rent

rent pas aux bracelets que j'avois pendu à une perche sur la colline, ni ne voulurent jamais en approcher. Nous vimes des figures qu'ils avoient faites de nôtre vaisseau sur la terre & dans des buissons, où ils avoient mis des bâtons en guise de mâts, & rougi les buissons. Je m'imagine que cette représentation étoit pour se soûvenir de nôtre vaisseau, & que ces sortes de figures leur servent de mémoriaux. Nous n'y touchames point, mais j'y pendis quelques bracelets, après quoi nous retournames à bord, & eumes un tems couvert toute la nuit. Il faut que ces *Indiens* eussent été maltraitez par quelques vaisseaux qui avoient touché là autrefois, sans quoi ils n'auroient pas eu tant de répugnance à se faire voir; ou il faut qu'ils eussent été informez des cruautéz que les *Espagnols* ont exercées contre les *Indiens* leurs voisins. J'employai toutes les voies de la douceur pour entrer en conférence avec eux, mais en vain.

Le 11. *Octobre*, vent frais d'Ouest-Sud Ouest, & tems froid accompagné de grêle & de neige fonduë. Tous ceux de mon Equipage étoient en bon-

bonne santé , vigoureux & gras. Ceux que le scorbut avoit attaqué en furent guéris en mangeant de la viande fraîche , & des herbes qui se trouvoient à terre , semblables aux feuilles de poix verds. Ils les hachotent & les faisoient frire avec des œufs & de l'huile de veau marin : ce qui rendit tous mes gens aussi sains que lors qu'ils partirent d'*Angleterre*. Nous trouvames en effet là de tous les rafraichissements dont nous avions besoins , & nous y fimes de bonnes provisions. Pourvu qu'on ait du sel , on s'y peut assez bien pourvoir de veaux marins & de *Pingouins* , & je suis assuré que quand j'y étois , il y en avoit au moins la charge de trois cens tonneaux. Tout vaisseau qui manquera de provisions , & touchera à cette côte , y en trouvera en abondance. Je puis assurer que ces provisions se conservent quatre mois , & même plus , pourvû qu'on ait soin de bien saler ces animaux. Pour du sel, on y trouvera autant qu'on voudra en été au marais salant de *St. Julien*. Je crois même qu'en été on en peut faire au *Port Désiré*, car
il

il y a du fel seché dans des trous de rochers, & il y a aussi plusieurs basses où l'on peut creuser, & y faire entrer l'eau de la mer, pour en tirer ensuite du fel; ce que j'ai vû pratiquer en d'autres endroits.

Le *Pingouin* est un oiseau qui vit de poissons, qu'il attrape adroitement en plongeant dans l'eau. Il est aussi gros qu'une oye sauvage, & pese environ huit livres. Il a au lieu d'ailes deux moignons plats comme des nageoires de poisson, & pour plumage une espèce de duvet court. Il a la tête & le dos noir, le cou & le ventre blanc, & le reste du corps noirâtre. Ses jambes sont aussi courtes que celles d'une oye. Quand il y en a plusieurs en troupe, & qu'on les regarde de loin, on croit voit des enfans vêtus de blanc. Cet oiseau a le cou gros, la tête & le bec d'une corneille, excepté que la pointe du bec tourne un peu en bas. Il pince bien fort, mais il n'est pourtant point du tout farouche; car il en vient des troupes entières autour des chaloupes, d'où on les tue facilement l'un après l'autre en leur donnant un coup sur la tête, sans qu'ils fuient
pour

pour cela. On trouve aussi là quantité de Pies de mer, de Canards, de Moïettes, de Pigeons blancs de mer, de Plongeurs qui ont la gorge blanche, & de Foulques.

Le 13. *Octobre* je levai l'ancre & fis voiles du *Port Désiré*, qui nous demeura au Sud. Le 16. *Octobre* nous nous trouvâmes à 49. degrés 8. minutes de latitude au Sud. Le 19. *Octobre* nous doublâmes le Cap, que nos gens appellent *Beachy-head*, & la montagne de *St. Ives*, à 50. degrés 10. minutes de latitude. Je trouvai 16. degrés 37. minutes de variation à l'Est. La côte en cet endroit là forme une Baïe, où la Rivière de *Ste. Croix* va se jeter.

Le 21. *Octobre* nous doublâmes le Cap de *Fair-weather*, ou du Beau tems, à 51. degrés 30. minutes de latitude au Sud. C'est là que se jette la Rivière de *Gallegoes*. Le 22. *Octobre* nous vinmes à la hauteur du Cap de la *Vierge Marie*, à l'entrée du Détroit de *Magellan*. Ce Cap de la *Vierge Marie*, qui est au Nord de l'entrée, est à 52. Degrés 26. minutes de latitude; & à 65. Degrés 42. minutes de longitude à l'Oüest, de-

puis le *Lezard* en *Angleterre* ; & à la distance méridienne de 1062. lieües à l'Oüest du *Lezard*. Je trouvai dix-sept Dégrez de variation d'aiman à l'Est.

En tout ce parage depuis le *Cap de la Vierge Marie* jusqu'à l'entrée du *Détroit*, on y peut fort bien jeter l'ancre. Je n'ai point trouvé de marée forte aux environs, si ce n'est dans le *Détroit*. La marée y monte & descend. Elle a son cours comme sur les autres *Côtes*. Il y a six heures de flux & deux heures de reflux. Elle monte & descend de la valeur de quatre brasses perpendiculaires. Je remarquai aussi qu'à onze heures, lorsque la lune changeoit, la marée étoit fort haute. Il y a dans cet endroit quantité d'herbes qui se détachent des rochers & qui flotent çà & là. A deux heures après midi je me trouvai par le travers de la *Pointe de Possession*. Je fillai de là à l'Oüest-Nord-Oüest environ deux lieües, ensuite au Sud-Oüest quart sur Oüest, & puis à l'Oüest quart sur Sud-Oüest, suivant la côte Septentrionale. Je jettai par tout la sonde, & trouvai 22. 18.

16. 12. & 9. brasses sur un fond sablonneux, & quelquefois graveleux & de cailloux. Comme ces côtes m'étoient tout à fait inconnues, je gouvernai suivant leur gisement, ne connoissant pas positivement l'entrée du Détroit, & ne pouvant la bien découvrir, parcequ'elle est ferrée entre des terres qui semblent la boucher, pour ainsi dire. Cependant à cinq heures je me trouvais vis à vis de l'entrée, avec un frais de Nord-Nord-Est. Je portai au Sud-Oüest quart sur Sud dans l'embouchure, mais je ne pûs avancer qu'une lieüe ; car la marée étoit si forte, qu'il me fut impossible de la refouler, & même elle pensa emporter le vaisseau sur des brifans qui sont au Nord, quoiqu'il fit un frais de Nord-Nord-Est. Il croit sur ces brifans beaucoup d'herbe. J'y jettai la sonde, & eus cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté vers le canal. Ces Brifans courent un mile au Nord depuis la pointe du Détroit. A six heures le vent se fit Nord, & à huit il se rangea au Nord-Oüest. Le tems devint fort obscur, & il plût beaucoup ; de sorte que je fus

100 *Voyage de Narbrough*
obligé de rebrousser chemin & de
sortir du Détroit du mieux que je
pûs. Le calme nous ayant pris, &
trouvant vingt cinq brasses d'eau
sur un fond de cailloux, je jettai
l'ancre & y demeurai toute la nuit,
pendant laquelle le vent fut Sud-
Oüest, & le tems obscur.

Il y a huit lieües & un peu plus,
depuis le premier Détroit jusqu'au
second. La route de l'un à l'autre
est au Sud-Ouëst quart sur Ouëst,
& au Nord-Est quart sur Nord. Du
prémier Détroit au second, il y a
sept lieües de largeur depuis la côte
du Nord jusqu'à celle du Sud.
Quand on est dans ce canal, on s'y voit
comme dans une petite mer, car nous
ne pûmes remarquer le second Dé-
troit, qu'après avoir fait trois lieües
ou plus. A la pointe du second
Détroit, la côte Septentrionale, qui
court un mile ou deux au Nord-Est,
forme une Baïe, & il y a un rocher
blanc d'une hauteur ordinaire,
qu'on appelle le *Cap de St. Gregoire*.
On peut ancrer dans cette Baïe à
huit brasses sur un fond de sable fin
& nèt, à demi mile de la côte, &
c'est un fort bon mouillage. Si le vent
est

est entre le Nord-Est & le Sud-Ouëst, il faut mouiller à l'Ouëst. Les vents d'Ouëst regnent beaucoup en cet endroit là. Dans le second Détroit je naviguai la sonde à la main, & trouvai vingt huit & 30. brasses sur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale de ce Détroit forme une Baïe à la pointe Orientale, & n'est qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Ouëst-Sud-Ouëst & Est-Nord-Est. A l'issuë à l'Ouëst la côte est de rochers blancs & escarpez, & la partie Méridionale tourne en pointe. La côte Méridionale tourne depuis cette pointe au Sud-Est, & court ensuite au Sud. Le rivage est bas. La côte Septentrionale, qui est de rochers blancs, a une pente propre à débarquer, & tourne au Nord. Il y a un havre rond en dedans, & où l'on trouve quatre brasses d'eau, lorsque la marée est haute. Je le nommai *Oaz-harbour*. Quand on est arrivé à l'Ouëst de ce Détroit, on trouve trois îles, qui paroissent des rochers escarpez, & qui font un triangle. Elles sont à l'Ouëst-Sud-Ouëst, & à la distance de quatre lieuës du Détroit.

troit. La plus petite & la plus Orientale s'appelle *St. Barthelemi*; la plus grande & la plus Occidentale *Elizabeth*; & celle du milieu, qui est la plus Méridionale, l'Île de *St. George*, que d'autres nomment l'Île des *Pingouins*, parce qu'il y en a en quantité. Le soir je jettai l'ancre à deux miles de l'Île d'*Elizabeth* à huit brasses & demi sur un fond de sable fin & noir. La pointe Orientale de l'Île me demeura au Sud quart sur Est. Toute la nuit il fit beau tems & le vent fut Sud quart sur Ouëst.

Le matin j'allai à l'Île d'*Elizabeth*. Je ne fus pas plûtôt à terre, que dix-neuf des Insulaires descendirent des montagnes & vinrent au devant de moi. J'entrai en conférence avec eux, & fis un échange de couteaux & de bracelets contre d'autres bagatelles qu'ils avoient, comme des arcs, des flèches, & des peaux de *Guianacoes* qui leur servent de vêtements. Après cet échange je leur fis présent d'une hache, de quelques couteaux, de bracelets, de flutes & d'autres babioles, dont ils parurent fort contents. Je leur montrai de l'or, qu'ils paroïssent vouloir pren-

prendre ; mais je tachai de leur faire connoître par signes, que s'ils en avoient, je l'échangerois pour des couteaux, des bracelets, &c. Je mis de l'or & du cuivre dans la terre, voulant leur donner à entendre que j'en avois trouvé dans la terre, & je regardai de tous côtez par terre, comme si j'y en cherchois. Ils se regarderent l'un l'autre, & se dirent quelques paroles ; mais je ne pûs appercevoir qu'ils comprissent ce que j'avois voulu leur faire entendre, ni même qu'ils connussent l'or ou le cuivre. Tout ce qu'ils voioient leur faisoient envie. Ils essayèrent de casser le grapin de la chaloupe avec des pierres, & auroient bien voulu l'emporter. Je les laissai faire, & observai tous leurs mouvements qui me parurent comme ceux des bêtes brutes. Quoique je les eusse fait asseoir, & que j'eusse pendu des bracelets à leurs cols, ils se jettoient sur tout ce qu'ils pouvoient attraper, & demandoient toujors qu'on leur donnât davantage. M. Peckett, un de mes Lieutenants, & plusieurs de mes gens se mirent à dancer avec eux, en les prenant par la main, &

nous leur fimes toutes les caresses imaginables. Mon Lieutenant changea pour une de leurs peaux son habit rouge, dont la couleur leur plaisoit extrêmement. Je me flattois de pouvoir trouver de l'or parmi eux ; ce qui m'obligea à leur faire tant de caresses, & à tacher de les apprivoiser. Après deux heures d'entretien que j'eus avec eux, je leur fis signe que je voulois m'en aller, pour leur aller chercher d'autres choses, & que je reviendrois. Ils nous montrèrent un rocher où ils souhai-toient que nous prissions terre. Je m'imagine que leur pensée étoit de remplir nôtre chaloupe de pierres & de l'enfoncer, car l'endroit étoit fort propre pour faire ce coup. Ils s'affirent sur l'herbe & dans le moment ils eurent un feu allumé ; mais je ne pûs découvrir comment ils avoient fait pour avoir si promptement du feu. De là je m'en allai sonder le canal qui est entre l'île d'*Elizabeth* & celle de *St. Barthelemi*. Je trouvai qu'il avoit environ un mile de large, & qu'on y pouvoit siller sûrement, y ayant dans le milieu trente huit brasses, &

neuf

neuf à dix près du rivage sur un fond graveleux.

Ces Insulaires, tant hommes que femmes, sont d'un taille médiocre, & ramassée, mais pourtant assés bien faite. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, ferrées & fort blanches, les oreilles petites. Les cheveux, tant aux hommes qu'aux femmes, sont fort noirs, droits & fins : mais sur le devant de la tête ils les ont rudes, & d'une longueur ordinaire. Ils ont la poitrine large ; ils sont basanez & olivâtres, & tout leur corps est peint de rouge détrempe avec de la graisse. Leurs jouës sont barbouillées de blanc & rayées de noirs, de même que leurs bras & leurs pieds. Ils ont la tête petite & les doigts courts, & sont fort agiles à la course. Leur habillement est de peaux de veaux marins, de *Guanacos* & de loutres faufilees ensemble, en forme de tapis, d'environ cinq pieds en quarré, & suivant la taille de la personne. Ils s'enveloppent de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'E-

cosse s'envelopent de leur * *Plading*. Ils portent des bonnets faits de peaux d'oiseaux avec les plumes, & ils attachent à leurs pieds des morceaux de peaux, qui leur servent de fouliers. Ils doivent être extrêmement endurcis au froid; car quand ils sont en action, ils portent rarement leurs peaux, & vont tout nus depuis la tête jusqu'aux pieds, sans qu'ils paroissent trembler de froid. Cependant il en faisoit beaucoup alors, & les montagnes étoient couvertes de neige. Ils n'ont point de barbe, ni aucun poil sur le corps, ni rien qui couvre leurs parties naturelles: mais les femmes portent quelquefois un morceau de peau. Du reste les hommes & les femmes sont vêtus de même, excepté que les hommes portent un bonnet, & que les femmes ont des bracelets & des colliers de coquilles. Les hommes sont un peu plus grands que les femmes, & aussi plus pleins de visage. Ils ont le langage rude & grossier.

* *Sorte de vêtement que les Montagnards d'Ecosse portent au lieu de manteau.*

grossier, & râlent dans le gosier. Les femmes ont le parler plus doux & plus bas. Ils répétoient souvent le mot *Ursab*, mais je ne compris rien dans tous leurs discours. Si quelque chose ne leur agréoit pas, ils crioient *Ur, Ur*, en râlant du gosier. Ils vivent de tout ce qu'ils peuvent attraper, chair ou poisson. Il ne paroît pas qu'ils soient sous aucune forme de gouvernement, & chacun fait ce qui lui plait. Je ne remarquai point non plus qu'ils eussent d'égard pour aucun d'entr'eux, ni qu'ils adorassent ou le Soleil, ou la Lune, ou autre chose. Dès que nous fumes à terre, ils vinrent directement à nous, ayant chacun en main un arc bandé & deux flèches. Leurs arcs ont autour d'une * aune de long, & leurs flèches près de dix huit pouces. Elles sont faites fort proprement de bois, armées d'une pointe de caillou aiguilé & de deux plumes. La corde est un boyau tordu,

E 6 &

* La grande aune d'Angleterre est de trois pieds & neuf pouces.

& les plumes sont aussi attachées avec un boyau. Ces Sauvages ont de fort gros chiens metifs, qui ressemblent à ceux d'*Espagne*, & qui sont de diverses couleurs. Je ne m'apperçus point qu'ils eussent d'autres animaux domestiques, ni ne pûs découvrir alors de quelle sorte de canots ils se servent, car ils étoient de l'autre côté vis à vis de la Terre ferme. Ils attendoient le beau tems dans l'île pour passer aux autres où ils avoient dessein d'aller prendre des *Pingouins*, qui sont en grand nombre dans la plus Méridionale de ces Iles, où il y a aussi plusieurs Plongeurs à gorge blanche.

Le 30. *Octobre* je jettai l'ancre la nuit dans une petite Baie à demi mille du rivage, à onze brasses d'eau sur un fond graveleux. Il n'y a là aucune marée qui puisse incommoder les vaisseaux. Elle y monte & descend de dix pieds perpendiculaires. Deux ruisseaux d'eau douce se jettent dans cette Baie, qui est entourée d'Arbres propres à servir de bois de charpente, qui ont dix huit pouces de diamètre & près de quarante pieds de long. Ces Arbres ressemblent

blent beaucoup aux hêtres. On y trouve aussi des groseliers sauvages, & plusieurs autres arbrisseaux. Les bois sont fort épais & verts; on y trouve par terre une si grande quantité de vieux bois, qu'on a beaucoup de peine à marcher. Je fus près de trois heures à examiner la terre & la côte, & j'appellai cet endroit *Freshwater bay*, la Baie d'eau douce. Elle est environ à neuf lieues au Sud de la Baie de *Sweepstakes*. Il y a une pointe sablonneuse & basse, qui avance plus dans la mer que les autres pointes, & où l'on trouve quelques Arbres.

La Baie d'eau douce git Nord & Sud avec le *Port de famine*, à la distance de six lieues d'une pointe à l'autre. Celle qui est la plus proche du *Port de Famine*, quand on navigue du Nord, ne peut se voir, jusqu'à ce qu'on soit Nord-Ouest & Sud-Est avec la Pointe de *Ste. Anne*: car la Baie est dans un petit coin au Nord-Ouest, & la terre à l'Ouest de la Baie est basse, en pointe, & sablonneuse. Il y croit quelque herbe, & il y a beaucoup de bois que la

mer y jette. On diroit que des charpentiers y ont travaillé. En avançant un peu dans les terres, on trouve des vallées où il y a de beaux Arbres verds, propres à faire du bois de charpente, qui ont deux pieds de Diametre & quarante pieds de long, & qui pour la forme, ressemblent fort à nos Hêtres. Les feuilles de ces Arbres sont semblables à celles du bouleau, & ont une odeur fort agréable. En plusieurs endroits on diroit qu'il y a eu des plantations; car on trouve dans les bois des espèces d'enclos, où l'herbe croit comme dans nos prairies d'Angleterre. Quand on vient du Nord, on voit sur la Pointe de *Ste. Anne* d'assez grands buissons & des Arbres hauts qui sont tout sur le bord de la Pointe. La côté de cette Pointe est pleine de rochers, sans qu'elle soit pour cela dangereuse. On peut naviguer hardiment tout au long, pour entrer dans la Baie du *Port de Famine*.

On peut se pourvoir là fort abondamment de bois & d'eau, & il y fait très bon pêcher avec le filet. D'un seul coup nous primes plus de
cinq

cinq cens gros poissons, fort semblables à des *Mulets*. Nous y primes aussi des éperlans qui avoient vingt pouces de long; grand nombre de poissons semblables aux anchois, & quelques petits * *Scates*. En un mot nous trouvames là tant de poissons, que nous ne mangeames autre chose, tout le tems que nous y restames. Nous salames quantité de ces *Mulets* & de ces anchois. Il y a là beaucoup d'Arbres très propres à la charpente, qui ont quarante pouces de Diamètre; leurs feuilles sont vertes & larges, à peu près comme celles de nos lauriers d'Angleterre. L'écorce en est assez épaisse & grise en dehors: mais quand on la mâche elle pique le palais encore plus que le poivre, & quand elle est sèche elle a une odeur aromatique. J'en mis à des poix & à d'autres choses au lieu de poivre, & trouvai cette écorce assés agréable au palais. Nous en fimes aussi tremper dans de l'eau pour boire, ce qui fit une boisson qui avoit un gout fort bon. On trouve plusieurs de

* Poisson de mer qui a la peau fort rude.

de ces Arbres dans les bois en divers endroits, sur les deux côtes du Détroit, & sur celles des *Patagons*. Il se peut fort bien que ce soit ce que nous avons nommé *Winterbark*, qui se vend dans nos boutiques, & qui a le goût & l'odeur aromatiques, à peu près comme le poivre.

Le *Port de Famine* est à 53. Degrés 35. minutes de latitude au Sud, & à 68. Degrés 9. minutes de longitude à l'Ouëst du *Lezard*, à la distance de 1092. lieuës de ce Méridien à l'Ouëst, suivant mon estime. Mais dans ce voiage je ne me suis point réglé par les cartes à petit point; de sorte que la distance de ce Méridien ne sert que fort peu à la navigation.

J'allai à terre en divers endroits, sans trouver ni Arbres fruitiers, ni chesnes, ni frênes, ni coudriers, ni aucun bois de charpente, comme ceux que nous avons en *Angleterre*. Dans tous ces bois il n'y a que deux sortes d'Arbres propres à la charpente. L'un est l'Arbre qui a l'écorce aromatique, & l'autre celui qui ressemble au hêtre. C'est ici l'endroit

droit de tout le Détroit où font les meilleurs & les plus gros Arbres. Il y en a qui ont deux pieds & demi de Diamètre, & entre trente à quarante pieds de long. On en peut tirer de fort belles planches. Je ne découvris ni métaux ni minéraux, quoique j'examinasse soigneusement tous les endroits où je passois, & ceux où l'eau avoit coulé. Nous cueillimes des herbes que nous fimes bouillir, & que nous trouvames assez bonnes. Dans les bois le terroir est aride, & graveleux ou sablonneux, mais la terre est assez bonne, & brune en quelques endroits. On a de la peine à passer dans ces bois, à cause des vieux Arbres & des broffailles. Ces arbres s'étendent sur les cotez & sur les pentes des montagnes. Dans tout le País des environs, au Nord quart sur Nord-Oüest du *Port de Famine*, on ne trouve que des montagnes fort hautes, & de même en dedans du País. Nous en vimes les sommets, qui nous parurent nuds & stériles, du haut des montagnes qui sont près du rivage, & il y a même toujours beaucoup de neige. La terre,

vers

114 *Voyage de Narbrough*
vers la Côte Méridionale, est fort
élevée & en pointes.

Je vis plusieurs canards & quelques-
soyes sauvages sur le rivage & dans
l'eau douce, & des baleines dans
le milieu du canal. Je ne puis
m'empêcher de croire que dans ces
montagnes il n'y ait quelques mines
d'or ou de cuivre, ou d'autre métal;
car le Sauvage qui vint à bord, &
à qui je montrai mon anneau, me fit
signe de la main vers les montagnes.
Les habitants de cet endroit là man-
geoient de tout ce que nous leur por-
tions, se frotoient de l'huile que nous
leur donnions, & en graissoient leurs
couvertures de peaux. Je leur fis
signe de m'aller chercher de l'or;
quelques uns allèrent à leurs cha-
loupes, les autres restèrent assis sur
l'herbe, se parlant l'un à l'autre, &
se montrant le vaisseau. Ils parlent
du gosier & fort lentement; mais
ils prononcent pourtant d'une ma-
nière assez délibérée. Je ne pûs re-
marquer de subordination parmi eux;
si ce n'est que les jeunes gens pa-
roissoient soumis aux plus anciens,
& les femmes aux hommes. Je pris
des habillements d'homme & je les
mis

mis sur les femmes ; mais les hommes ne les leur voulurent pas laisser long tems , & rester eux mêmes nuds. Ils les reprirent & s'en couvrirent. Je leur propofai par signes d'échanger un de mes mouffes pour un de leurs jeunes garçons. Ils en rirent ; mais le jeune *Indien* reculoit & marquoit ne pas vouloir venir avec moi. Je donnai aux hommes des couteaux & des hameçons, aux enfans quelques petites bagatelles, & aux femmes des miroirs & des chapelets, pour gagner leur amitié, & dans l'efpérance d'entrer en commerce avec eux pour l'avenir. Ils refuferent de boire de l'eau de vie.

Le *Cap Froward* est la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'*Amerique*. Derrière ce Cap le Pais est fort élevé. Ce qu'on en voit de la mer est rochers pointus & escarpez, d'une couleur entre le noir & le gris, & d'une assez belle hauteur. L'eau est fort profonde aux bords. Je les cottoyai avec la chaloupe, & jettai la sonde. Je trouvai quarante brasses près du bord ; de sorte qu'un vaisseau peut faire voiles tout près de

116 *Voyage de Narbrough*
de la côte sans aucun danger, car
il y a assez d'eau. Dans le milieu
du canal il n'y a pas de fond sur deux
cens brasses, & peu de marée. L'eau
n'y moutonne pas, du moins autant que
j'ai pû m'en appercevoir, & on y
peut naviguer fort commodément.
Ce canal a trois lieües de largeur de-
puis la Côte Septentrionale jusqu'à
celle du Sud. Il vaut mieux siller
près de celle du Nord que vers celle
du Sud; car les vents d'Oüest y
regnent le plus. Le *Cap Froward*
dans le Détroit de *Magellan* est à
53. Degrés 52. minutes de latitude
au Sud, & à 68. Degrés 40. minu-
tes de longitude à l'Oüest du *Le-
zard* en *Angleterre*, à la distance de
1099. lieües de ce Méridien à
l'Oüest. Je trouvai à ce Cap seize
Dégrez de variation de l'aiman vers
l'Est.

Le 4. *Novembre* 1670. Je fus dans
la *Baye de Wood*, que j'appellai ainsi du
nom de mon *Contre-mâitre*. Le 5.
je fus par le travers du *Cap de Hol-
lande*, près duquel gisent le *Cap de
Conventry*, la *Baie d'André*, la *Baie
de Cordés*, celle de *Fostcues*, & le
Cap & le *Port Gallant*. Ceux qui

vou-

voudront avoir une plus exacte connoissance des divers Promontoires, Baïes, Ports, Ruisseaux, Fonds, &c. je les renvoie au plan du Détroit de *Magellan*, tel que je l'ai tiré sur les lieux.

Par le travers de la Baye, à deux lieuës, sont l'île de *Charles* & celle de *Monmouth*. C'est ainsi que je les nommai. Plus à l'Oüest sont celles de *Jacques*, de *Rupert*, d'*Arlington*, de *Sandwich*, & de *Wren*. Je nommai ce bras du Détroit le *Bras Anglois*. A une lieuë à l'Oüest de la Baïe de *Fostcues* est le *Cap Gallant*.

Le Détroit paroïsoit alors comme s'il n'y eut point eu de passage vers l'Oüest; car la Côte Méridionale court si fort vers le Nord-Oüest, qu'elle ôte la vûë de la Côte Septentrionale. Quand je fus à cette distance, je vis deux grandes ouvertures vers la Côte Méridionale, l'une vis à vis de l'île de *Charles*, l'autre plus à l'Ouest. Je vis à cet endroit là plusieurs Baleines, ce qui fit que je l'appellai la *Baïe des Baleines*; l'y vis aussi des Oies sauvages & des Canards. Etant entré dans des cahutes d'*Indiens*, j'y laissai des bracelets & des couteaux,
es-

espérant de les attirer ainsi, & de faire traite avec eux. Sur la Côte Méridionale je vis du feu que les habitants avoient fait sur l'herbe.

Depuis le *Cap Froward* jusqu'au *Cap de Hollande*, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Ouest-quart sur Nord-Ouest. Depuis le *Cap de Hollande* jusqu'au *Cap Gallant* huit lieues à l'Ouest-Nord-Ouest; depuis le *Cap Gallant* jusqu'à une pointe basse vers l'Ouest trois lieues au Nord-Ouest quart sur Ouest. Dans ce parage le Détroit n'a pas plus de deux miles de large depuis la Côte Septentrionale jusqu'aux Iles, que je nommai les *Iles Royales*. Quand je fus dans le travers de l'île la plus Occidentale, que j'appellai l'*île de Rupert*, étant dans le milieu du Canal, je tirai un coup de canon, & le boulet porta jusqu'à ces Iles. Je nommai cette pointe basse, qui est vis à vis de l'*île de Rupert* vers la côte Septentrionale, la * *Pointe du passage*. A six heures du soir je doublai la *Pointe du passage*, aiant un vent frais d'Est.

Le

* *Point-Passage.*

Le 7. Novembre tems couvert & brouillards ; vent d'Ouëst, quelquefois Nord-Ouëst, accompagné de revolins. Je demeurai à l'ancre tout le jour près de la Côte. L'après midi j'aillai à terre sur la Côte Méridionale, vis à vis de la *Baie d'Elizabeth*, à la Pointe nommée la *Pointe des Baleines*, à cause du grand nombre de Baleines qu'il y a en cet endroit là. Je fis moi même deux miles sur les montagnes, pour decouvrir de l'or ou quelqu'autre métal. Le terroir est fort inégal en quelques endroits, & n'est que rochers couverts d'une herbe semblable à de la mouffe. En d'autres il n'y a que fondrières. J'y enfongai facilement d'une main une lance de seize pieds de long. Il y croit beaucoup de génévriers, dont quelques uns ont un pied de diametre, mais le bois n'en est pas fort agréable à l'odorat. J'y vis grand nombre d'Oyes sauvages & de Canards, beaucoup de neige sur les montagnes ; ce qui m'empêcha de pousser plus loin. En retournant vers la chaloupe je remarquai un endroit où des hommes s'étoient couchez sur l'herbe, mais

120 *Voyage de Narbrough*
mais je ne découvris personne. On
trouve près des rochers beaucoup de
moûles de cinq pouces de longueur,
& fort bonnes. On y trouve même des
semences de perles, & il y a aussi des
Limpets.

L'eau n'y moutonne point, ou si
elle moutonne, ce n'est que pen-
dant une heure, dans le tems du flot
& du juffant, lors que la marée
est rapide. Les marées n'incom-
modent point du tout la navi-
gation dans le Détroit; au con-
traire elles sont d'un grand secours
lors qu'on veut changer de route
d'un côté ou d'autre, ce que j'ai expé-
rimenté en sillant d'un endroit à l'au-
tre. L'après midi il fit assez beau. A-
près avoir fondé en plusieurs endroits
j'allai à terre, où je ne découvris
ni habitants ni métaux. Les bois
sont fort épais, pleins de ces Ar-
bres dont l'écorce a le gout du poivre,
& d'autres qui ressemblent aux hétres.
Je vis aussi quelques Canards & quel-
ques Oyes sauvages sur le rivage.

Le Détroit entre la *Baie d'Elisa-
beth* & la rivière de *St. Ferome* a
environ deux lieuës de large. Le
Pais est élevé vers la côte Méridio-
na-

nale, où l'on voit plusieurs enfoncements semblables au bassin de *Deptford*, & propres à mettre des vaisseaux à couvert du vent en un tems de mer. J'appellai cette Baie la *Baie des moules*, à cause du grand nombre de moules excellentes qu'on y trouve. La Côte est pleine de roches & escarpée presque par tout. On ne trouve point de fond dans le milieu du canal sur cent brasses & au delà. Dans les baies qui sont au Sud, l'eau y est aussi fort profonde. Il y a de petites Iles tout le long & tout près de la Côte Méridionale. J'y vis plusieurs Baleines, beaucoup de *Pingouins*, & quelques veaux marins. La Côte des deux côtes est remplie de mechant bois, & le terroir est marécageux. A deux lieuës à l'Oüest de la *Baie d'Elizabeth* les sommets des montagnes sont inegaux, pleins de rochers, où il coule en divers endroits de l'eau de neige. La Côte Septentrionale est basse & pleine de bois. Prés du rivage, & dans ce terrain bas on y a une vallée, où coule une riviere d'eau douce, dans laquelle j'entrai avec la chaloupe. Lors que la marée est basse, on y trouve si

peu d'eau, qu'à peine la chaloupe y pouvoit voguer. Je vis le long de cette rivière des berceaux que les *Indiens* y avoient faits, mais pas une ame. Cette rivière est fort propre pour des chaloupes ou pour d'autres petites barques, qui peuvent y entrer lors que la marée est haute. Elle y monte à huit ou neuf pieds. Je nommai cette rivière la *Rivière de Batchelor*. Il y a bon mouillage devant l'embouchure de la rivière à neuf, dix, ou douze brasses, sur un fond sablonneux, & on s'y peut tenir commodément sur le fer. La marée n'y est pas fort rapide, & le flot vient de l'Oüest. La marée qui vient du canal de *St. Ferome*, & celle du Détroit forment une contre-marée. Je nommai cette rade qui est à l'embouchure de la Rivière de *Batchelor*, la *Rade d'Yorck*. C'est une bonne rade pour mettre les vaisseaux à couvert des vent d'Ouëst & du gros tems. Les vents d'Ouëst sont ceux qui y soufflent avec le plus de violence, & qui font courber tous les arbres vers l'Est. Les sommets des montagnes penchent aussi vers l'Est, en sorte que les vents d'Est

d'Est y soufflent rarement avec violence, autant que je l'ai pû remarquer. Sur le rivage qui est exposé à l'Est, il y croit de l'herbe jusques sur le bord de la mer; & c'est en cet endroit où il y a le plus de verdure. Les arbres y sont droits & hauts à l'Est des montagnes: mais sur les côtes qui regardent l'Ouëst, le mauvais tems & le vent y ont détruit presque entièrement l'herbe & les arbres. La mer y rend le rivage fort raboteux.

La terre des deux côtés du *Cap de Quade* semble se joindre, comme s'il n'y avoit point de passage: mais l'entrée s'en découvre à mesure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Le *Cap de Quade* est sur la côte Septentrionale. Il est composé de rochers escarpés, gris, d'une assez belle hauteur. Ce Cap a la figure d'un grand Chateau élevé sur des montagnes, & avance si fort dans le Détroit, qu'il semble se joindre à la Côte Méridionale, & former une espee de coude. Le Détroit en cet endroit n'a pas plus de quatre miles de large d'une côte à l'autre, & ces côtes sont toutes deux escarpées & pleines de rochers.

Les montagnes qu'on voit sur les deux côtes sont aussi hautes, pleines de roches escarpées & steriles, qui ont leurs sommets couverts de neige. On y voit pourtant quelques arbres & quelques buissons. Vis à vis du *Cap de Quade* il y a sur la côte Méridionale une belle & grande Baie, nommée la *Baie de Ridder*. Je n'y entrai point, mais si le mouillage y est bon, c'est la plus belle rade du monde pour mettre les vaisseaux à l'abri de toutes sortes de vents. Le canal est fort profond en cet endroit là, & l'on n'y trouve point de fond sur cent brasses. Cet endroit du Détroit depuis la *Pointe du passage* jusqu'au *Cap de Quade* est le plus tortu de tout le Détroit; ce qui me le fit nommer *Crooked-Reach*, le Bras tortu. En ce même endroit vers la Côte Septentrionale, il y a deux petites Iles à l'Est du *Cap de Quade*.

Le 14. *Novembre*, je découvris par le travers le *Cap-Munday*, (*Cap de Lundi*) c'est ainsi que je le nommai. Il est sur la Côte Méridionale, à la distance d'environ treize lieues du *Cap de Quade*. Dans cet endroit le

le Détroit a autour de quatre miles de large. La Côte Septentrionale est courbée en arc, & il y a de grandes anses & des Iles. Sur les deux Côtes on voit des montagnes hautes, pleines de rochers, & stérile, où il croit peu de bois & d'herbes. Vers le *Cap Munday*, le Détroit va en élargissant du côté de l'Ouëst, & court toujours Nord-Ouëst quart sur Ouëst jusques au *Cap Upright*, (*Cap Droit*) qui est un rocher escarpé sur la Côte Méridionale, à la distance de quatre lieues du *Cap Munday*. Dans cet endroit le Détroit tourne un peu à l'Ouëst, & de ce dernier Cap on le voit courir Nord-Ouëst quart sur Ouëst. Il paroît aller droit dans la *Mer du Sud*, lors qu'on est dans le milieu du canal, ou près de la côte Septentrionale. J'y remarquai fort peu, ou même point de marée, ni de courant, & je ne trouvai aucun fond sur deux cent brasses à la portée du fusil de l'une ou de l'autre Côte. Vers la Côte Méridionale on trouve plusieurs anses & autres enfoncements. Je naviguai tout ce jour là fort à mon aise le long de la Côte Méridionale; mais vers celle du Nord il y a une infinité de peti-

tes Iles & d'anfes. Ce n'est pas que vers la Côte Méridionale il n'y ait auffi plusieurs petites Iles, mais elles ne font point dangereufes, parcequ'elles font toutes en falaises. Enfin tout le Détroit est un canal assez commode pour y naviguer d'un bout à l'autre. Vers le midi nous fillames par le travers d'une Ile qui est sur la Côte Septentrionale du Détroit, & que je nommai l'*Ile de Westminster*. Entre cette Ile & la Côte Septentrionale, à l'Est & à l'Ouëst il y a un grand nombre d'autres petites Iles, & de morceaux détachez de terre & de rochers. Je nommai ces Iles *The Lawyers*, (*les Advocats.*) l'*Ile de Westminster* est haute & pleine de rochers, & a la figure de la salle de *Westminster*. Entre cette Ile & la Côte Méridionale le Détroit a cinq lieuës de large; mais entre la même Ile & la Côte Septentrionale il y a un grand nombre d'Iles pleines de rochers, & des morceaux de terre détachez.

Depuis le *Cap Munday*, jusqu'au *Cap Deseada* le Détroit court Nord-Ouëst quart sur Ouëst, & Sud-Est quart sur Est. Ces deux Caps sont environ à quinze lieuës l'un de l'au-

l'autre. Depuis le *Cap de Quade* jusqu'au *Cap Deseada*, il y a autour de vingt huit lieuës, & depuis ce premier Cap jusques à la Mer du Sud le Détroit court Nord-Ouëst demi quart sur l'Ouëst. J'appellai ce bras du Détroit, *Long-Reach*, (*Bras-Long*) mais quelques uns de mes gens le nommerent *Long-Lane*, *Ruë-Longue*.) Cet endroit peut-être proprement nommé le *Détroit*, car les deux côtes sont par tout fort élevées & pleines de rochers stériles & couverts de neige. Depuis le *Cap de Quade* jusqu'à la Mer du Sud, je nommai la terre *South-Désolation*, la (*Désolation du Sud*;) rien ne paroissant plus désolé que cette terre.

Le *Cap Deseada* est à 53. Degrés 10. minutes de Latitude du Sud, & à 72. Degrés 56. minutes de Longitude de l'Ouëst du *Lezard* en *Angleterre*, à la distance de 1149. lieuës du dit Méridien. J'y trouvai quatorze Degrés 10. minutes de variation de l'aiman vers l'Est.

Le *Cap Pillar*, est à 53. Degrés 5 minutes de Latitude du Sud, & à 72. Degrés 49. minutes de Longitude de l'Ouëst du *Lezard* en *An-*

128 *Voyage de Narbrough*
gleterre, à la distance de 1148. lieuës
de ce Méridien.

Je compte que le Détroit avec
ses divers bras & replis, depuis le
Cap de la Vierge Marie jusqu'au *Cap*
Desseada, a cent feize lieuës de long &
c'est-là suivant mon estime le fillage
que j'ai fait depuis une Mer jusqu'à
l'autre.

Pour sortir de la Mer du Sud, &
entrer ensuite dans le Détroit de
Magellan, il faut à mon avis passer
devant le *Cap Desseada*. Lorsque vous
serés par le travers de *Cape Pillar*,
faites route au Sud-Est quart à
l'Est & même encore plus à l'Est.
Ayez soin d'être toujours à vûë de
la Côte Méridionale; car vers la Côte
Septentrionale, il y a un si grand
nombre d'Iles & de Golphes, qu'on
pourroit s'y méprendre & s'y briser,
au lieu d'entrer dans le Détroit, si
l'on perdoit la Côte Méridionale de
vûë en fortant de la Mer du Sud.

Au Nord de l'embouchure du Dé-
troit dans la Mer du Sud, il y a qua-
tre Ilets, qui sont assez près l'un de
l'autre. Le plus Oriental est seul,
& assez haut, ayant la figure d'une
mule de foin ou d'un pain de Sucre.

Les

Les trois autres sont plats. Ils sont au Nord-Nord-Ouëst du *Cap Pillar*, à la distance de six lieuës, & au Sud-Ouëst du *Cap de Victoire* à la distance d'environ quatre lieuës. Je les nommai les *Iles de Direction*. Il est bon de doubler ces Ilets pour gagner l'embouchure du Détroit.

Le 26. *Novembre*, Nous voici à une Côte d'Iles qui sont assez près du Continent. Il y a des montagnes qui courent dans les terres Nord & Sud. Les sommets des plus hautes sont couverts de neige. A huit heures je découvris l'île de *Nuestra senhora del Socorro*, (*Nôtre Dame du secours.*) J'y portai à route gouvernant Nord-Est quart sur Est. A l'Est elle s'élève en rond, & dans le milieu elle est plus basse qu'aux deux bouts, & fait une espece de selle. Il y croit des Arbres. Le rivage au Sud de l'île est plein de rochers & de brisans; au Sud-Est au bout de l'île il y a deux rochers pointus qui sont joints ensemble & près du bord. Sur le sommet ils sont tout blancs de la fiente d'oiseaux. L'île est assez élevée & toute brisée vers le Nord. Les Arbres croissent jusques sur le bord de la

Mer, & l'on y a cinq ou six mares d'eau douce. Les Arbres sont verds, gros & de très bonne odeur.

Je trouvai à midi, pour la distance méridienne du *Cap Pillar*, 20. Degrés 0. min. 4. dixièmes à l'Est; un degré 19. minutes de Longitude à l'Est. Distance méridienne à midi du *Lezard* à l'Ouëst 1128. lieües 2. miles $\frac{2}{10}$.

L'île de *Nuestra Senora del Socoro* est à 45. Degrés de Latitude du Sud, & à un degré 19. minutes de Longitude à l'Est du *Cap Pillar*, distance méridienne du *Cap Pillar* à l'Est 20. lieües 0. minutes $\frac{4}{10}$. distance Méridienne du *Lezard* à l'Ouëst 1128. lieües 2. miles. $\frac{2}{10}$. Longitude Méridienne du *Lezard* à l'Ouëst 71. Degrés 42. minutes. Je remarquai en cet endroit là onze Degrés de variation de l'aiman à l'Est.

J'allai à terre pour faire de l'eau, & j'en chargeai d'abord mes chaloupes; car il y en a là de très bonne & en abondance. En parcourant le rivage je trouvai une vieille cabane de branches d'Arbres que les *Indiens* y avoient faite, & des bâtons qui paroiffoient avoir été coupez depuis long tems.

tems. Je ne vis pourtant aucune marque d'habitants, & il y a apparence que cette Ile n'est fréquentée que des Sauvages du Continent, qui y vont dans la belle saison chasser aux oiseaux; car je n'y trouvai autre chose qui pût servir de nourriture à l'homme. Je n'y découvris non plus aucune apparence de minéral ou de métal. Le terroir est sablonneux, noirâtre, & mêlé de roche. L'Ile est inégale, & couverte partout de bois si impraticables, qu'il me fut impossible de découvrir le dedans de l'Ile. En général les Arbres n'y sont pas propres à la charpente, & ressemblent aux hêtres & aux bouleaux. Le bois en est blanc & pesant, mais il ne peut servir à autre chose qu'à brûler. On n'y trouve ni fruits, ni légumes, & peu d'herbe, à cause que les bois sont trop épais; & il n'y croit qu'une espèce de joncs qui sont fort longs & en grande quantité. Je ne vis aucune bête sauvage, mais beaucoup de petits oiseaux comme des moineaux & quelques autres oiseaux semblables à des milans, des oies sauvages noires & blanches, & des moüettes. J'allumai du feu sur le rivage, dans l'espérance qu'on me répon-

droit, mais en vain. A midi je retournai à bord, & renvoyai les chaloupes à terre pour y faire encore de l'eau, & pour en rapporter du bois; puisque le tems nous permettoit de prendre terre.

Le 30. *Novembre*, J'allai à terre sur une Ile qui est près du Continent. Entre cette Ile & la terre ferme il y a un canal, mais comme il y avoit plusieurs rochers, & que le fond étoit de mauvaise tenue, je n'osai y hasarder le vaisseau. Cette Ile me parut de loin comme si elle eut été une partie du Continent, jusqu'à ce que j'en approchai avec la chaloupe. Elle a autour de quatre lieues de long depuis la pointe du Nord jusqu'à celle du Sud, en quelques endroits une lieue de largeur, & en d'autres deux. Elle est médiocrement élevée, & toute couverte de bois fort épais semblables à ceux de l'Ile de *Nuestra Sennora del Socoro*. Je n'y pûs découvrir aucune sorte de minéral ou de métal. Le rivage en de certains endroits est sablonneux, en d'autres pleins de rochers. Le terroir est sablonneux, noirâtre, & fort humide par les pluies

pluies continuelles qui tombent. Ne la trouvant pas marquée dans mon routier, je la nommai de mon nom *l'Isle de Narbrough*, & j'en pris possession au nom du Roi. Je n'y découvris aucun habitant.

Environ trois lieües au Sud-Est de *l'Isle de Narbrough*, il y a une anse qui s'avance dans le Continent, & qui a quelques brisans à son entrée. Le rivage est plein de rochers, & les montagnes des deux côtes dans le Pais sont hautes. Je m'imagine que cet endroit est celui qui est nommé *Saint Domingo* dans le routier. Il est à 44. Degrés 50. minutes de Latitude du Sud. En tirant vers le Sud, il y a quantité d'Iles couvertes de bois, & d'aussi loin que je pûs voir le long de la côte, c'étoit une chaîne d'Iles qui borde le Continent, toutes fort hautes.

Depuis le 30. le pain commença à nous manquer, & nous nous servimes de poix pour nourriture. Nous ne pûmes prendre de poisson à la ligne. Nous vimes beaucoup de marsoüins, quelques baleines, & plusieurs oiseaux de mer. La nuit il fit un grand vent de Nord-Ouëst.

Nous étions à l'ancre, & je craignois pour le cable.

Cette Ile est la même que le routier place au Sud de l'Ile de *Castro* à l'embouchure du canal qui est entre *Castro* & le Continent. Les vues de cette Côte sont fausses dans le routier; car il en parle comme d'une Côte toute unie, sans faire aucune mention de plusieurs Iles qui la bordent. Mais la latitude qu'il donne de la plûpart des endroits s'accorde assez bien avec mes observations. En avançant vers le Sud, on trouve plusieurs Iles près de la Côte, à la latitude de 45. Dégrez 30. minutes, sans qu'il y en ait aucune de marquée dans le routier.

Le 15. *Décembre* on mit à terre *Don Carlos*, qui prit son épée & une paire de pistolets, son meilleur habit, avec un sac plein de bracelets, de couteaux, de ciseaux, de miroirs, de peignes, de bagues, de clochettes & de tabac, dont je le fournis pour en faire présent aux *Indiens*. Il débarqua à sept heures au Sud du havre de *Baldivia* à un mile de l'embouchure du Port, dans une petite Baïe sablonneuse, à peu près

près à deux miles de la Pointe de Gallere, entre cette pointe & le havre, & recommanda à mon Lieutenant, que dès qu'il seroit de retour à bord, il prit garde au feu qu'il allumeroit pour nous donner de ses nouvelles. Il marcha le long de la mer & prit un sentier qui menoit à l'embouchure du havre, & mes gens le virent tenant cette route jusqu'à un quart de mile, qu'il tourna derrière une pointe de rochers & fut hors de leur vûë. Le rivage est bas & sablonneux ; mais en quelques endroits il y a des rochers. En avançant dans la terre, on la voit s'élever. Le Pais est couvert de bois si épais, qu'il est impossible de prendre d'autre route que le long du rivage. Mon Lieutenant alla jusqu'à l'entrée des bois, & cueillit des pommes vertes ; car sur le rivage il y a des pommiers, qui portent des pommes assez semblables aux nôtres d'hyver. Ces pommes sont comme de grosses noix vertes. Je ne sai si ces Arbres ont été plantez par les *Espagnols*, ou s'ils croissent naturellement en cet endroit là.

Je

Je n'ai point trouvé de courant ni de marée vers cette côte, qui puissent incommoder la navigation, ni remarqué qu'il y eut des vents alizez; mais le vent saute d'un rumb à l'autre, & celui d'Ouëst y est ordinairement violent & pluvieux.

L'embouchure du havre de *Baldivia* sur la côte du *Chili* dans la Mer du Sud, est à 39. Degrés 56. minutes de latitude du Sud, à 70. Degrés 19. minutes de longitude à l'Ouëst du *Lézard* en *Angleterre*, & à 2. Degrés 41. min. de longitude à l'Est du *Cap Pillar*, à la distance Méridienne de 41. lieues 2. miles $\frac{1}{10}$ de ce dernier Cap. Ce qui est l'estime que je fis de ma navigation depuis le Méridien du *Lézard*, suivant le fillage que le vaisseau avoit fait chaque jour. Je ne trouve aucune certitude dans l'estime qu'on fait par les Cartes à petit point, & tout bon pilote ne doit point s'y arrêter. La meilleure navigation est à la façon de *Mercator*, qui est de suivre le cercle du Globe; ce que j'ai toujours pratiqué, & je fais mon estime de Longitude de l'Est & de l'Ouëst. Suivant cette méthode on navige
avec

avec beaucoup plus de certitude. J'ai marqué les distances itinéraires du Méridien de chaque jour, par où les pilotes éclairés pourront connoître les distances des différents parages. La plûpart de nos navigateurs d'aujourd'hui se reglent & font leur estime par les Cartes à petit point, & même près des Poles; ce qui est une grande erreur, qui les empêche de savoir quelle route ils doivent faire pour s'en retourner. J'en avois à bord qui étoient dans la même erreur, parcequ'ils ignoroient la véritable différence des Méridiens, à cause des Dégrez égaux tant de Latitude que de Longitude qui sont marquez dans ces Cartes à petit point. Il seroit à souhaiter que tous les navigateurs au lieu de ces Cartes ne se servissent que de celles de *Mercator*, qui sont conformes à la véritable navigation. Mais il est difficile de convaincre les vieux navigateurs de leur erreur. Montrez le Globe à la plûpart de ces gens là, ils ne laisseront pas de suivre leur méthode ordinaire.

A huit heures du matin j'envoyai la chaloupe au delà de la Pointe de

Gal-

Gallere, à l'endroit où *Don Carlos* avoit débarqué ; & je restai sur le vaisseau qui se mit par le travers du port. La chaloupe fut le long du rivage vers l'endroit où *Don Carlos* avoit pris terre, & avança dans le havre. Aux pointes qui sont au Sud du havre, il y a un petit Fort avec sept canons, nommé le *Fort St. Jacques*. La chaloupe ne le découvrit, que lors qu'elle en fut à la portée du fusil. Les *Espagnols* étoient sur le rivage : ils arborerent le pavillon blanc & appellerent la chaloupe. Mon Lieutenant rama vers eux, & leur demanda de quel pays ils étoient. Ils répondirent, d'*Espagne*, & demanderent à leur tour de quel pays nous étions. Mon Lieutenant leur ayant répondu, d'*Angleterre*, ils l'inviterent à venir à terre, ce qu'il fit dans l'espérance d'y trouver *Don Carlos*, parceque le sentier que celui-ci avoit pris en débarquant, conduisoit directement à ce Fort le long du rivage, & que l'endroit où il avoit mis pied à terre n'en étoit pas à un mile, de sorte qu'il devoit être arrivé à ce Fort. Ce sentier est entre les bois & la mer. Les bois
sont

font si épais qu'ils en sont impraticables. Ils sont à côté d'une montagne, & le Fort à côté du bois sur le bord de la mer & sur une petite hauteur d'environ cinq verges. Les canons sont derrière une levée de terre, & entourez de méchantes palissades en forme de demi lune, qui sont au Sud à la distance d'environ quatre verges des canons. Ces palissades sont là pour empêcher que les *Indiens* ne se jettent à l'improviste sur les canons. Les principales armes, dont les *Espagnols* de ce Fort se servent contre les *Indiens*, sont de longues piques, qu'quoiqu'ils ayent aussi des mousquets; mais en fort mauvais état, & dont on fait très mal se servir.

Dès que mon Lieutenant fut débarqué, environ vingt *Espagnols* ou *Indiens* vinrent en armes au devant de lui, & le menerent sur la levée de terre, sous un grand Arbre où le Commandant du Fort & deux autres Officiers *Espagnols* firent à nos gens un accueil à la manière *Espagnole*, & les inviterent à s'asseoir sur des chaises & des bancs autour d'une table, à l'ombre, parceque le

tems

tems étoit fort clair & le Soleil fort chaud. Le Commandant fit apporter du vin dans un grand gobelet d'argent & porta la santé à mon Lieutenant. Il fit en même tems tirer cinq coups de canon, témoignant beaucoup de joye de voir des *Anglois* dans cet endroit là. Il lui fit toutes sortes de caresses & beaucoup de compliments sur nôtre bienvenuë. Tout le monde aiant bû, mon Lieutenant remercia le Commandant de toutes ses honnêtetez, voulant prendre congé de lui; mais celui ci obligea nos gens de s'asseoir & recommença la conversation, leur demandant d'où ils venoient & par où ils étoient entrez dans cette mer, comment s'appelloit leur Capitaine, & si l'*Angleterre* étoit en guerre? Mon Lieutenant satisfit à toutes ses demandes, & lui demanda ensuite, s'ils étoient en paix avec les *Indiens*? L'autre lui montrant de la main tous les environs du havre, lui répondit qu'ils étoient avec eux en guerre continuelle. Il parla de leur barbarie & de leur valeur; que deux jours auparavant ils étoient sortis des bois & avoient tué un Capitaine.

taine qui visitoit un poste à côté du Fort, & à qui ils avoient coupé la tête, qu'ils avoient emportée au bout d'une lance. Il montra à mon Lieutenant l'endroit par où les *Indiens* étoient sortis des bois, & celui où l'Officier avoit été tué. Ils témoignent avoir beaucoup de peur des *Indiens*; car ils n'osoient faire un pas hors du Fort, sans leurs mousquets ou leurs espartons; ce qui est une preuve évidente de la peur qu'ils ont des *Indiens*. Ils n'occupent d'autre terrain que le Fort, & ils n'ont pas la prévoyance ou la hardiesse d'abattre les bois, qui bornent leur vûë & qui entourent le havre: aussi n'osent-ils s'écarter des palissades à la portée du mousquet aux environs des bois. Ils nous dirent que les *Indiens* ont une si grande abondance d'or, qu'ils l'emploient aux demi-cuirasses dont ils couvrent leur poitrine.

Après quelques heures de conversation on apporta du Fort à diner dans la tente où nous étions. Le premier service fut de la soupe & du bouilli, qui fut relevé par des poulets & par du poisson frais, le
tout

tout fort bien apprêté. Le deffert fut de confitures. Tout fut servi en vaiffelle d'argent. Le bassin dans lequel ils se laverent, & qui étoit fort grand, étoit d'argent, & ils n'avoient d'autre baterie de cuisine que d'argent. Les foldats avoient des gardes & des poignées d'argent à leurs épées, & les Officiers les avoient d'or fin. La platine même de leurs moufquets étoit d'or, ainfi que les anneaux qui retiennent la baguette, leurs boites à tabac à fumer, leurs tabatières, les pommes & les bouts de leurs cannes. Il est vrai que l'or & l'argent se trouvent en fi grande abondance parmi eux, qu'ils en font fort peu de cas, & ils difent ordinairement *Plata no vallanada mucho oro in terra.*

Quatre Officiers *Efpagnols* prierent le Lieutenant de les mener à bord, pour voir le vaiffeau & le conduire dans le havre, en cas que j'euffe envie d'y entrer; dont ils ne doutoient aucunement, comme je l'appris dans la fuite par un *Efpagnol*, qui vint me trouver à bord, & qui me communiqua leur deffein, qui étoit de fe faifir du vaiffeau par furprife; mais j'eus toujous la prévoyance de ne
leur

leur en donner jamais l'occasion. C'est la politique des *Espagnols* en *Amerique*, d'user de perfidie pour traverser tous les desseins que les étrangers ont d'y établir quelque commerce. Je le favois déjà, par ce que j'avois lû de la perfidie dont ils avoient usé avec le Capitaine *Hawkins* à *Saint Jean de Ulloa*.

Je m'entretins long tems avec eux touchant *Baldivia* & le *Chili*. Ils me dirent qu'il y avoit beaucoup d'or, & que sans les *Indiens* qui les inquiètent extrêmement, ils en auroient beaucoup plus; que ces *Indiens* leur font continuellement la guerre, & ne leur permettent pas de faire aucune plantation aux environs du Fort ni de *Baldivia*, & qu'ils viennent d'abord y mettre le feu; que ces *Indiens* sont si cruels & si barbares, que lors qu'ils prennent quelque *Espagnol*, ils lui coupent d'abord la tête, & la portent au bout d'une lance. Ces *Espagnols* me dirent que leur condition se trouve semblable à celle de leurs compatriotes de *Mamora* en *Barbarie*, c'est-à-dire d'être entourez d'ennemis comme dans une espece de captivité.

Sui-

Suivant leur rapport ces *Indiens* sont d'une taille fort haute, & ils combattent à cheval, formant des troupes de huit & de dix mille hommes en armes & bien disciplinez. Ils ont de l'or en grande abondance, leurs armes sont de longue lances, des arcs, des flèches, des épées & quelques mousquets, qu'ils ont pris aux *Espagnols*, & dont ils savent fort bien se servir, lors qu'ils ont attrapé de la munition; que les environs de *Baldivia* & d'*Osono*, l'île de *Castro* & le *Chili* fourmillent d'habitants; que par tout vers *Osono* & dans le *Chili* il y a aussi abondance d'or; que ces *Indiens* trafiquent pourtant quelquefois avec les *Espagnols* & leur donnent de l'or.

Un de ces Officiers me dit aussi, que six gros vaisseaux vont tous les ans de *Lima* aux Iles *Philippines* au Port de *Mannille*, où ils ont un grand commerce avec les *Chinois*; que ces vaisseaux partent dans le mois de *Janvier* du *Callao* qui est le port de *Lima*; que leur traversée de *Lima* au Port de *Mannilles* n'est de guères plus de deux mois; qu'ils sont toujours voiles entre les Tropiques,

piques, & sont ordinairement portez par des vents d'Est; qu'ils s'en retournent par le Nord pour gagner les vents d'Oüest, qui les amènent vers la *Californie* & ensuite au Port d'*Aquapulco*, sur la Côte Occidentale de la *Nouvelle Espagne*, d'où ils s'en vont à *Panama*, & de là au Port de *Lima*; qu'ils apportent de riches carguaifons, beaucoup de soies & autres riches marchandises, des épiceries & des toiles des *Indes*; enfin que ceux de *Mannille* ont un grand commerce avec les *Japonois* & les *Chinois*, ce qui leur est fort avantageux. Cet Officier me demanda pour quel pays j'étois chargé? Je lui répondis pour la *Chine*; que j'avois de riches marchandises pour ce Roiaume; que j'avois mouillé à *Baldivia*, parce que j'étois sûr d'y trouver des sujets du Roi d'*Espagne*, & que j'espérois d'y pouvoir faire de l'eau & y prendre du bois & quelques rafraichissements pour mon équipage, afin de pouvoir mieux poursuivre mon voyage. Il me dit que j'aurois tout ce qu'il y avoit à attendre du pays, que le Commandant du Fort avoit envoyé chercher

146 *Voyage de Narbrough*
des provisions, & que je pourrois
faire de l'eau près du rivage dans un
endroit qu'il m'indiqua de la main,
en me disant que c'étoit *Aqua del oro*,
de l'eau d'or. Cette parole m'ayant fait
rire, il me dit, " cette eau décou-
" le des montagnes où l'on trouve
" l'or, & il y a même de l'or dans
" ce ruisseau. Je lui demandai com-
" ment ils prenoient l'or? Il me ré-
" pondit nous lavons la terre qui est
" dans les montagnes, & nous
" trouvons l'or dans le baquet où
" l'on a lavé la terre. Nous achetons
" aussi beaucoup d'or des *Indiens*,
" que ceux-ci ramassent dans des
" mares aux pieds des montagnes,
" où les pluies & les neiges l'y font
" descendre, en découlant de ces
" montagnes qui sont fort hautes,
" stériles, pleines de rochers, &
" éloignées de la mer d'environ tren-
" te lieües." Le pays entre ces
montagnes stériles & la mer, est bon
& fertile, y ayant quantité de plai-
nes remplies de bestiaux, que les *In-*
diens y nourrissent; comme chevaux,
vaches, chevres & moutons, qu'ils
ont enlevez aux *Espagnols*, depuis
que ceux-ci se sont établis dans ces
quar-

quartiers là. Les *Espagnols* appellent ces hautes montagnes les *Andes*, & disent qu'elles forment une chaîne qui traverse le País depuis le Détroit de *Magellan* jusqu'à *Sainte Marthe* en Terre ferme, qui n'est pas fort éloignée de *Carthagene*.

De tous les endroits de l'*Amerique* il n'y en a point jusqu'à présent d'où l'on tire plus d'or que du *Chili*. Mais autant que j'en puis juger par les raisonnements des *Espagnols*, je trouve qu'ils connoissent fort peu le País tout le long du Sud depuis *Baldivia* jusqu'à l'embouchure du Détroit, excepté l'île de *Castro* où ils ont des plantations, & un autre endroit nommé *Osono*, qui est vis à vis de *Castro* & dans le Continent. Dans ces deux endroits ils ont quantité d'or, & il y a beaucoup d'*Indiens*: Mais au delà de *Castro* vers le Sud, ils n'ont aucune connoissance du País ni de la Côte. L'île de *Castro* est à 43. Degrés 30. minutes de Latitude, & les deux extrémités de cette île, Sud & Nord font à 41. Degrés 40. minutes. C'est une très belle île, près du Continent, & où il croit de bon froment. Les

Espagnols n'y font pas en grand nombre, mais il y a beaucoup d'*Indiens* fort vaillants & d'une taille fort haute, mais non pas gigantesque, autant que j'en puis juger par ce qu'on m'en a dit. Ces *Indiens* font toujours la guerre aux *Espagnols*, & ne veulent pas leur permettre de faire des découvertes dans le País ni d'y chercher des Metaux.

Un vaisseau va ordinairement tous les ans de *Lima* à *Baldivia*, pour y porter des provisions, des habits, des munitions, du vin, du tabac & du sucre, & s'en retourne chargé d'or, de pierres de bezoar, de laine rouge, &c. & d'*Indiens* que les *Espagnols* ont pris dans ces quartiers là, & qu'ils transportent dans le *Perou*, où ils les condamnent à un esclavage perpetuel. Ils transportent d'autre côté ceux du *Perou* à *Baldivia*, & en font des soldats dont ils se servent contre les *Indiens* du *Chili*. Mes gens virent dans le Fort plusieurs de ces soldats *Indiens*. Il y en avoit environ trente *Mestices*, qui étoient simples soldats, & seize blancs qui étoient Officiers. Les *Espagnols* se servent aussi des *Indiens* du *Perou*,
pour

pour négocier avec ceux du *Chili* & avoir leur or, quoiqu'ils soient en guerre avec eux. Les *Indiens* du *Chili* s'accoutument de ce trafic, parceque par là ils se fournissent de couteaux, de ciseaux, de peignes, & d'armes, qu'on leur vend à la dérobée, car il est expressément défendu de leur en vendre : Mais quand il s'agit de gain, il n'y a rien que les négociants ne tentent. De quelque dangereuse conséquence que cela puisse être pour l'avenir, il leur suffit qu'ils ne s'en ressentent pas pour le présent.

Je demandai à ces *Espagnols* combien il y a de là à *Baldivia*? Ils me répondirent trois lieues, & que les chaloupes y peuvent aller. Suivant leur rapport cette Ville est sur la Rivière à côté des plaines. Il y a un Fort muni de cinq pièces de gros canon, qui commandent la Ville, & autour de mille habitants de toute espece, tant hommes, que femmes & enfans. Ils me dirent encore qu'il y a un passage par terre de *Baldivia* aux autres endroits du *Chili*, & qu'ils y voient toutes les semaines, avec une bonne escorte, pour se precau-

150 *Voyage de Narbrough*
tionner contre les *Indiens*. Je m'in-
formai d'eux si l'on y bâtissoit des
vaisseaux? Ils me dirent que non,
mais qu'à *Valparaizo* on en fait de
fort gros. Je demandai ensuite
qui étoient les habitans de l'île de
Moxa? Ils me répondirent, les *Indiens*
y sont en grand nombre, tant hom-
mes que femmes, mais ils sont ennemis
des *Espagnols*. Ils ajouterent, qu'il
y a beaucoup de moutons, de ché-
vres, de cochons & de poules, que
ces *Indiens* leur donnent en échange
pour des haches, des couteaux &
des bracelets. Pour ce qui est de
l'île de *Sainte Marie*, les *Espagnols*
en sont les maitres, & ils y ont un
Fort avec cinq pièces de canon;
mais il y a peu d'*Espagnols*. Elle
abonde en provisions, comme co-
chons, moutons, blé, & *Patates*,
ou pommes de terre. Ces *Espagnols*
me dirent, que les *Indiens* de l'île de
Moxa ont de l'or, mais qu'ils ne veulent
pas s'en défaire. Je leur fis plusieurs
autres demandes par rapport au
Païs, dont je souhaitois de savoir de
plus grandes particularitez; mais ils
ne se soucièrent pas de satisfaire à
ma curiosité. J'avois la carte de
cette

cette Côte sur la table devant eux, & leur demandois qui occupoit tel & tel port en certains endroits. Ils me le disoient, mais ils me marquerent assez que mes demandes ne leur faisoient point de plaisir, & à mesure que je leur en faisois, ils entamoient quelqu'autre discours. J'ai trouvé qu'ils ont fort peu de connoissance des Côtes au Sud de *Baldivia*. Tout ce qu'ils pûrent me dire, c'est qu'il y a des *Espagnols* qui demeurent dans l'Île de *Castro*, qu'il y croit beaucoup de blé, & sur tout du froment d'*Europe*; que sur le Continent il y a aussi des *Espagnols* dans un endroit appelé *Osono*, vis à vis de l'Île de *Castro*, où ils ont des mines d'or; mais il y a aussi beaucoup d'*Indiens*. Je leur demandai si des vaisseaux pouvoient passer entre l'Île & le Continent. Ils ne pûrent, ou ne voulurent point satisfaire ma curiosité, & dirent seulement que des vaisseaux vont à *Lima*, & en viennent pour apporter des provisions.

L'ancrage de l'Île de *Moxa* est au Nord-Nord-Est, dans une Baïe sablonneuse sur huit brasses près du bord. Le vent de Nord-Est est ce-

lui qui est le plus facheux dans cette rade. Au Sud de cette Ile il y a un rebord de rochers, & quelques autres qui sont détachés de la Côte.

Le mouillage de l'Ile de *Sainte Marie* est au Nord, dans une belle Baie sablonneuse, sur huit ou neuf brasses. Le vent de Nord-Nord-Oüest est celui qui y est le plus à craindre. Suivant le rapport de ces *Espagnols*, il y a du bois & de l'eau douce dans ces deux Iles. Les marées sont médiocres sur la Côte. Le flot vient du Sud, & monte huit ou neuf pieds. L'Ile de *Moxa* est à 38. Degrés 30. minutes de Latitude du Sud. Celle de *Sainte Marie* est à 37. Degrés 14. min.

Le *Chili* est pourvû de pommes, de prunes, de poires, d'olives, d'abricots, de pêches, de coings, d'oranges, de citrons, de melons musquez, de melons d'eau, & de plusieurs autres fruits. Suivant le recit de ces *Espagnols*, c'est le plus beau Pais du monde. Le luxe y regne autant ou plus qu'en aucun autre endroit de la terre. Ils y jouissent d'une santé si parfaite, y goûtent tant de délices, & y possèdent de si grandes

des richesses, qu'ils comparent ce País au *Paradis Terrestre*.

Ces quatre *Espagnols*, qui vinrent me trouver à bord, me fournirent eux mêmes d'assez grandes preuves de la bonté de ce País, car leur teint étoit aussi frais que j'en aye vû de ma vie. Ceux que nos gens virent à terre, tant hommes que femmes, avoient de même le teint vermeil & agreable. Enfin le País paroît abondant en toutes choses, & sur tout en or & en argent.

Le 17. *Décembre* j'envoyai la chaloupe à terre avec dix-huit hommes des plus expérimentez que j'eusse à bord, pour prendre connoissance de tout ce dont je les chargeai, tant par rapport à la situation du havre, qu'aux fortifications des *Espagnols*, & à la disposition des habitants. Je leur recommandai sur toutes choses de tenter des moiens, pour entrer en conférence avec les Naturels du País, qui sont ennemis des *Espagnols*; car mon unique but étoit alors d'établir un commerce en faveur de la Nation *Angloise*, qui auroit pû en tirer des avantages fort considérables; au lieu que les *Espagnols* n'en savent

154 *Voyage de Narbrough*
pas profiter à cause du peu de lumières qu'ils ont.

Mes gens ne manquèrent pas de bien examiner le havre, les fortifications, & le monde qu'il y a dans le Fort. Les *Espagnols* leur acheterent plusieurs choses, qu'ils payerent en pièces de huit, mais ils ne voulurent se défaire d'aucun or, quoique mes gens leur marquassent qu'ils aimoient mieux avoir de l'or que de l'argent. Ils ne voulurent point non plus leur donner du pain en paiement, disant pour raison, que le lendemain ils recevraient du pain de *Baldivia*. Ils acheterent pour lors de mes gens deux fusils d'environ quarante *Shellings* la piece, & en donnerent seize pièces de huit de chacun; des étuis de couteaux de trois *Shellings*, dont ils payerent cinq pièces de huit; du fil d'archal qui nous coutoit dix sous, dont ils donnerent une pièce de huit; des gants communs de dix sous la paire, ils en payerent une pièce de huit; des capotes de drap de matelots, qui coutent seize *Shellings* chez nous, ils en donnèrent neuf pièces de huit. Ils auroient fort sou-

souhaité des manteaux & des pièces entières de Baye. Ces Espagnols sont équipés fort lestement, ils portent des vestes de soye travaillée avec de l'argent, de beau linge, de belles dentelles de *Flandres*, qu'ils mettent à leur chapeau en forme de cordon, & de grandes écharpes de soye de couleur écarlate avec des dentelles d'or au bout, qui leur pendent de dessus les épaules. Ils portent des cravates fort courtes, & à la main des canes à pommes d'or ou d'argent. Leurs souliers, leurs bas & leurs culotes sont à la façon Espagnole. Ils firent beaucoup d'honnêteté à mon Lieutenant & à sa suite; mais ils ne voulurent pas leur permettre d'entrer dans le Fort, & les reçurent dans une tente tout auprès. Quatre femmes Creoles voulurent à toute force entrer dans la chaloupe, & s'y affirent, pour pouvoir dire qu'elles avoient été dans une chaloupe qui étoit venue d'*Europe*. Ces femmes étoient blanches & fort propres, nées de parents *Espagnols*. Il y a des *Espagnols* qui sont mariez à des *Indiennes*. Toutes leurs femmes en général étoient

toient habillées proprement d'étoffes de foye à l'*Espagnole*, aiant des chaines d'or penduës au cou, & des pendants d'oreilles de saphir, &c.

Le Commandant du Fort *Saint Jacques* fit présent à mon Lieutenant d'une tabatière d'argent, d'une cane à pomme d'argent, & d'un plumèt fait de plumes d'Autruche, qu'il portoit alors. Les plumes en étoient petites & n'approchoient pas de celles de *Barbarie*, & le plumèt étoit composé de plumes rouges, blanches & bleuës, qui avoient été teintes dans le País. Un autre Officier *Espagnol* fit aussi présent à M. *Wood* d'un plumèt, qui étoit noir, large & fort beau, fait de plumes d'Autruches du País. Il y en a beaucoup dans le País, aussi bien que des *Guanacos* qui portent de cette laine rouge, dont on fait des chapeaux en *Angleterre*. Il y en a aussi au *Perou*.

Il fut impossible à mes gens de parler aux Naturels du País, qui sont en guerre avec les *Espagnols*, & maitres de l'or, sans offenser ces derniers. Ces *Indiens* firent du feu sur le rivage en dedans du havre, & à coté des bois. Ils y arborèrent

un

un drapeau blanc : sur quoi mon Lieutenant voulut les aller trouver avec la chaloupe ; mais les *Espagnols* ne voulurent pas le lui permettre, disant qu'il demeureroit de leurs propres gens dans cet endroit là.

Les matelots, qui s'en revinrent à bord, me dirent que le Lieutenant avoit été dans le Fort *St. Jacques*, & s'étoit acquité de la commission que je lui avois donnée pour le Commandant ; mais que celui-ci lui avoit dit qu'il n'avoit point d'ordre pour nous laisser faire de l'eau, & qu'il l'avoit prié d'aller au Fort *St. Pierre*. Mon Lieutenant s'y rendit en effet, accompagné d'un Moine & de deux *Espagnols*, & fit arborer dans la chaloupe le pavillon blanc, & sonner de la trompette, suivant mes ordres, jusqu'à ce qu'il arrivât au Fort. Dès qu'il eut débarqué, plusieurs Officiers *Espagnols* vinrent le recevoir avec beaucoup de civilité, & le prièrent d'aller trouver le Gouverneur, qui étoit dans une tente, & qui le fit asseoir, après lui avoir fait beaucoup d'honnêteté. Le Lieutenant fit mes compliments au Gouverneur, & lui présenta le fromage,

le beurre, les épiceries, les verres & les pipes à fumer que je lui envoyois; après quoi il lui dit, qu'il venoit de ma part lui demander la permission de faire de l'eau, que nos chaloupes étoient toutes prêtes pour cela, & que j'attendois sa réponse. Le Gouverneur obligea le Lieutenant & M. *Fortescue* de s'asseoir. Il leur porta la santé dans un gobelèt d'argent, rempli de vin du *Chili*; mais il ne fit aucune réponse sur ce qu'on lui avoit demandé, & donna au contraire ordre à un Officier accompagné de quelques soldats de s'aller saisir de la chaloupe. Mon Lieutenant demanda par quelle raison on faisoit saisir la chaloupe. Il lui répondit, qu'il avoit ordre de *Don Pedro de Montañes*, Capitaine Général du *Chili*, de les retenir tous jusqu'à ce que le vaisseau fut amené dans le havre sous le canon du Chateau, & qu'il étoit bien fâché de n'avoir pas davantage d'Officiers en son pouvoir.

Lettre du Lieutenant ARMIGER
au Capitaine NARBROUGH.

MONSIEUR,

Je suis retenu ici prisonnier avec M. FORTESCUE ; mais je n'en sai pas la raison. Cependant on continue à nous faire beaucoup d'honnêteté, & on nous dit que si vous voulez faire entrer le vaisseau dans le havre, on vous fournira tout ce dont vous avez besoin. Il n'est pas nécessaire que je vous donne aucun avis là dessus. Je suis &c.

Le 18. Décembre 1670.

Thomas ARMIGER.
Jean FORTESCUE.

Les matelots me vinrent retrouver à bord, & m'apprirent cette nouvelle, dont je leur demandai toutes les particularitez. Ils me dirent qu'ils croyoient

croyoient que les *Espagnols* avoient dessein de surprendre le vaisseau, mais qu'ils n'étoient pas tous d'accord. J'examinai deux *Indiens* venus à bord avec mes gens, & qui parloient assez bon *Espagnol*. Ils me dirent que j'étois ami des *Indiens* des montagnes, puisque je n'étois pas *Espagnol*, & voulurent favoir mon País, & si je reviendrois. Je leur répondis, "mon País est de l'autre côté de la mer, & peu éloigné. Je
,, reviendrai & apporterai des
,, couteaux, des haches, des bra-
,, celets, des miroirs, &c. Je de-
,, meurerais avec vous, & vous ver-
,, rés mon País. Mon Roi vous don-
,, nera plusieurs choses, & vous
,, vivrés avec nous. Mon Roi est
,, le plus grand Roi du monde, &
,, au dessus de tous les autres Rois.
,, Nous nous appellons *Anglois*. Ces
Indiens rirent & témoignèrent d'être fort aises de tout ce que je leur avois dit. Je leur recommandai de faire favoir aux *Indiens* qui habitoient les montagnes ou la plaine, que j'étois venu exprès pour leur parler, que j'étois leur ami, & que je leur donnerois beaucoup de haches, de cou-
teaux,

teaux, d'épées, &c. en cas qu'ils voulussent me venir trouver; que mon *Maitre le Grand Roi d'Angleterre* leur avoit envoyé plusieurs choses, & qu'il seroit ravi de les voir.

Ces deux hommes, après avoir entendu ce que je leur avois dit, se turent pendant quelque tems, & faisant ensuite réflexion sur nos caresses, & sur les cruautés qu'ils avoient à souffrir de la part des *Espagnols*, la pensée de s'en retourner à terre les fit pleurer, & les obligea de dire en Espagnol corrompu *Hombros Spanolos muccho Diablos*, &c. c'est-à-dire que les *Espagnols étoient* plusieurs *Diables*, &c. Je croi fort que ces pauvres gens ne disent que la vérité, car il faut être Diable pour les traiter de la manière qu'ils font. En présence de mes gens un *Espagnol* assomma un de ces *Indiens* à coups de baton, & cela sans aucune raison, dans le tems qu'il lui parloit. Mais ils n'en usent ainsi que pour faire voir leur autorité sur ces misérables. Les plus grandes douceurs qu'ils font aux *Indiens*, c'est de les appeller chiens & Diables, &c.

Ces *Indiens* m'assurèrent qu'il y a be-
au-

aucoup d'or dans le Pais, & que les *Espagnols* en ont beaucoup. Je leur donnai à chacun un couteau, un petit miroir, & quelques bracelets, dont ils parurent fort contents. Je leur recommandai de parler à leurs compatriotes, & de leur dire, que je leur donnerois des couteaux & des miroirs, &c. s'ils vouloient me venir trouver. J'avois alors beaucoup d'espérance que ces deux *Indiens* me donneroient l'occasion de parler aux autres; car ils paroissoient fort satisfaits de la commission & des présents.

Ces *Indiens* sont d'une taille médiocre, vigoureuse & ramassée; ils ont le teint basané, les cheveux longs, noirs & abbatus, les traits du visage passables, mais l'air fort mélancholique. Ils sont actifs & endurcis au travail, résistent aux injures de l'air, & supportent facilement la faim. Ils portent de petits bonnets, & leurs vêtements sont de longs manteaux. Ces manteaux sont en général taillez en quarré, en forme de tapis, & d'une étoffe qu'ils font eux-mêmes de laine de *Guanacos*. Ils y font un trou au milieu par où ils pas-

passent la tête; en sorte que depuis les épaules ils ont tout le corps couvert, les uns jusqu'à demi jambe, & les autres jusqu'aux genoux. Il y en a qui ont des demi bas, mais ils n'ont ni fouliers ni chemises. Quelques uns portent des culotes à l'Espagnole, qui serrent les cuisses & les genoux.

Billèt que j'envoyai au Lieutenant *Armiger* dans une lettre que je lui écrivis.

Observez autant que vous pourrez les fortifications du Fort, & combien de monde il peut y avoir: s'ils sont en état de résister à un vaisseau; quelle quantité de provisions il y a. Voyez si Don Carlos est avec eux. Faites moi réponse par Jean Wilkins. Lors que je saurai quelle est la force de la place, je ferai de mon mieux pour vous délivrer. Je suis, &c.

JEAN NARBROUGH.

Brulez mes lettres, en cas d'examen.

Le

Le 18. Décembre 1670. vers le soir j'observai l'amplitude du Soleil & trouvai huit degrés dix minutes de variation de l'aiman à l'Est.

Je fis plusieurs réflexions sur cette variation, pour savoir d'où vient qu'elle est si différente dans la même Latitude, entre l'Est & l'Oüest de l'*Amerique*; car en navigeant du côté de l'Est dans la Latitude de quarante Degrés, je trouvai vingt Degrés de variation de l'aiman vers l'Est, selon de bonnes observations que j'avois faites avec le même instrument dont je me servis alors, qui est un grand cadran azimutal: & dans ce dernier endroit je ne trouvai que huit Degrés dix minutes de variation; n'y ayant pourtant que huit Degrés de Longitude plus à l'Oüest dans le même parallèle, entre ces deux observations & la différence de la variation.

J'ai trouvé que le País depuis l'Est jusqu'à l'Oüest n'a que cent vingt cinq lieües de largeur, à la Latitude de quarante Degrés du Sud. Il faut certainement que l'aiman ait beaucoup plus de vertu à l'Est qu'à l'Oüest,

l'Oüest, ce qui cause la différence. Je ne saurois pourtant comprendre, d'où vient que dans ces deux différents endroits la variation est toujours vers l'Est. Je m'étois imaginé qu'à la partie Occidentale la variation auroit été vers l'Oüest, puisque dans la partie Orientale elle avoit été vers l'Est; mais l'expérience m'apprend le contraire. De là je conjecture que l'aiman n'a pas une grande vertu attractive en cette partie de l'Amérique, & que l'attraction est en quelque autre endroit plus à l'Est que je ne fus; car sans cela il faudroit que d'un côté la variation eut été vers l'Est, & de l'autre vers l'Oüest. C'est ce que je remets au jugement de gens plus habiles que moi; car je ne suis pas encore satisfait des raisons qui me paroissent causer la variation & sa grande différence; quoique j'aye fait plusieurs traversées, & tiré de grands avantages de la connoissance de la variation de l'aiman, par rapport à la droite route que je devois faire, &c.

Il y a trois belles Rivières qui se jettent dans le port de *Baldivia*, & dont le courant est si rapide, qu'il n'y

a qu'à suivre le fil de l'eau pour sortir du port. L'eau y est douce jusqu'à l'embouchure du port. Une de ces Rivières vient du Sud-Est; l'autre de l'Est, & passe derrière le Fort de *St. Pierre*. La troisième passe entre la pointe Septentrionale de l'embouchure du port & l'extrémité Septentrionale de l'Île de *St. Pierre*, vient du Nord-Est, & se jette dans la Rivière à neuf ou dix miles de l'embouchure du port. La Ville de *Baldivia*, au rapport des *Espagnols*, est sur le bord de la Rivière.

Je m'imagine que *Baldivia* n'est qu'une petite ville, où il y a quelque garnison, & que les *Espagnols* l'occupent pour y trafiquer avec les *Indiens* en or, en pierres de bezoar, en laine de *Guanacos*, &c. Les *Espagnols* & les *Indiens*, qui furent à bord, me dirent qu'il y avoit cinq pièces de gros canon, & trois cens hommes : mais il y a toujours de l'exagération en tout ce qu'ils disent de leurs forces.

Je croi que ces Rivières viennent de fort loin, & que les *Espagnols* ont très peu de connoissance du dedans du País ; car les *Indiens* ne leur permet-

mettent pas d'y pénétrer. Je ne croi pas non plus que ces Rivières puissent porter des vaisseaux ; car la barque qui étoit là auroit sans doute remonté la Rivière jusqu'à *Baldivia*, pour y décharger ses marchandises, sans se donner la peine de les y transporter dans des chaloupes & dans des barques plattes, qu'ils ont exprès pour cela. Ces barques sont faites à peu près comme nos *berges* dans l'Oüest, mais beaucoup plus petites. Elles portent dix à douze tonneaux. Elles ont un gouvernail, un mât & une voile, comme nos *berges*. La voile est de toile de coton, & les cordages d'écorce d'Arbres de *Manglares*. Au lieu d'ancres il y a des machines de bois faites en forme de bras d'écrivisse. Les ancres & autres instrumens de fer pour les bateaux sont fort rares en ces quartiers là, aussi bien que les cordages & les cables de chanvre, & les mâts de sapin. Au défaut de sapin ils se servent de cédres blancs & d'autres bois pour faire des mâts ; mais ces mâts sont fort pesants, se rompent facilement, & ne durent pas long tems. On ne voit

voit pas un sapin dans tout le País. Il y manque aussi de bons matelots & de bons ouvriers pour bâtir des vaisseaux.

Leurs plus petites barques sont des canots, faits de troncs de gros Arbres. Ces canots ont la forme de petites chaloupes aux deux extrémités. Il y en a qui ont trente pieds de long, & une planche de chaque côté pour les élever. Ils peuvent porter environ vingt hommes. Ceux qui ont ces rebords ont aussi de grands poutres attachez en dehors de chaque côté, ce qui les empêche de renverser. Ils sont fort mal bâtis. Jen'en ai pas vû un qui pût résister aux houles de la mer, ni qui fut propre à porter une personne de distinction. Les *Espagnols* se servent des *Indiens* pour ramer, & les employent aussi à toute autre sorte de travail; car ils croient en *Amérique* qu'il est au dessous d'eux de mettre la main à des choses de cette nature, & d'être les valets de leurs compatriotes, quand même l'un seroit le plus grand Seigneur du monde, & l'autre le dernier de tous les hommes.

Les environs du Port de *Baldivia*
font

font assez élevez. En avançant dans le País on trouve de hautes montagnes. Le rivage est bas, & sablonneux en quelques baies, & on y trouve tout du long de la côte des pièces de rochers détachées aussi luisantes que de l'or. Aussi loin que je pus porter la vûë, le País me parut couvert de bois le long des Rivières, & ces bois font si remplis de broffailles, de vieux Arbres pourris, & de feuillages, qu'ils en font impraticables.

Le havre a près d'un mile & demi de largeur, & le canon ne peut porter d'un rivage à l'autre. Le Fort de *St. Pierre* est à deux miles de l'embouchure du Port. Le moindre vaisseau peut les chasser des batteries qu'ils ont au Fort de *St. Jacques* & à celui de *St. André*, qui sont au Sud du Havre. Des qu'on est entré, le Fort de *St. Pierre* ne peut faire que peu de mal à un vaisseau, à moins que ce ne soit par quelque accident, comme par exemple par un boulet de canon poussé au hazard. Les *Espagnols* n'ont aucune plantation du côté du Sud, & n'occupent ces Forts que pour être maitres du havre,

afin d'empêcher les vaisseaux étrangers d'y jeter l'ancre & de trafiquer avec les Naturels du Pais. Le havre paroît une Baïe, lors qu'on en a passé l'embouchure & qu'on est vers le Sud.

Il croit sur le rivage vers le Sud quantité de cannes, semblables à celles qu'on apporte des *Indes Orientales* & qu'on appelle *Bamboas*. Elles sont roides & pesantes, croissent comme des ceps de vigne entre les Arbres à côté des bois, & s'appuient contre les Arbres. Il y en a qui ont vingt pieds de long, qui sont faites en cone depuis la racine jusqu'à la cime, à peu près comme une ligne de pêcheur.

Toutes les denrées qui viennent de l'*Europe* sont fort cheres & rares en cet endroit là, parcequ'il n'y en vient que par la voye de *Panama* & par la Rivière de *Plata*, & qu'elles passent par les mains de divers marchands avant que de parvenir jusques là. Il en coute extrêmement pour le transport d'un lieu à l'autre. Les toiles de *Hollande*, les étoffes de soie, les dentelles de *Flandres*, les bas de soie, les rubans, les toiles de *France*, les miroirs

miroirs & autres marchandises, que nous avons en abondance, y feroient d'un grand débit & se vendroient à haut prix.

La livre de poudre fine à canon y valoit en 1670. une pièce de huit, la dragée une *reale* & demi & deux *reales* la livre. Suivant le rapport qu'on m'en fit, toutes les denrées d'*Europe* y sont toujours d'une grande cherté & d'un grand débit. Je croi même que vers le Nord, aux environs de *Val-Paraizo*, de *Coquinbo* & d'*Arica*, où il y a plus d'habitants, on tireroit encore plus de proffit des marchandises, & qu'on pourroit s'y assûrer d'un fort grand débit : car l'argent est plus abondant en ces quartiers là, qu'à *Baldivia*, parcequ'ils sont plus près des mines du *Potosi*. Cet argent du *Potosi* est transporté au Port d'*Arica*, & de là par mer à *Lima*.

Je suis donc persuadé, que si les *Anglois* pouvoient obtenir la permission du Roi d'*Espagne* d'avoir un commerce libre dans tous les ports de cette côte, ils en tireroient les plus grands avantages du monde; car les habitants ne demandent autre

chose : mais les Gouverneurs *Espagnols* n'osent pas donner la permission à aucun vaisseau étranger d'y faire traite , sans un ordre exprès , à moins qu'ils n'y soyent contraints par la force , ce qui pourroit facilement s'exécuter par le moien de quatre vaisseaux de vingt ou trente pièces de canon chacun , qui seroient en état de se moquer des défenses des Gouverneurs. Je ne doute pas non plus qu'on n'engageât facilement les habitants du *Chili* Méridional , aux environs de *Castro* , d'*Osono* , & de *Baldivia* , à faire un commerce considérable d'or , pourvû qu'ils reconnussent une fois ceux qui seroient chargez de la commission de le faire , & qu'on les traitât avec douceur dans les commencemens , afin de gagner leur amitié : ce qui peut se faire facilement en leur donnant des ciseaux , des miroirs , des bracelets , des peignes , des haches & telles autres bagatelles. Autant que je pûs l'apprendre de ces *Indiens* du *Chili* , qui vinrent à mon bord , ils sont maitres de tous les endroits du País où l'or se trouve. Mon intention étoit , si le tems le permettoit , de
filler

filler le long de la Côte depuis *Baldivia* jusqu'au *Cap Desiade* à l'embouchure du Détroit ; & j'esperois de faire quelque trafiq avec les *Indiens* de ces côtes , & d'y trouver de bons havres. Je résolus donc de toucher aux Iles de *Castro* & d'*Osorno*, pour voir s'il n'y auroit rien à faire avec les *Espagnols* qui y font établis , & s'ils y vivoient de la manière dont ceux de *Baldivia* m'en avoient parlé.

Noms des quatre hommes de mon équipage , que les *Espagnols* retinrent à *Baldivia* , & que je fus obligé d'y laisser.

Thomas Armiger Lieutenant , de la Province de *Norfolk* , âgé de quarante ans.

Jean Fortescue Gentilhomme , de la Province de *Kent* , âgé de vingt sept ans.

Hugh Coe Trompette , de *Wappen* , âgé de vingt huit ans.

Thomas Highway Interprête , âgé de trente cinq ans , né en *Barbarie* de parents *Maures*. Il s'étoit fait Chrétien , demouroit à *Londres* , & parloit parfaitement bien la langue *Espagnole* , qu'il avoit apprise à *Cadis*,

174 *Voyage de Narbrough*
où il avoit autrefois demeuré chez
un marchand *Anglois*.

Comme ces personnes, qui se portent bien, & sont d'un bon temperament, ont passablement d'esprit, j'ai lieu d'espérer qu'elles vivront assez long tems pour nous faire un jour la relation de ces Pais là.

De *Cap Gallery* qui est la partie la plus avancée du Sud du havre de *Baldivia*, à 39. Degrés 57. minutes de latitude du Sud, & à 70. Degrés 20. minutes de Longitude à l'Oüest du *Lezard* en *Angleterre*, suivant mon estime distance Méridienne onze cens huit lieües. Longitude à l'Est de l'entrée Occidentale du Détroit de *Magellan* & du *Cap Pillar*, deux degréz quarante minutes. Distance méridienne près de 42. lieües, suivant mon estime.

Le 22. *Décembre*, il fit beau tems, & à la pointe du jour un vent frais de Sud-Oüest. La mer fut assez calme. J'allai de bout au vent le long de la côte, & me trouvai environ à trois lieües de terre, un peu au Sud du *Cap Gallery*, hors de la vüe des habitants de *Baldivia*; car ce Cap est enfermé par la côte Sep-
ten-

tentrionale du havre. A midi je pris hauteur & trouvai 40. Degrés 3. minutes de Latitude du Sud. J'étois alors à trois lieuës de terre, au Sud du havre de *Baldivia*, & ne pus trouver fond sur 80. brasses.

Le 31. *Décembre* l'après midi il fit un vent violent de Nord-Ouëst, mélé de pluie. Toute l'après midi & toute la nuit nous gouvernâmes Sud-Ouëst quart sur Sud. Il y a dans ces mers des marsoüins differents de ceux de l'*Europe*; les uns sont blancs & noirs, les autres gris. La nuit il plût.

Le 1. *Janvier* 1671. tems froid & couvert, accompagné de pluie & d'un peu de grêle, vent frais de Nord-Ouëst, & tems de mer. Je craignis de perdre mon grand mât. Nous fillâmes au Sud-Sud-Ouëst pour soulager le vaisseau & l'empêcher de rouler. Après plusieurs bordées depuis le 31. *Décembre* à midi jusques au lendemain, nous portâmes droit au Sud à 39. Degrés 00. m. par l'Ouëst. Difference de Longitude 101. Degrés 37. m. $\frac{4}{10}$. difference de Latitude 1. Degré 22.

176 *Voyage de Narbrough*
m. $\frac{3}{10}$. Latitude par estime 47. Degrés
47. m. du Sud.

Le 4. *Janvier* il fit assez beau
tems, & un frais de Nord Ouëst, &
quelquefois d'Ouëst-Nord-Ouëst. Je
continuai à porter au Sud. Nous
vimes ce jour là quelques marsoüins,
quelques baleines & des oiseaux de
mer. Le matin je pris hauteur, & je
trouvai 10. Degrés 28. minutes de
variation de l'aiman vers l'Est. Depuis
le 3. *Janvier* à midi jusqu'au len-
demain à la même heure nous fimes
droite route au Sud, aiant fillé en
vingt quatre heures 84. miles.
Différence de Latitude un degré 24.
minutes $\frac{3}{10}$. Je pris hauteur & trou-
vai 51. Degrés 31. minutes de Lati-
tude du Sud, distance Méridienne
de la *Pointe Gallery* quatre Degrés
48. minutes $\frac{4}{10}$. à l'Ouëst, qui font 70.
lieuës 1. mile $\frac{5}{10}$. & du *Lezard* 75.
Degrés 8. minutes $\frac{4}{10}$. de Longitude
à l'Ouëst, c'est-à-dire 1178. lieuës 1.
mile $\frac{5}{10}$.

Le 6. *Janvier* au matin, tems froid
& couvert, vent frais d'Ouëst-
Sud-Ouëst. Je gouvernai pour
doubler les quatre Iles, que j'a-
vois nommées les *Iles de direction*, ou
du

du moins le *Cap Desiada*. Ma route Est-Nord-Est. Les nuits étoient courtes & claires, parceque la lune étoit dans son plein; de forte que quelquefois je pouvois voir à une lieuë de moi.

A quatre heures du matin, comme il faisoit déjà grand jour, je jettai la fonde, sans trouver de fond sur 80. brasses. Je comptois que j'étois alors environ à dix lieuës du *Cap Desiada*, & à 52. Degrés 53. minutes de Latitude du Sud. Un peu après quatre heures, le tems s'étant encore plus éclairci, nous regardames de tous côtez & découvrimmes les quatre *Iles de direction*, qui sont à l'entrée du Détroit Nord-Nord-Ouëst du *Cap Desiada*, à la distance d'environ huit lieuës. Ces Iles, qui me parurent semblables à des mules de foin, nous demeurèrent au Nord-Est, à la distance d'environ quatre lieuës, à 52. Degrés 42. minutes de Latitude. A cinq heures elles nous demeurèrent au Nord, à trois lieuës. Je jettai la fonde, mais je ne pûs trouver de fond sur 70. brasses. Le tems s'étant éclairci, je découvris

le *Cap Desiada* ; quoique la brume fut encore sur les montagnes. Le Cap étoit Est-Sud-Est de nous, à huit lieuës de distance, mais les sommets des montagnes, qui ne sont que roches, étant couverts de brouillards, cela m'empêcha d'avoir plutôt la vûë du Cap. Lors que le tems est clair, on peut découvrir le *Cap Pillar* & le *Cap Desiada* de quinze ou seize lieuës, tant ces terres sont élevées.

Avec un vent frais d'Ouëst-Sud-Ouëst je gouvernai Est quart sur Sud-Est pour doubler le *Cap Pillar*. La mer étoit alors pleine de houles, qui venoient du Sud-Ouëst. Je découvris quantité de brifans & de pointes de rochers au dessus de l'eau, à quatre lieuës à l'Ouëst du *Cap Desiada*, où les houles s'alloient briser avec une violence épouvantable. Il y a des rochers enfoncez, & des pointes au dessus de l'eau à deux lieuës de ce Cap. Il y en a d'autres qui n'en sont pas éloignez de plus d'une lieuë, & quelques uns le sont seulement d'un demi mile. Tous ces brifans sont fort dangereux.

Je nommai l'île, que je trouvai
en

en dedans du Détroit, *Westminster*, & *Lodgers*. Elles paroissent d'abord comme de petites éminences. A neuf heures le *Cap Pillar* nous demeura au Sud à la distance d'un mile & demi.

Je ne remarquai ni marée ni courant, qui entre dans le Détroit ou qui en sorte, & qui puisse rendre la navigation dangereuse. Différence de Longitude à l'Est un Degré 39. minutes $\frac{4}{10}$. Je ne trouvai alors que 52. Degrés 51. minutes de Latitude du Sud, au lieu qu'auparavant dans le même endroit l'estime que j'avois faite de la Latitude s'étoit montée à 52. Degrés 58. minutes.

Distance Méridienne à neuf heures de la Pointe *Gallery*, à l'Ouëst 35. lieuës 00. mil. $\frac{2}{10}$. Longitude à neuf heures de la dite Pointe, à l'Ouëst deux Degrés 43. minutes $\frac{3}{10}$.

La Longitude à même heure du *Lezard* à l'Ouëst 73. Degrés 3. minutes $\frac{3}{10}$. Distance Méridienne de ce Cap, à l'Ouëst 1153. lieuës 00. mil. $\frac{5}{10}$.

Je trouvai fort peu de marée ou de courants dans la Mer du Sud, car je ne remarquai que trois minutes de différence de Longitude dans

mon estime, en naviguant entre le *Cap Gallery* & le *Cap Pillar*, allant & venant.

Toutes les fois qu'on veut gagner l'entrée Occidentale du Détroit de *Magellan*, le plus seur à mon avis est de porter le cap sur la Côte, à 52. Degrés 50. minutes de Latitude du Sud. On découvre alors les quatre *Iles de Direction*, qui sont à l'entrée de Détroit un peu au Nord, & au Nord-Nord-Oüest du *Cap Pillar* à la distance d'environ huit lieües. On les peut reconnoitre facilement; car elles sont petites, d'une hauteur passable, & les unes près des autres. Ce ne sont que des rochers inégaux & stériles. La plus Orientale est éloignée des autres de près d'un mile. Elle est en forme de pain de sucre. Lors que le vent est à l'Oüest les houles se brisent avec beaucoup d'impétuosité sur ces Iles. Le *Cap Pillar* est une pointe de rochers escarpéz au Sud de l'entrée du Détroit. Le *Cap Desiada* est la pointe Occidentale, & git Sud-Oüest & Nord-Est avec le *Cap Pillar*, à la distance d'environ deux lieües. A la pointe du *Cap Desiada* la Côte au
Sud

Sud du Cap court Sud-Sud-Est, & est pleine de rochers élevez & inégaux. A l'Oüest du Cap, à la distance de près de quatre lieües, il y a beaucoup de brifans, qui font au dessus de l'eau, & qui paroissent comme des ruines d'anciens bâtimens. On y voit aussi des rebords de rochers enfoncez. Ce sont des écueils dangereux, & les houles s'y brifent avec beaucoup d'impétuosité. Ils sont à 53. Dégrés 10. minutes de Latitude du Sud, suivant mon estime. Je nommai ces rochers les *Fuges*; ils sont à près de dix lieües au Sud quart sur Oüest des *Iles de Direction*, tant est large la première entrée du Détroit. Pourvû qu'on ait la vûë de la terre, il n'y a point de danger: Mais qui voudroit passer de la Mer du Sud dans le Détroit, sans avoir passé ce Détroit auparavant, y trouveroit, faute d'avoir appris à le connoître, beaucoup de difficulté de l'Oüest à l'Est; car à la sortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit vers le Nord, il y a plusieurs ouvertures & Baies, qu'on prendroit plutôt pour le passage que le Détroit même. Le meilleur est de suivre la Côte Méridionale, en s'allar-

quant du *Cap Pillar*, qui est la pointe de l'entrée. Pendant un mile ou deux il faut gouverner Est quart sur Sud-Est, ensuite Est-Sud-Est, & enfin Sud-Est quart sur Est; & c'est ainsi que le canal court jusqu'au *Cap de Quade*.

Toute la Côte Septentrionale du Détroit, tirant vers l'Est depuis le *Cap de Victoire* jusqu'au *Cap Froward*, est un País affreux, plein de rochers & de montagnes. On trouve le long de cette Côte, depuis l'entrée du Détroit jusqu'à la distance de quinze lieües vers l'Est, grand nombre de petits rochers détachés & d'Iles hautes pleines de rochers. Il y a aussi de grandes Baies & des anses qui entrent dans le País au Nord, & paroissent plutôt un passage que le Détroit même. Il est dangereux de tenir la Côte Septentrionale dans ce parage; car il y a tant d'Iles & de rochers, que si le tems étoit couvert, on pourroit se détourner facilement du véritable canal, se jeter entre les Iles & les rochers, & mettre un vaisseau en danger, sur tout si le vent étoit vers l'Oüest, & que le

le tems fut couvert, ce qui arrive presque tout l'hiver.

Sur la Côte Septentrionale, entre le *Cap de Victoire* & le *Cap de Quade*, il y a beaucoup de Baies & d'enfoncements; mais je ne fai pas jusqu'ou ces Baies vont dans les terres. Il me manquoit une petite barque, pour les aller découvrir comme j'aurois fait en plusieurs endroits du Déroit, que j'aurois été fort aise de parcourir.

Le 6. *Janvier*. Il y a dans la *Tuesday-bay* & dans l'*Island-bay* aux endroits les plus bas, des buissons & quelques arbrisseaux qui portent une espece de fruit. Ces arbrisseaux croissent dans une terre légère & pleine de pelouse, qui a quatre ou cinq pieds de profondeur sur la roche. On peut se servir de ces arbrisseaux pour du chauffage. Il croit aussi au même endroit une forte de jonc pointu assez long & épais, où les oies, les canards & d'autres oiseaux de mer font leurs nids. On voit sur l'eau des canards, des oies sauvages, des mouettes, des plongeurs & des *Pingouins*. Je ne trouvai personne à terre, mais je remar-

quai

quai que du monde y avoit été; car je vis des endroits où il y avoit du feu, & une cabane de branches d'Arbre. Je trouvai des moules & des *limpets* attachez aux rochers; mais pour d'autres poissons je n'en vis point. J'avançai deux miles avec la chaloupe dans la Baie, & j'aurois pû aller plus loin; mais il pleuvoit si fort, & le vent étoit si violent, que je n'osai m'écarter davantage du vaisseau. L'eau est fort profonde dans cette Baie. Je retournai sur le soir à bord, & mes gens furent ravis de me revoir; car en mon absence ils avoient eu peur que les amarres du vaisseau ne se fussent rompuës. La nuit il plût & il y eut beaucoup de brouillard, ce qui fit un peu tomber le vent, qui étoit Oüest-Sud-Oüest. La mer étant devenuë calme nous demeurames à l'ancre, aiant la pointe au Nord-Oüest de nous. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui coulent le long des rochers & des montagnes dans la mer. Nous vimes quantité de baleines dans ces Baies, & quelques veaux marins sur les rochers. Cette Côte est triste & affreuse.

A huit heures du soir je jettai l'ancre vis à vis la *Rivière de Batchelor*, & trouvai neuf brasses, sur un fond sablonneux, à la distance de deux cables du rivage. Le fond qui est à l'entrée de cette Rivière est sablonneux, de bonne tenuë, bon pour l'ancrage, sur sept, huit, neuf, dix ou onze brasses. On y est assuré contre les vents d'Oüest & du Nord. Le vent le plus dangereux est le Sud, qui est le traversier de cet ancrage : Mais la mer ne peut devenir fort haute, parcequ'en cet endroit là le Détroit n'a que deux lieuës de large. Cette *Rivière de Batchelor* est à cinq lieuës à l'Est du *Cap de Ouade*, & à deux lieuës à l'Est du *Canal de St. Ferome*. Au Nord la marée est passablement forte, tant le flot que le jussant. Elle entre dans le *Canal de St. Ferome* & en sort montant & descendant environ huit ou neuf pieds. A l'entrée de la *Rivière de Batchelor* il n'y a pas plus de dix pieds d'eau en haute marée. Cette Rivière est dans une vallée. A la pointe Occidentale il y a un joli petit bois d'Arbres verds. Il y a aussi

aussi de très bonne eau douce, & de quoi faire provision de chauffage. Il faut que les Sauvages fréquentent fort cet endroit là; car j'y trouvai plusieurs cabanes faites de branches, & ce sont leurs maisons ordinaires. Le soir le tems fut calme & chargé de brouillards. Pour plus grande sûreté je mouillai les trois ancres.

Le 8. *Janvier*, tems calme & beau, soleil clair & chaud. A la pointe du jour nous descendimes dans la chaloupe avec vingt hommes, & entrames dans la Baie ou Riviere de *Batchelor*, où nous ramames quatre miles, sans pouvoir aller plus loin, quoique la marée fut haute. Cette Rivière finit par une petite Baie, qui sort d'un Lac d'eau douce, dans une vallée entre des montagnes. Nous amarrames la chaloupe, & marchames cinq ou six miles dans le Pais, sans pouvoir aller plus loin, aiant été arrêtés par des montagnes escarpées & par des bois impraticables. Nous avions allumé plusieurs feux; mais à la distance où nous en étions, nous n'en pûmes pas découvrir la
moin-

moindre marque. Nous ne vîmes ni hommes, ni bêtes. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce découlent des montagnes couvertes de neiges, & des cascades qui tombent des rochers escarpez. Nous fouillâmes en plusieurs endroits de la terre, & dans les ruisseaux, pour y chercher de l'or, &c. mais nous n'y trouvâmes ni métal ni minéral. Il croit sur les buissons un petit fruit très bon à manger, & dans les endroits où il croit de l'herbe, c'est une terre légère & marécageuse. Les rochers sont d'une espèce de marbre blanc, & les Arbres comme ceux du *Port de Famine*. Il y a aussi de petits poivriers. Sur le soir je retournai à bord, & quoiqu'il fit calme, je fis mettre le vaisseau sur toutes ses amarres.

*Ici finit le Journal du Chevalier
JEAN NARBROUGH. Ce qui suit
est tiré de celui de son Lieutenant, M.
NATHANAEL PECKET, qui
continua le Journal jusqu'au retour
en ANGLETERRE.*

Le II. *Janvier*, beau tems & vent variable de Sud-Est au Sud-Oüest.

Le

Le matin nous portames à route pour gagner le *Port de Famine*. A midi nous jettames l'ancre sur neuf brasses, dans un endroit où nous trouvames à terre tout ce dont nous avions besoin, comme des Arbres assez épais pour faire des chouquets à nôtre grand mât, de bonne eau, du gibier tres bon, du poisson semblable au mulèt, & de gros éperlans. Nous raccommodames les mats & le funin du vaisseau le mieux que nous pûmes, & y donnames le radoub. Nous fimes aussi bonne provision d'eau douce & de chauffage.

Le 16. *Janvier*, beau tems & petit vent d'Oüest. Le matin j'eus ordre aller avec la chaloupe dans la *Rivière de Segars*, aussi avant que je pourrois, pour voir s'il n'y auroit point d'*Indiens*. Je fis environ neuf miles, mais la chaloupe ne pouvant aller plus loin, tant à cause des troncs d'Arbres dont la Rivière étoit remplie, que parcequ'il y avoit trop peu d'eau, je marchai deux miles, pour chercher des habitants. Je n'en trouvai point, ni rien qui fut digne de remarque, & ne decouvris point aussi

aussi jusqu'ou la Rivière s'étendoit ; ainsi je retournai à bord.

Le 29. *Janvier*, beau tems & petit vent de Sud-Oüest. Le Capitaine passa avec la pinasse à la Côte Méridionale, pour y chercher des habitants, & voir s'il n'y auroit point de havre propre à y ancrer. Nous vimes sur la pointe du *Port de Famine* un *Indien* qui y avoit fait du feu. J'allai à terre le trouver ; il n'avoit ni arc, ni flèches, ni rien qui valut un denier. Je voulus lui persuader de venir à bord ; mais il n'en voulut rien faire. Autant que je pûs comprendre par les signes qu'il me fit, il avoit été esclave de quelques autres *Indiens*, & s'étoit enfui.

Le 31. *Janvier* beau tems & vent variable. Le soir nôtre Capitaine revint à bord, après avoir visité la Côte Méridionale, sans y avoir découvert ni havre, ni habitants.

Le 4. *Février*, beau tems & vent d'Oüest quart sur Nord-Oüest. A quatre heures du matin nous fimes voiles pour le *Port de Famine*, & à onze heures nous fumes par le travers de *Fresh-water Bay*, (Baie d'eau douce.) A six heures du soir nous
moüil-

190 *Voyage de Narbrough*
moüillames sur douze brasses , dans
une belle Baie sablonneuse , environ
à quatre lieuës au Nord de la *Baie*
d'eau douce.

Le 5. *Février* , beau tems , vent
fort de Sud-Oüest & d'Oüest-Sud-
Oüest. Nôtre Capitaine m'envoia
dans la *Baie d'eau douce* , pour voir
s'il n'y auroit point d'*Indiens* dans
ces quartiers ; mais je m'en retour-
nai à bord sans avoir rien décou-
vert.

Le 7. *Février* , beau tems & vent
de Nord. Le Capitaine m'ordonna
de prendre la pinasse , & d'aller le
long de la Côte Septentrionale , en-
tre l'*Ile d'Elizabeth* & le rivage ,
pour voir s'il n'y auroit point d'*In-*
diens. L'après midi , vent si violent
de Nord , qu'il fut impossible d'a-
vancer en forçant de rames ; de for-
te que nous fumes obligez de re-
brouffer & de relacher dans une
Baie sablonneuse. Nous allames à
terre , où nous restames toute la
nuit. Dans cette Baie nous jettames
le filèt , & primes quantité d'éper-
lans , dont les uns avoient douze
pouces de long , les autres huit.

Le 8. *Février* , beau tems vent
d'Oüest-

d'Oüest-Sud-Oüest. A quatre heures du matin je naviguai dans le Déroit avec la pinasse & ramai entre la Côte Septentrionale & l'*Ile d'Elizabeth*; mais je ne pûs point découvrir d'habitants : Cependant je vis plusieurs endroits où il y en avoit eu, il n'y avoit pas long tems, & où ils avoient construit des Canots. Depuis le *Cap Desiada* jusqu'à l'*Ile d'Elizabeth* on trouve abondance de bois & d'eau douce : mais de cette Ile jusqu'au *Cap de la Vierge Marie*, on a peine à trouver du bois & de l'eau douce. A trois heures après midi je retournai à bord. A quatre heures, nous allames jeter l'ancre à huit brasses, sur un fond de sable noir, à la distance d'un mile de la Côte Septentrionale. Les Iles de *St. George* & de *St. Barthelemi* paroïssent n'en faire qu'une, & nous demeurèrent, la première au Sud-Est, & celle d'*Elizabeth* au Sud quart sur Est. Nous y restames à l'ancre toute la nuit.

Le 9. *Février*, beau tems, vent d'Oüest. Le Capitaine m'envoia à terre pour voir s'il n'y auroit point d'habitants; mais je n'en découvris point

point. Cependant je trouvai sur la Côte Septentrionale un havre bon pour de petits batiments, à l'extrémité Méridionale d'une Baie profonde & large, par le travers de l'île d'Elizabeth. Les deux rivages à l'entrée de ce port sont à la portée du trait l'un de l'autre. J'y jettai la sonde, & trouvai douze pieds d'eau en morte marée; mais en dedans il y en avoit douze brasses dans le tems que la marée étoit basse. De l'entrée de ce port jusqu'à son extrémité, il y a environ sept miles. J'y trouvai quantité d'oies & de canards, & à terre beaucoup de bruyères & de meures de buisson, fort bonnes; mais je ne vis pas un Indien. Le Capitaine découvrit un autre port sur la Côte Septentrionale, à un mille au Sud du second Détroit, & l'ayant sondé il y eut quatre brasses d'eau. Ce port est fort large en dedans. On y trouve quantité de cancrès de mer.

Le 11. Février, beau tems & vent variable. Le Capitaine m'ordonna d'aller avec la pinasse le long de la Côte Septentrionale, de l'examiner & de faire ensuite la même chose, si
cela

cela se pouvoit, à l'égard de celle du Sud, de naviger jusqu'au premier Détroit, où je devois m'arrêter & attendre le vaisseau. J'exécutai ces ordres, & entrai dans une Baie, ou Anse belle & sablonneuse, sur la Côte Méridionale, où je mis pied à terre, dans l'espérance de rencontrer des *Indiens*, parce que j'avois vû grand nombre de feux dans les terres; mais je fis environ cinq ou six miles, sans trouver personne. Comme la nuit approchoit, je retournai vers la barque, & dressai une tente sur le rivage, où je restai toute la nuit avec l'équipage de la pinasse. Lors que la marée fut haute, nous jettames le filèt dans un étang, le retirames en morte marée, & primes environ 700. gros poissons semblables à des mulets. Ce País est fort sec & stérile. Je n'y vis rien de remarquable.

Le 12. *Février*, beau tems, vent de Nord. Je passai vers la Côte Septentrionale, où je trouvai une belle Baie sablonneuse. Je la sondai & j'y eus 6, 7, 8, 9, & 10. brasses d'eau à plus d'un demi mile de la

Côte. Cette Baie est entre le second Détroit & le *Cap Gregoire* tout au dessous de ce Cap, qui est à cinq ou six miles à l'Est du second Détroit. Nous mimes pied à terre en cet endroit là, & tirames la pinasse à sec. Il faisoit alors un vent frais de Nord. Nous avançames dans le Pais pour voir si nous n'y trouverions point d'*Indiens*; mais n'en aiant point découvert nous retournames à la pinasse, & dressames nôtre tente sur le rivage, où nous restames toute la nuit.

Le 13. *Février*, beau tems, vent frais d'Oüest. Je rangeai la Côte Septentrionale depuis le *Cap Gregoire* jusqu'au premier Détroit. Je ne fus pas plutôt entré dans ce premier Détroit, que je vis trois ancres, qui étoient au dessus de la marque de la haute marée, dans une petite anse sablonneuse. Je mis pied à terre en cet endroit là, & aiant fait tirer la barque à sec, je cherchai par tout aux environs pour voir si je ne trouverois pas des canons ou autres choses. Un des matelots trouva du fer de l'arrière d'un vaisseau. La verge
d'une

d'une de ces ancres avoit douze pieds de long, les deux autres onse pieds chacune. C'étoient des ancres *Espagnoles*. Cette terre aride & stérile ne produit ni bois, ni eau douce. A cinq ou six miles aux environs elle est remplie de rats, qui font des trous en terre comme les lapins. Je m'imagine qu'ils vivent de *limpets*; car je trouvai quantité de coquilles de *limpets* auprès de leurs trous. Je ne vis aucun *Indien*, ni rien de remarquable. Comme il se faisoit tard, nous dressames là nôtre tente & y restames tout la nuit. Tout le long de la Côte Septentrinale entre le premier & le second Détroit, il y a de fort bonnes Baies sablonneuses. Je rangeai toute cette Côte avec la pinasse, toûjours la sonde à la main, & trouvai dix à douze brasses d'eau, dans une assez belle étendue de mer, où il y a bon mouillage.

Le 14. *Février*, tems couvert & froid, accompagné de quelque pluie & d'un vent forcé d'Oüest. Je découvris le vaisseau, qui descendoit

le Détroit. Quand il eut passé le Détroit, il vira de bord, & après nous y être rendus, nous forçames de voiles. Sur le soir nous nous trouvames tout à fait hors du Détroit, dans la Mer du Nord. A trois heures le *Cap de la Vierge Marie* nous demeura au Nord-Oüest quart sur Nord, à la distance de quatre lieües.

Le 23. *Février*, beau tems, vent variable de Nord-Nord-Oüest, à l'Oüest-Nord-Oüest. A neuf heures du soir, nous jettames l'ancre & trouvames 22. brasses sur un fond sablonneux, à la Côte Méridionale de l'Amérique, à 47. Degrés 16. minutes de latitude du Sud. Le *Cap Blanc* nous demeura au Nord-Nord-Oüest, à la distance de six lieües.

Le 24. *Février*, beau tems, petit vent de Nord. Nous levames l'ancre, à dessein de gagner la Baie du *Port Désiré*. A six heures du soir nous moüillames dans cette Baie sur quatorze brasses.

Le 25. *Février*, beau tems & vent frais d'Est. Nous envoyames ce
jour

jour là la grande chaloupe au *Port Désiré* faire de l'eau ; mais elle ne pût en remplir que cinq ou six tonneaux, n'y en aiant pas davantage. Encore l'eau étoit elle fo-mache. Beau tems & vent variable.

Le 26. *Février*, beau tems, vent frais de Sud-Sud-Oüest. Le matin nous fimes voiles du *Port Désiré*, pour retourner en *Angleterre*. A midi nous nous trouvames à 47. Degrés 10. minutes de latitude du Sud. Le *Cap Blanc* nous demeura au Nord-Oüest, mais non suivant nôtre compas, car nous trouvames un rumb & demi de variation à l'Est. A quatre heures le *Cap Blanc* nous demeura à l'Oüest-Nord-Oüest, suivant le compas, à la distance de neuf miles, & nous trouvames vingt brasses d'eau : mais lors qu'il vous demeure à l'Oüest-Nord-Oüest, à la distance de huit miles, vous ne trouverez que dix brasses d'eau. On trouve bon fond tout le long de cette Côte depuis le *Cap Blanc* jusqu'au *Cap de la Vierge Marie*, qui est à 52. Degrés 15. minutes

nutes de latitude du Sud. A cinq lieües du Continent vous trouverez 25. & 30. brasses d'eau ; & à dix lieües , vous aurez 50. & 55. brasses, sur un fond de sable noirâtre & bourbeux.

Le 17. *Mai* beau tems. A six heures du soir nous découvrimes l'*Ile de St. Marie*, (qui est une des *Açores*,) à l'Est-Nord-Est de nous, à la distance d'environ seize lieües suivant mon estime. Beau tems & vent de Sud-Est.

Le 19. *Mai* beau tems & vent d'Est. A sept heures du matin la ville de *Puntelegada* dans l'*Ile de St. Michel*, une des *Iles Açores*, nous demeura au Nord, à la distance d'environ deux miles. La différence de la longitude depuis le *Cap Blanc* jusqu'à cette ville est. La distance du méridien du *Cap Blanc* jusqu'à cette ville est. lieües , miles , dixièmes. Le Capitaine m'envoia à terre à *Puntelegada*, pour y demander des nouvelles d'*Angleterre*, & savoir si nous étions en paix, ou en guerre avec quelque puissance.

ce. J'appris de M. *Richard Nuchenson*, que nous n'avions la guerre qu'avec les *Algériens*. Estant de retour à bord nous forçames de voiles pour gagner l'*Angleterre*.

Le 23. *Mai*, beau tems & vent forcé de Nord-Est. Nos provisions étant presque finies, & aiant peu d'eau à bord, nous virames pour relacher à *Angria* aux *Iles Terceres*.

Le 24. *Mai*, tems couvert & froid, vent frais de Nord-Est quart sur Nord. Avant midi nous jetta-
mes l'ancre dans la Rade d'*Angria*, sur seize brasses d'eau.

Le 26. *Mai*, beau tems & petit vent de Nord-Est. Avant midi nous fimes voiles de la Rade d'*Angria* pour retourner en *Angleterre*.

Le 10. *Juin* 1671. mauvais tems & froid, vent de Sud-Oüest. A sept heures du matin nous eumes la vüe des *Sorlingues*, au Nord-Est quart sur Nord de nous, à la distance d'environ cinq lieües. A six heures du soir le *Lezard* nous de-

200 *Voyage de Narbrough*
meura au Nord, à trois lieües.
Suivant mon estime la différence
de la longitude depuis le *Cap*
Blanc jusqu'au *Lezard* en *Angle-*
terre est de 60. Dégrez 45. minu-
tes $\frac{5}{10}$. & la distance méridienne 840.
lieües.

Fin de la Relation du Cheva-
lier NARBROUGH.



R E.

s.
ce
p
e-
i-
o.

RELATION

D'UN

VOYAGE

AUX

TERRES AUSTRALES

INCONNUES,

*Tirée du Journal du Capitaine
Abel Jansen Tasman.*

RELATION

D'UN

VOYAGE

AUX

TERRES AUSTRALES

INCONNUES.

Extrait du Journal de Cook
par Abel Jean de La Roche

RELATION

D'UN

VOYAGE

AUX

TERRES AUSTRALES

INCONNUES

*Tirée du Journal du Capitaine Abel
Jansen Tasman.*

LE 14. *Août* de l'année 1642. je fis voiles de *Batavia* avec deux vaisseaux, nommés le *Heemkerk* & le *Zee Haan*. Le 5. *Septembre* je mouillai à l'*Ile de Maurice* à 20. degrés de latitude du Sud & 83. degrés 48. minutes de longitude. Je trouvai cette Ile 50. miles d'Allemagne plus à l'Est que je ne l'avois crû; c'est-à-dire à trois degrés 33. minutes de longitude.

Le 8. *Octobre* je partis de là & fis route au Sud jusqu'au 40. ou 41. degré, aiant un vent de Nord-Oüest, & trouvant 23, 24, & 25.

16

Dégrez

Dégrez de variation de l'aiman, jusqu'au 22. *Octobre*. Depuis ce tems là je portai à l'Est un peu vers le Sud, jusqu'au 29. du même mois, que je me trouvai à 45. Dégrés 47. minutes de Latitude Méridionale, & à 89. Dégrés 44. minutes de Longitude, aiant remarqué 26. Dégrez 45. minutes de variation de l'aiman vers le Nord-Oüest.

Le 6. *Novembre* j'étois à 49. Dégrés 4. minutes de Latitude du Sud, & à 114 Dégrés 56. minutes de Longitude. Trouvant 26. degréz de variation de l'aiman au Nord-Ouëst, & ayant un temps chargé de brouillards, avec des revolins & de grosses houles qui venoient du Sud-Ouëst & du Sud; cela me fit juger qu'il ne pouvoit pas y avoir de terre voisine vers ces deux rumbs.

Le 15. *Novembre*, je me trouvai à 44. Dégrés 3. minutes de Latitude du Sud, & à 140. Dégrés 32. minutes de Longitude, & remarquai 18. Dégrez 30. minutes de variation de l'aiman au Nord-Ouëst. Cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21. étant à 158. Dégrés de Longitude, je ne remarquai que 4. Dégrez de variation.

Le 22. du même mois l'aiguille fut dans un mouvement perpétuel, fans s'ar-

s'arrêter sur aucun des huit rumb; ce qui me fit conjecturer qu'il devoit y avoir en cet endroit des mines d'aiman.

Le 24. *Novembre* étant à 42. Degrés 25. minutes de Latitude du Sud, & à 163. Degrés 50. minutes de Longitude, je découvris la terre à l'Est quart sur Sud-Est, à la distance de 10. miles, & nommai cette terre *Terre de van Diemen*. L'aiguille se tourna alors droit vers cette Terre. Aiant un gros tems je portai au Sud quart sur Est le long de la Côte, & à 44. Degrés de Latitude du Sud, où la Terre court à l'Est, & ensuite au Nord-Est quart sur Nord. Etant à 43. Degrés 10. minutes de Latitude du Sud, & 167. Degrés 55. minutes de Longitude, je mouillai le 1. *Décembre* dans une Baie, que je nommai la *Baie de Frederic Henri*. J'entendis, ou crus entendre du bruit sur le rivage, comme s'il y euz eu du monde; mais je ne découvris personne. Je vis seulement deux Arbres qui avoient deux brasses ou deux & demi d'épaisseur, & 60, ou 65. pieds de haut au deffous des branches. On avoit taillé dans l'écorce de ces Arbres avec un caillou des Dégrez, pour pouvoir y monter & aller dé-

nicher des oiseaux. Ces Dégrez étoient à cinq pieds de distance les uns des autres, de sorte qu'il faut, ou que les habitants de cette Terre soient d'une taille excessive, ou qu'ils se servent de ces Dégrez d'une manière inconnüe. Dans l'un de ces Arbres les Dégrez paroissoient, comme s'ils n'eussent été taillez que depuis quatre jours. Le bruit que nous entendimes, ressembloit au son d'une espece de trompette, qui n'étoit pas fort éloignée, mais cependant on ne vit personne. J'aperçus des traces de bêtes sauvages, dont les griffes devoient être comme celles d'un tigre, ou de quelqu'autre pareil animal. Je trouvai encore de la gomme d'Arbres & de la laque. La marée monte & descend dans cet endroit environ trois pieds. Les Arbres n'y sont pas fort épais ni embarrassés de buissons ou de brossailles. Je vis aussi de la fumée en plusieurs endroits, & n'y fis autre chose que planter un poteau, où chacun mit son nom ou sa marque, & où j'attachai un pavillon. Je trouvai à cet endroit là trois Dégrez de variation vers le Nord-Est.

Le 5. *Décembre* étant à 41. Dégres 34. minutes de Latitude du Sud,
&

& à 169. Degrés de Longitude, je quittai la *Terre de Diemen*, & résolus de courir à l'Est jusqu'au 195. Degré de Longitude, pour découvrir les *Iles de Salomon*.

Le 9. *Décembre* j'étois à 42. Degrés 37. minutes de Latitude du Sud, & à 176. Degrés 29. minutes de Longitude, & je trouvai cinq Degrés de variation au Nord-Est.

Le 12. *Décembre* je trouvai de grosses houles venant du Sud-Oüest, & jugeai par là qu'il n'y avoit point de terre à espérer vers ce rumb.

Le 13. *Décembre* étant à 42. Degrés 10. minutes de Latitude du Sud, & à 188. Degrés 28. minutes de Longitude, je trouvai sept Degrés 30. minutes de variation au Nord-Est. Je vis la Terre, qui est fort élevée & montueuse, & qu'on nomme aujourd'hui dans les cartes la *Nouvelle Zeelande*. Je gouvernai Nord quart sur Nord-Est le long de la Côte, jusqu'au 18. *Décembre*, qu'étant à 40. Degrés 50. minutes de Latitude du Sud & à 191. Degrés 41. minutes de Longitude, je mouillai dans une Baie, où je trouvai 9. Degrés de variation au Nord-Est. Nous trouvames des habitants en
cet

cet endroit là. Ils ont la voix rude, & la taille grosse. Ils n'osoient approcher du vaisseau qu'à la distance d'un jèt de pierre, & ils joüoient très souvent d'un instrument qui rendoit un son semblable à celui d'une trompette : à quoi ceux du vaisseau répondoient de leurs instruments. Ils étoient d'une couleur entre le brun & le jaune, & avoient les cheveux noirs, à peu près aussi longs & aussi épais que ceux des *Japonnois*, attachés au sommèt de la tête, avec une plume longue & épaisse au milieu, de la même façon que les *Japonnois* attachent les leurs derrière la tête. Ils avoient le milieu du corps couvert, les uns de nates, les autres de toile de coton: mais le reste de leur corps étoit nud.

Le 19. *Décembre* ces Sauvages commencerent à devenir plus hardis & plus familiers, jusques là qu'ilsoferent venir à bord du *Heemskerk* pour y faire des échanges. M'en étant aperçu & craignant quelque surprise de la part de ces gens là, j'envoyai ma chaloupe avec sept hommes, pour avertir ceux du *Heemskerk* de ne se pas trop fier à eux. Mes sept hommes, qui étoient sans armes, furent

attaquez par ces Sauvages, qui en tuerent trois de sept, & forcerent les autres à se sauver à la nage: ce qui me fit nommer cet endroit, *Baie des meurtriers*. Ceux de nos vaisseaux vouloient en tirer vengeance; mais le gros tems les en empêcha. De cette Baie nous fimes route à l'Est, & nous nous trouvames entourez de la terre de tous côtez. Cette Terre nous parut bonne, fertile & bien située, mais à cause du mauvais tems & du vent d'Oüest, nous eumes beaucoup de peine à sortir de cet endroit là.

Le 24. *Décembre* comme le vent ne nous permettoit pas de porter au Nord; que nous ne savions pas s'il se trouveroit un passage; & que le flot venoit du Sud-Est; nous resolumes de retourner dans la Baie, & d'y chercher un passage. Mais le 26. le vent étant devenu plus favorable, nous fimes route au Nord un peu vers l'Oüest.

Le 4. *Janvier* 1643. étant à 34. Degrés 35. minutes de Latitude du Sud, & à 191. Degrés 9. minutes de Longitude, nous fimes voiles jusqu'au Cap, qui est au Nord-Oüest, où nous trou-

trouvames de grosses houles qui venoient du Nord-Est; ce qui nous fit juger qu'il devoit y avoir une grande mer au Nord-Est, & par conséquent que nous avions trouvé le passage, dont nous fumes fort joyeux. Il y a dans cet endroit là une Ile qu'on nomma *l'Ile des trois Rois*, sur laquelle nous mimes le cap, dans le dessein de nous y rafraichir. Nous en étant donc approchez, nous aperçumes sur la montagne trente ou trente cinq personnes, qui étoient d'une taille fort haute, autant que nous en pûmes juger de loin, & qui avoient de gros batons. Ils crioient d'une voix haute & forte; mais on ne pût comprendre ce qu'ils vouloient. On remarqua que ces Insulaires faisoient de fort grands pas en marchant. On fit le tour de cette Ile, sans y découvrir que peu d'habitants, mais point de terre cultivée. Nous y trouvames une Rivière d'eau douce, & résolumes ensuite de porter à l'Est jusqu'à 220. Degré de Longitude, & après au Nord jusqu'au 17. Degré de Latitude du Sud: de là à l'Oüest jusqu'aux *Iles des Cocos & de Horn*, qui fu-

furent découvertes par *Guillaume Schouten*, où nous avions dessein de nous rafraichir, en cas qu'on ne pût le faire auparavant: car nous avions bien abordé à la Terre de *van Diemen*, mais on n'y avoit rien trouvé, & pour la *Nouvelle Zeelande* on n'y avoit pas été une seule fois à terre.

Le 8. *Janvier* étant au 30. Degré 25. minutes de Latitude du Sud, & au 192. Degré 20. minutes de Longitude, nous y trouvames 9. Degrez de variation de l'aiman au Nord-Est, & eumes de grosses houles qui venoient du Sud-Est: de sorte qu'il n'y avoit point de terre à esperer vers ce rumb là.

Le 12. *Janvier* nous nous trouvames à 30. Degrés 5. minutes de Latitude Méridionale, & à 195. 27. minutes de Longitude, où nous eumes 9. Degrez & demi de variation au Nord-Est, & de grosses houles qui venoient du Sud-Est & du Sud-Oüest.

Le 16. *Janvier* 26. Degrez 29. minutes de Latitude du Sud, 199. Degrez 32. minutes de Longitude, & 8. Degrez de variation au Nord-Est.

Le

Le 19. *Janvier* étant à 22. Degrés 35. minutes de Latitude du Sud, & à 204. Degrés 15. minutes de Longitude, nous eumes sept Degrés & demi de variation au Nord-Est, & découvrimés une Ile, qui avoit environ deux ou trois miles de circonférence, élevée, escarpée & stérile, autant qu'on en pût juger. Nous aurions fort souhaité d'en approcher, mais les vents de Sud-Est & Sud-Sud-Est ne nous le permirent pas. On la nomme l'*Ile des Pylstaart*, à cause du grand nombre de ces oiseaux qu'on y voit. Le lendemain nous découvrimés deux autres Iles.

Le 21. *Janvier* étant à 21. Degrés 20. minutes de Latitude du Sud, & à 205. Degrés 29. minutes de Longitude, nous trouvames 7. Degrés & $\frac{3}{4}$ de variation au Nord-Est. Nous approchames de l'Ile la plus Septentrionale, qui n'étoit pas haute, mais elle étoit la plus grande des deux. On nomma l'une *Amsterdam*, & l'autre *Rotterdam*. Sur celle d'*Amsterdam* nous y trouvames quantité de cochons, de poules, & de toutes sortes de fruits. Les Insulaires n'avoient point d'armes, & parurent assez doux, & bien-

bienfaisans, excepté qu'ils prirent la liberté de nous voler. Le courant n'est pas considérable en cet endroit là. Le jussant court Nord-Est, & le flot Sud-Oüest. La lune de Sud-Oüest augmente la marée, qui monte sept ou huit pieds pour le moins. Le vent est continuellement au Sud-Est & au Sud-Sud-Est, ce qui fut cause que le *Heemskerk* fut emporté, mais il se para de l'île. On n'y fit point d'eau, parcequ'il y avoit trop de peine à en faire.

Le 25. Janvier nous étions à 20. Degrés 15. minutes de Latitude Méridionale, & à 206. Degrés 19. minutes de Longitude. Nous y trouvames 6. Degrés $\frac{1}{3}$. de variation au Nord-Est, & après voir reconnu plusieurs petites îles, nous vinmes toucher à celle de *Rotterdam*. Ces Insulaires ressemblent à ceux d'*Amsterdam*. Ils sont doux & n'ont point d'armes, mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau & l'on y trouva quelques autres rafraichissements. Nous fumes d'un bout à l'autre de cette île, & y vimes quantité de caotiers, plantez fort régulièrement les uns auprès des autres, & de très

très beaux jardins bien ordonnez, & garnis de toute sorte d'Arbres fruitiers, tous plantez en droite ligne, ce qui faisoit un très bel effet. Après avoir quitté cette Ile de *Rotterdam*, on découvrit quelques autres Iles, & l'on résolut, suivant le premier dessein, de s'aller au Nord jusqu'au 17. Degré de Latitude du Sud, & ensuite à l'Oüest, sans passer près de l'*Ile des Traitres* & de celle de *Horn*. Nous eumes le vent Sud-Est & Est-Sud-Est.

Le 6. *Février* étant à 17. Degrés 19. minutes de Latitude du Sud, & à 201. Degrés 35. minutes de Longitude, nous nous trouvames engagés entre dix-neuf ou vingt Iles, toutes entourées de fables, de bas fonds, de bancs & de rochers. On les nomme dans les cartes les *Iles du Prince Guillaume* & les *basfonds de Heemskerk*.

Le 8. *Février* nous étions au 15. Degré 29. minutes de Latitude du Sud, & au 199. Degré 31. minutes de Longitude. Nous eumes beaucoup de pluie, un vent forcé de Nord-Est & de Nord-Nord-Est, & un tems froid & couvert. Craignant
que

que nous ne fussions plus à l'Oüest qu'on ne le présuinoit par l'estime, & pour éviter de tomber au Sud de la *Nouvelle Guinée*, ou sur des Côtes inconnuës, à cause du tems venteux & couvert, nous conclumes de faire route au Nord ou au Nord-Nord-Oüest jusqu'à 4, 5, ou 6. Degrés de Latitude du Sud, & ensuite à l'Oüest vers la *Nouvelle Guinée*, pour se mettre par là moins en danger.

Le 14. *Février* nous étions à 16. Degrés 30. minutes de Latitude du Sud, & à 193. Degrés 35. minutes de Longitude. Jusqu'alors nous eumes tous les jours pluie & gros tems; mais ce jour là le vent tomba. On héla sur le *Zeehaan*, & l'on trouva que nos deux estimés s'accordoient.

Le 20. *Février*, à 13. Degrés 45. minutes de Latitude du Sud, & 193. Degrés 35. minutes de Longitude, nous eumes un tems couvert, pluvieux, & de brouillards, grosse mer venant de tous les rumbes, & vent variable.

Le 26. *Février* à 9. Degrés 48. minutes de Latitude du Sud, & 193. Degrés 43. minutes de Longitude,
nous

nous eumes vent de Nord-Oüest. Depuis vingt & un jours il ne s'en étoit pas passé un sans pluie.

Le 2. *Mars* 9. Dégrez 11. minutes de Latitude du Sud, de Longitude 192. Dégrez 46. minutes, & de variation de l'aiman vers le Nord-Est 10. Dégrez. Le vent & le tems variables.

Le 8. *Mars* sept Dégrez 46. minutes de Latitude du Sud, de Longitude 190. Dégrez 47. minutes. Le vent toujourns variable.

Le 14. *Mars* 10. Dégrez 12. minutes de Latitude du Sud, 186. Degrés 14. minutes de Longitude, & 8. Dégrez 45. minutes de variation au Nord-Est. On passa quelques jours sans pouvoir prendre hauteur, à cause du tems couvert & pluvieux.

Le 20. *Mars* 5. Dégrez 15. minutes de Latitude du Sud, 181. Dégrez 16. minutes de Longitude, & 9. Dégrez de variation au Nord-Est; le tems devint plus beau.

Le 22. *Mars* à 5 Degrés 2. minutes de Latitude du Sud, & à 178. Degrés 32. minutes de Longitude, beau tems & vent alizé d'Est. Nous
eumes

eumes la vûë de la terre à quatre miles à nôtre Oüest. C'étoit une vintaine d'Iles, nommées dans les cartes *Anthong Fava*. Elles sont à 90. miles de la Côte de la *Nouvelle Guinée*.

Le 25. *Mars* à 4. Degrés 35. minutes de Latitude du Sud, & à 175. Degrés 10. minutes de Longitude, nous trouvames 9. Degrés 30. minutes de variation, à la hauteur des Iles de *Mark*, toutes découvertes par *Guillaume Schouten* & *Jean le Maire*. Il y en a quatorze ou quinze. Les habitants sont des sauvages, qui ont les cheveux noirs & attachez comme ceux de la *Baie des Meurtriers* dans la *Nouvelle Zeelande*.

Le 29. *Mars* nous passames l'*Ile verte* (*Groen Nland*,) & le 30. celle de *St. Jean*.

Le 1. *Avril* à 4. Degrés 30. minutes de Latitude du Sud, & à 171. Degrés 2. minutes de Longitude, nous trouvames 8. Degrés 45. minutes de variation, & gagnames la Côte de la *Nouvelle Guinée* vers le Cap que les *Espagnols* appellent *Cabo Santa Maria*, & faisant voiles le long de la Côte qui git Nord-Oüest,

nous passames les Iles d'*Antoine Caens*, de *Gardener*, & de *Vischer*, vers le Promontoire appellé *Struis Hoek*, où la Côte court Sud & Sud-Est. Nous la suivimes & fimes route au Sud, jusqu'à ce qu'on découvrit la terre, ou qu'on pût trouver un passage au Sud.

Le 12. *Avril* à 3. Degrés 45. minutes de Latitude du Sud, & 167. Degrés 00. minutes de Longitude, on trouva 10. Degrés de variation au Nord-Est, & nous eumes un tremblement de terre, qui reveilla ceux qui dormoient. On monta sur le tillac, dans la croiance que le vaisseau avoit touché sur quelque rocher; mais aiant jetté la sonde on ne trouva point de fond. Nous sentimes encore plusieurs secouffes, mais non pas si violentes que la première. Nous avions doublé alors le *Struis Hoek*, & nous étions dans la *Baie de bonne espérance*.

Le 14. *Avril* à 5. Degrés 27. minutes de Latitude du Sud, & à 166. Degrés 57. minutes de Longitude, nous remarquames 9. Degrés 15. minutes de variation au Nord-Est, & eumes la vûe de la terre depuis

puis l'Est-Nord-Est jusqu'au Sud & de là jusqu'au Sud-Sud-Oüest. Nous cherchames un passage entre ces deux rumb, mais nous trouvames que ce n'étoit qu'une même Côte, jusqu'à l'Oüest même ; ce qui nous fit tourner le cap vers l'Oüest tout le long de la Côte, où nous fumes pris de plusieurs calmes.

Le 20. *Avril* à 5. Dégrés 4. minutes de Latitude du Sud, & 164. Dégrés 27. minutes de Longitude, nous trouvames 8. Dégrez 30 minutes de variation au Nord-Est. La nuit nous approchames de l'*Ile brûlante* (Brandende Yland,) & aperçumes une grande flamme qui sortoit du haut d'une montagne, dont *Guillaume Schouten* a fait mention. Etant entre cette Ile & le Continent, nous vimes grand nombre de feux tout près du rivage & vers le milieu d'une haute montagne, d'où nous jugeames que ce País est fort peuplé. Le long de cette Côte de la *Nouvelle Guinée* on eut plusieurs calmes, & l'on y vit souvent du bois flottant, comme de petits Arbres, des *Bamboes* & autres broffailles, que les Rivières emportoient

de la Côte dans la mer, d'où l'on conjecture, qu'il doit y avoir un grand nombre de Rivières, & qu'il faut que le Pais soit bon. Le lendemain nous passames la *Montagne ardente*, & gouvernâmes Oüest-Nord-Oüest le long de la Côte.

Le 27. *Avril* à 2. Degrés 10. minutes de Latitude du Sud, & à 156. Degrés 47. minutes de Longitude nous crûmes avoir la vûe de l'île de *Moa*; mais c'étoit *Fama*, qui est un peu plus à l'Est que *Moa*. Nous y trouvâmes quantité de noix de cacao & autres choses. Les habitants sont tout à fait noirs, & peuvent répéter facilement toutes les paroles qu'ils entendent dire aux autres, ce qui est une marque évidente que leur langage est fort abondant. Il est aussi fort difficile à prononcer, parce qu'ils se servent beaucoup de la lettre R. & même deux ou trois fois dans une seule parole. Le lendemain on mouilla devant l'île de *Moa*, où l'on trouva beaucoup de rafraichissements, & où les vents contraires nous obligerent de rester jusqu'au 6. *Mai*. On y fit des échanges pour environ 6000. noix

noix de cacao, & 100. pacquets de *Pysanghs*. On ne fut pas plutôt en traite avec les habitants de cette Ile, qu'un matelot fut blessé d'une flèche qu'un Insulaire lacha, soit par malice ou autrement. Dans le tems que cela arriva, nous travaillions à aborder la terre avec nos vaisseaux, ce qui épouvanta si fort les Insulaires, que de leur propre mouvement ils amenerent à bord l'homme qui avoit fait le coup, afin qu'on fit de lui ce qu'on voudroit. Apres cela ils furent de plus facile abord, soit pour le commerce, soit pour autres choses. Nos Equipages prirent des cercles de fer, dont ils firent des couteaux qu'ils leur donnerent en échange pour leurs denrées. On n'avoit pas oublié ce qui étoit arrivé à nos gens le 16. *Juillet* 1616. du tems de *Guillaume Schouten*. Ces Sauvages agirent fort mal alors avec *Schouten* : mais *Jacob le Maire* fit avancer son vaisseau tout près de terre entre les Iles ; & tira quelques bordées de canon le long du rivage & entre les bois ; en sorte que les boulets siffoient à travers les Ar-

bres : ce qui épouvanta si fort ces Negres , qu'ils prirent tous la fuite , & n'oserent montrer le né , jusqu'à ce qu'ils devinrent plus traitables.

Le 12. *Mai* 0. Degrés 54. minutes de Latitude du Sud , 153. Degrés 17. minutes de Longitude , & 6. Degrés 30. minutes de variation au Nord-Est. Nous fimes voiles le long de la Côte Septentrionale de l'*Ile de Guillaume Schouten*. Ces Insulaires sont actifs , & l'Ile est bien peuplée. Elle a environ 18. ou 19. miles de long.

Le 18. *Mai* à 0. Degrés 26. minutes de Latitude du Sud , & 147. Degrés 55. minutes de Longitude , nous remarquames cinq Degrés 30. minutes de variation au Nord-Est. Nous étions parvenus à l'extrémité Occidentale de la *Nouvelle Guinée*, qui est une pointe détachée. Nous eumes des calmes qui varièrent souvent , & des vents contraires avec de la pluie. De là nous mimes le cap sur le Nord de *Seram*, où nous arrivames.

Le 27. *Mai* nous passames par le Déroit au Nord de *Bouro* ou *Bouton*, & de là allames à *Batavia*, où nous arrivames

aux Terres Australes. 223
mes le 15. Juin, à 6. Degrés 12.
minutes de Latitude du Sud, & à
127. Degrés 18. minutes de Longi-
tude. Ce Voyage fut fait en dix
mois de tems.

Fin du Voyage du Capitaine T A S M A N.



L E T T R E

D U

P E R E N Y E L

Sur la Mission des Moxes, Peuples
de l'Amerique Méridionale.

† A Lima Ville Capitale du Perou,
le 20. Mai 1705.

JE me suis déjà donné l'honneur
de vous écrire par la voye de
Panama *; je le fais aujourd'hui
par nos vaisseaux François, qui re-
tournent en France, & qui nous
abandonnent au milieu de notre
course, ne se trouvant pas en état
d'aller à la Chine, comme ils se l'é-
toient proposé. Ce contretens est
fas-

† Cette Relation & la suivante justifient ce
que Fr. *Coreal* raconte de la conduite des
Jesuites; en Amerique.

* Ville située sur la mer du Sud, dans
l'Isthme qui separe l'Amerique Meridionale
de l'Amerique Septentrionale.

Rel. d'un Voyage aux Terres Aust. 225
fascheux, & nous jette dans de ter-
ribles embarras : mais Dieu, qui
veut mettre notre patience à l'épreu-
ve, nous a inspiré assez de force &
de courage pour continuer notre
voyage, & pour chercher par le
Mexique & par les Philippines un
chemin jusqu'ici inconnu aux Missi-
onnaires François, pour entrer à la
Chine. Nous avons cependant en-
core plus de cinq mille lieües à faire
pour aller à la Chine, où nous ne
pourrons arriver qu'en dix-sept ou
dix-huit mois d'ici. Car il nous faut
traverser la Nouvelle Espagne, pour
nous rendre à la Ville Capitale du Mexi-
que, & de là à *Acapulco* *, d'où nous ne
pouvons partir qu'au mois de Mars de
l'année prochaine 1706. pour les Phi-
lippines. Voila un voyage de la Chine
bien nouveau, & bien singulier.

J'envoye au Pere Le Gobien
† l'histoire de la vie & de la mort
du R. P. Cyprien Baraze, l'un
des premiers fondateurs de la
Mission fameuse des *Moxes*. Ce
Pere merita il y a deux ans &
K 5 dem

* Fameux Port de la mer du Sud dans la
Nouvelle Espagne.

† C'est la Relation suivante.

demi de recevoir la couronne du martyr a, après avoir travaillé pendant plus de vingt-sept ans à la conversion de ces Peuples. On trouvera dans cette histoire, qu'un des plus saints & des plus habiles Prelats b du Perou a fait imprimer à Lima l'année passée, quels ont été les progrès & les commencemens de cette Mission, quelle est la nature, la qualité & la situation du País, quelles sont les constumes & les mœurs de ce Peuple nouvellement converti. Pour moi je me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les Missionnaires ont introduit, & l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit & un succès incroyable. On verra par cette Relation le détachement que les Peres ont pour la vie, & leur zèle pour la conquête des ames.

Cette Mission, qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la Zone Torride au douzième degré de Latitude Meridionale. Elle est separée du Perou par les

a Ce fut le 16. de Septembre 1702.

b D. Nicolas Urbain de Mata, Evêque de la Ciudad de la Paz.

les hautes montagnes de *Cordillera*, qu'elle a à l'Orient. Du côté du Midi, elle n'est pas éloignée des Missions du *Paraguay* : mais du côté de l'Occident & du Nord ce sont des terres immenses, qui ne sont pas encore découvertes, & qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des Ouvriers Apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente Missionnaires de notre Compagnie, qui sont employez à cultiver cette pénible Mission. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille ames, dont ils ont formé quinze ou seize Bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque Bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, & pour y procurer l'abondance : les rues en sont égales & tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, & celui qui en est le chef, est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oïveté & la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à peu près également riches, c'est-à-dire,

que chaque maison a assez de bien pour ne pas tomber dans la misere; mais aucune n'en a en si grande abondance, qu'elle puisse vivre dans la moleste & dans les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terres, soit en bestiaux, chaque Bourgade a des biens qui sont en commun, & dont on applique le revenu à l'entretien de l'Eglise & de l'Hospital, où l'on reçoit les pauvres & les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler. On employe une partie de ces biens aux Ouvrages publics, & à fournir aux Estrangers & aux Neophytes ce qui leur est nécessaire en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on establit une nouvelle Bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces & ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit parmi les personnes les plus sages & les plus vertueuses de la Bourgade, des Juges & des Magistrats pour avoir soin de la Police, pour punir le vice, & pour regler les differens qui peuvent
nai-

naître entre les Habitans. Chaque faute a son chastiment particulier, réglé par les Loix. Il y a ordinairement deux Missionnaires en chaque Bourgade : les Juges & les Magistrats, dont je viens de parler, ont tant de respect & de déference pour ces Peres, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les Peres de leur côté font dans un travail continuel. Ils employent le matin à celebrer les saints Mysteres, à entendre les Confessions qui sont frequentes, & à donner audience à ceux qui viennent les consulter & leur proposer leurs doutes. Ils font l'aprèsdisnée une explication de la doctrine Chrétienne; ils visitent les pauvres & les malades, & finissent la journée par la priere publique, qu'on fait tous les soirs dans l'Eglise. Les jours de Feste on y ajoûte le Sermon le matin, & les Vespres le soir. Rien n'est plus édifiant que la maniere dont l'Office divin se fait dans cette nouvelle Mission. S'il n'y a pas beaucoup de Ministres pour le Service des Autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de devotion parmi ces nouveaux Chrétiens.

Comme ces Peuples ont du goût pour le chant & pour les instrumens, chaque Eglise a sa musique. Le nombre des Musiciens & des autres Officiers de l'Eglise est assez grand, parce qu'on a attaché des Privileges particuliers aux Offices qui regardent plus immédiatement le Service divin, & le soulagement des pauvres. Toutes les Eglises sont grandes & bien basties, extrêmement propres & embellies d'ornemens de peinture & de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces Arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de pieté n'ont pas peu contribué. Outre la nef & une aîle de chaque côté, ces Eglises ont leur chœur, qui est couronné d'un Dome fort propre. La grandeur & la beauté de ces édifices charment les Indiens, & leur donnent une haute idée de notre sainte Religion.

Une des plus grandes difficultez que les Missionnaires aient à vaincre dans la conversion de ces Peuples, a été la diversité des Langues, qui regnoit parmi eux. Pour remedier

à un si grand inconvenient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'Evangile, on a choisi parmi plus de vingt Langues différentes celle qui est la plus generale, & qui a paru la plus aisée à apprendre, & on en a fait la Langue universelle de tout ce Peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une Grammaire qu'on enseigne dans les Ecoles, & que les Missionnaires estudient eux-mêmes, quand ils entrent dans cette Mission; parce que c'est la seule Langue, dont ils se servent pour prêcher, & pour catechiser.

Comme le Superieur de cette Mission a une intendance generale sur toutes les Bourgades, il a choisi pour le lieu de sa residence celle qui est au centre de la Province; il a dans sa maison une Bibliotheque, qui est commune à tous les Missionnaires, & une Pharmacie remplie de toutes sortes de remedes qu'on distribuë à toutes les Bourgades, selon le besoin qu'elles en ont. Tous les Missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu là, pour y faire une retraite spirituelle,

elle, & pour y délibérer ensemble sur les moiens d'avancer la conversion de ces Peuples, & de procurer le bien de cette Eglise naissante. Cependant le Superieur de cette Mission n'est pas si attaché au lieu, où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite tous les ans chaque Eglise, & qu'il ne fasse même des excursions dans les Pais voisins, pour gagner des ames à JESUS-CHRIST. Les dernieres Lettres qu'on a receuës de cette Mission nous apprennent, qu'il y a plus de cent mille hommes, qui charmez de la vie sainte & heureuse que menent leurs compatriotes sous la conduite des Missionnaires, demandent avec instance des Ouvriers pour les instruire en notre sainte Religion; mais la disette des Sujets & de secours n'a pû encore permettre à nos Peres d'aller travailler à l'instruction de ces Peuples, dont la conversion seroit suivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on assure que ces vastes Pais sont extraordinairement peuplez.

Comme on a reconnu, par une longue experience, que le commerce des Espagnols étoit tres-préjudiciable

ciable aux Indiens, soit parce qu'ils les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licentieuse & déreglée, on a obtenu un Decret de Sa Majesté Catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette Mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent : de sorte que si par nécessité ou par hazard quelque Espagnol vient en ce Pais-là, le Pere Missionnaire, après l'avoir reçu avec charité, & exercé à son endroit les devoirs de l'hospitalité Chrétienne, le renvoye ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, MON REVEREND PERE, est tiré des Lettres des Peres qui travaillent en cette Mission. Je n'ai rien ajoûté à ce qu'ils ont écrit; au contraire, j'ai omis plusieurs circonstances tres-édifiantes, & plusieurs moiens que l'esprit de Dieu a suggeré à ces fervens Ouvriers, pour establir un ordre admirable dans cette nouvelle Chrétienté, & y entretenir la pureté & la sainteté des mœurs.

Voi-

Voilà donc, MON REVEREND PERE, ce Peuple choisi de Dieu, cette Nation destinée en ces derniers tems à renouveler la ferveur, la devotion, la vivacité de la Foi, & cette parfaite union des cœurs qu'on admiroit autrefois dans les Chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie sainte & fervente de ces Neophytes ne doit-elle pas confondre les Chrétiens de ces derniers tems, qui au milieu de tant de secours, de lumieres & de graces, deshonnorent la sainteté de notre Religion, & la dignité du nom Chrétien. C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds & impenetrables jugemens de la sagesse de Dieu, qui a fait passer à ces Peuples ensevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaisses tenebres de l'Infidélité, ces graces & ces lumieres, dont tant d'ames élevées avec soin dans le sein du Christianisme, abusent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles, dignes de votre pieté, si j'entreprendois de vous parler de la fameuse Mission du *Paraguay*, si souvent persecutée; & malgré ses per-

persecutions toujours si florissante, qu'elle est le modèle de toutes celles qui s'établissent de nouveau dans l'Amérique Méridionale. Mais comme on a écrit l'Histoire de cette Mission, où l'on peut s'instruire des vertus héroïques des Ouvriers qui l'ont cultivée, & de la ferveur des Neophytes qui la composent, je me dispenserai de vous en parler ici &c.

F I N.

R E-

RELATION

ESPAGNOLE,

De la Mission des Moxes dans
le Pérou.

*Imprimée à Lima, par Ordre de Mon-
seigneur Urbain de Matha Evêque
de la Ville de la Paix.*

ON entend par la Mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes Nations d'Infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la Nation des *Moxes* est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Évangile. Ces Peuples habitent un País immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on costoye une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du Sud au Nord. Il est situé dans la Zone torride, & s'étend depuis 10. jusqu'à 15. Degrés de Latitude Méridionale. On en ignore entièrement les limites, & tout ce qu'on

qu'on en a pû dire jusqu'ici, n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guères compter.

Cette vaste estenduë de terre paroît une plaine assez unie : mais elle est presque toujours inondée, faute d'issuë pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluyes fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, & par le débordement des Rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année ces Peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux, car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation. fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive : ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de tems en tems, en partie par l'abondance des pluies & l'inondation des Rivières, en partie par le vent du Nord qui y souffle presque toute l'année. Mais aussi d'autres fois le vent de Sud qui vient du côté des montagnes cou-
ver-

vertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, & remplit l'air d'un froid si piquant, que ces Peuples presque nuds & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, sur tout lorsqu'il est accompagné des inondations, dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste : ce qui cause une grande mortalité dans tout le País.

Les ardeurs d'un climat brûlant jointes à l'humidité presque continue de la terre, produisent une grande quantité de Serpens, de Vipères, de Fourmis, de Mosquites, de Punaises volantes, & une infinité d'autres Insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des Arbres fruitiers, qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bestes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux & des vaches ; on a éprouvé dans la suite des tems, lorsqu'on en a peuplé le País, qu'ils

y vivoient, & qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent guères que de la pêche & de quelques racines que le Pais produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les Rivières: les bord en font quelquefois tout infectez. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision; & quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligez de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'Ours, de Léopards, de Tigres, de Chévres, de Porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de Singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce

Ce qu'ils racontent d'un animal, appelé *Ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'Ocorome remuë l'Indien, taste avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger, se relève aussi-tôt, & grimpe sur quelque Arbre, d'où il voit revenir peu après l'Ocorome accompagné d'un Tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proye. Mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni Loix, ni Gouvernement, ni Police: on n'y voit personne qui commande, ni
qui

qui obéisse : s'il survient quelque différend parmi eux , chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du Pais les oblige à se disperser dans diverses Contrées , afin d'y trouver de quoi subsister , leur conversion devient par-là tres-difficile , & c'est un des plus grands obstacles que les Missionnaires aient à surmonter. Ils bastifent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite , & chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes ; ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux , ou qu'ils suspendent entre deux Arbres : & là ils dorment exposez aux injures de l'air , aux insultes des bestes , & aux morsures des Mosquites. Néanmoins ils ont coustume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échaufe , la fumée éloigne les Mosquites , & la lumière écarte au loin les bestes féroces ; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu , quand il vient à s'esteindre.

Ils n'ont point de tems réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne, dès-qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers & insipides, il est rare qu'ils y excèdent ; mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur tres-forte, avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de tems, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les festes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'Arbre entrelassées les unes dans les autres ; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à longs traits la liqueur enyvante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de festes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guères que par la mort de plusieurs de ces insensez, & par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoi qu'ils soient sujets à des in-
fir-

firmitez presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes Médicinales, que le seul instinct apprend aux bestes pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent à toute occasion pour tirer vengeance de leurs Ennemis. Ils ont accoustumé d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils se font la guerre, & ce poison est si présent, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeller certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir: ces Charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeusner pour leur guérison, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée: ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils succent la partie mal affectée, après quoi ils se retirent, à condition

toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le Païs manque de remédes propres à guérir tous leurs maux : il y en a abondamment & de tres efficaces. Les Missionnaires, qui se sont appliquez à connoître les simples qui y croissent, ont composé de l'écorce de certains Arbres & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des Serpens. On trouve presque à chaque pas sur les montagnes, de l'Ebène & du Gayac : on y trouve aussi la Canelle sauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui est tres-falutaire à l'estomac, & qui appaise sur le champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres Arbres, qui distillent des gommes & des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer, & à ramollir : sans parler de plusieurs Simples déjà connus en Europe, & dont ces Peuples ne font nul cas; tels que sont le fameux Arbre de Quinquina, & une écorce apellée Cascarille, qui a la vertu de guérir toute sorte de fièvres. Les *Moxes* ont chez eux

tou-

toute cette botanique fans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens, dont ils croyent se parer, & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, & se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les lèvres & les narines, & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques uns, qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, meslez avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tuez à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgé; & plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs Compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la teste, les bras, & les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arran-

gent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse & à la pêche, ou d'ajuster leur arc & leurs flèches: celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, & de prendre soin des enfans. Ils ont la coustume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mere vient à mourir; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres. Leur maniere de combattre est toute tumultuaire; ils n'ont point de Chef, & ne gardent nulle discipline: du reste une heure ou deux de combat finit toute la campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite; ils font esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de choses aux Peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font presque sans aucune cérémonie. Les Pa-

Parens du défunt creusent une fosse, ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur; & dez-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des Parens de ceux qui s'épousent, & dans quelques présens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; & c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme par tout où elle veut habiter.

Quoi qu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs: cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes, comme un crime énorme, & si quelqu'une s'oublioit de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme &

une prostituée : souvent même il lui en couste la vie.

Tous ces Peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le Soleil, la Lune, & les Etoiles : d'autres adorent les Fleuves : quelques-uns un prétendu Tigre invisible : quelques autres portent toujours sur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme, qui soit l'objet de leur créance : ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, & s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour ; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un Esprit, qui s'irrite quelquefois contre eux, & qui leur envoie les maux dont ils sont affligés : c'est pour cela que leur soin principal est d'appaiser, ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solemnel ; & parmi tant de Nations diverses, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui
usaf-

ufassent d'une espèce de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux sortes de Ministres, pour traiter les choses de la Religion. Il y en a qui sont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux Malades. D'autres sont comme les Prêtres destinez à appaiser les Dieux. Les premiers ne sont élevez à ce rang d'honneur, qu'après un jeufne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils aient été bleffez par un Tigre, & qu'ils se soient échapez de ses griffes; c'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectez & favorisez du Tigre invisible, qui les a protegez contre les efforts du Tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-tems cette Fonction, on les fait monter au suprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeufnent une année entière avec la même rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par

un visage have & exténué. Alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc, qu'on leur répand dans les yeux; ce qui leur fait souffrir des douleurs tres-aiguës: & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moien leur vûë s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *Celui qui a les yeux clairs*.

A certains tems de l'année, & sur tout vers la nouvelle Lune, ces Ministres de Satan rassemblent les Peuples sur quelque colline un peu esloignée de la Bourgade. Dez le point du jour, tout le Peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinitez. Toute la journée se passe dans le jeusne, & dans ces cris confus; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, (ce qui est
parmi

parmi ces Peuples le signe d'une grande allégresse) & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la Liqueur enivrante, qui a été préparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des Prémices offertes à leurs Dieux; & après en avoir bû sans mesure, ils l'abandonnent à tout le Peuple, qui à leur exemple en boit aussi avec excez. Toute la nuit est employée à boire & à danser. Un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre avec des mouvemens de corps indécents: car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures, ou par la mort de plusieurs d'entre eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos Ames: mais

cette lumiere est si fort obscurcie par les épaiſſes ténébres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne ſouſpçonnent pas même qu'il y ait des chaſtimens à craindre, ou des récompensés à eſpérer dans l'autre vie. Auſſi ne ſe mettent ils guéres en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces Nations ſont diſtinguées les unes des autres par les diſverſes langues qu'elles parlent : on en compte juſqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre elles. Il eſt à juger qu'une ſi grande variété de langage eſt l'Ouvrage du Démon, qui a voulu mettre cet obſtacle à la promulgation de l'Evangile, & rendre par ce moien la conversion de ces Peuples plus difficile.

C'étoit en vûë de les conquérir au Royaume de JESUS-CHRIST, que les premiers Miſſionnaires Jeſuites eſtablirent une Eglise à Sainte Croix de la Sierra; afin qu'étant à la porte de ces terres infidelles, ils puſſent mettre à profit la premiere occaſion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention & leurs efforts furent inutiles.

pendant près de cent ans : cette gloire étant réservée au Pere Cyprien Baraze ; & voici comment la chose arriva.

Le Frere del Castillo, qui demouroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres. Sa douceur & ses manières prévenantes gagnerent les Principaux de la Nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joye, il partit aussi-tôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'espérance qu'il y avoit de gagner ces Barbares à JESUS-CHRIST.

Il y avoit long-tems que le Pere Baraze pressoit ses Supérieurs de le destiner aux Missions les plus pénibles. Ses desirs s'enflammerent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi, & Jacques-Louis de Sanvitores, qui après s'être consumez de travaux, l'un dans le Chili, & l'autre dans les Isles-Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de mourir pour les véritez de la Foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre.

d'Infidèles. Le Pere Baraze renouvella donc ses instances , & la nouvelle Mission des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussi-tôt en chemin pour Sainte Croix de la Sierra avec le F. del Castillo. A peine y furent-ils arrivez , qu'ils s'embarquerent sur la Rivière de *Guapay* dans un petit Canot fabriqué par les Gentils du País , qui leur servirent de Guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation tres-rude , & pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr , qu'ils aborderent au País des *Moxes*. La douceur & la modestie du Pere Cyprien , & quelques petits présens qu'il fit aux Indiens d'hameçons , d'éguilles , de grains de verre , & d'autres choses de cette nature , les accoustumerent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premieres années qu'il demeura au milieu de cette Nation , il eut beaucoup à souffrir , soit de l'intempérie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat , ou des inondations fréquentes accompagnées de pluies presque continuelles

les & de froids piquans ; soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue ; car outre qu'il n'avoit ni maître, ni interprète, il avoit affaire à des Peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par signe ; soit enfin de l'éloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des Païs marefcageux & inondez, tantôt dans des terres bruflantes, toujourns en danger d'être facrifié à la fureur des Barbares, qui le recevoient l'arc & les flèches en main, & qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit sur son visage. Tout cela joint à une fièvre quarte, qui le tourmenta toujourns depuis son entrée dans le Païs, avoit tellement ruiné ses forces, qu'il n'avoit plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long-tems sans restablir tout-à-fait sa santé.

Eloigné de corps des Indiens, il les avoit sans cesse préfens à l'esprit : il pensoit continuellement
aux

aux moïens de les civiliser, car il falloit en faire des Hommes, avant que d'en faire des Chrêtiens. C'est dans cette vûë que dez les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand, & apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, & de les faire travailler à des vestemens de coton pour couvrir ceux qui recevroient le Baptesme; car ces Infidèles ont coustume d'aller presque nuds.

Le repos qu'il gousta à Sainte-Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la Ville s'étant persuadé que le tems étoit venu d'entreprendre la conversion des *Chiriguanes*, engagea les Supérieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent épars çà & là dans le País, & se partagent en diverses petites Peuplades, comme les *Moxes*. Leurs coustumes sont aussi les mêmes, à la réserve [qu'on trouve parmi eux quelque forme de Gouvernement : ce qui faisoit juger au Missionnaire, qu'étant plus policez que les *Moxes*, ils seroient aussi plus traitables. Cette espérance lui adoucit

adoucit les dégoufts qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue: en peu de mois il en fçut affez pour fe faire entendre, & pour commencer fes instructions; mais la maniere indigne dont ils reçûrent les paroles de Salut qu'il leur annonçoit, le força d'abandonner une Nation fi corrompuë. Il obtint de fes Supérieurs la permission qu'il leur demanda, de retourner chez les *Moxes*, qui, en comparaiſon des *Chiriguanes*, lui paroifſoient bien moins eſloignez du Royaume de Dieu.

En effet il les trouva plus dociles qu'auparavant, & peu à peu il gagna entierement leur confiance. Revenus de leurs préjugez, ils connurent enfin l'excez d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'afſemblerent au nombre de fix cens pour vivre ſous la conduite du Miſſionnaire, qui eut la conſolation après huit ans & ſix mois de travaux de voir une Chrétienté fervente formée par ſes ſoins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la feſte de l'Annonciation de la Sainte Vierge, cette circonſtance lui fit naiſtre la penſée de mettre ſa nouvelle

velle Mission sous la protection de la Sainte Vierge : & on l'a appelée depuis ce tems là la Mission de Nôtre-Dame de Lorette.

Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrétienté naissante : elle étoit déjà composée de plus de deux mille Néophytes, lorsqu'il lui arriva un nouveau secours de Missionnaires. Ce surcroist d'Ouvriers Evangéliques vint à propos pour aider le saint Homme à exécuter le dessein qu'il avoit formé, de porter la lumiere de l'Evangile dans toute l'étenduë de ces terres Idolastres. Il leur abandonna aussi-tôt le soin de son Eglise pour aller à la découverte d'autres Nations auxquelles il püst annoncer JESUS-CHRIST. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les Habitans ne sont guères capables des sentimens d'humanité & de religion. Ils sont répandus dans toute l'estenduë du Pais, & divisez en une infinité de Cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entr'elles une haine implacable :

cable : ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réünion.

La charité ingénieuse du P. Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultez. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les Cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces Peuples par ses manieres douces & honnestes, & il leur fit goustier insensiblement les Maximes de la Religion, bien moins par la force du raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'afféyoit à terre avec eux pour les entretenir ; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens, & aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur ; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, & sans se précautionner contre la morsure des Mosquites. Quelque dégoustans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisément dans les voyes du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'ap-
pren-

prendre un peu de Médecine & de Chirurgie, fut un autre moien qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime & l'affection de ces Peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit & pansoit leurs plaïes, qui nettoyoit leurs Cabanes, & il faisoit tout cela avec un empressement & une affection qui les charmoit. L'estime & la reconnoissance les porterent bientôt à entrer dans toutes ses vûes; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre. En moins d'un an s'étant rassemblez jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formerent une grande Bourgade, à laquelle on donna le nom de la Sainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa tout entier à les instruire des vérités de la foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair & intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mystères & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bien-tôt en état d'être régénerez par les eaux du Baptême. En embrassant le Christianisme, ils devinrent comme d'autres
tres

tres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres coustumes, & s'affujettirent volontiers aux loix les plus austères de la Religion : leur dévotion éclatoit sur tout dans ce saint tems, auquel on célèbre le Mystère des souffrances du Sauveur. On ne pouvoit guères retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux Fidèles, & les pénitences extraordinaires qu'ils faisoient. Ils ne manquoient aucun jour d'assister au Sacrifice de la Messe ; & ce qu'il y eut d'admirable, vû leur grossiereté, c'est que le Missionnaire vint à bout par sa patience d'apprendre à plusieurs d'entre eux à chanter en plein chant le Cantique, *Gloria in excelsis*, le Symbole des Apôtres, & tout ce qui se chante aux Messes hautes.

Ces Peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de JESUS-CHRIST, le Missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoi il y avoit à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étoient nez, ne les replongeast dans les mêmes défords, auxquels ils étoient sujets avant leur conversion.

Pour

Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse & de valeur, & il en fit des Capitaines, des Chefs de Famille, des Consuls, & d'autres Ministres de la justice pour gouverner le reste du Peuple. On vit alors ces hommes, qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéir volontiers à de nouvelles Puissances, & se soumettre sans peine aux plus sévères châtimens, dont leurs fautes étoient punies.

Le P. Cyprien n'en demeura pas là. Comme les Arts pouvoient beaucoup contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bien-tôt parmi eux des Laboureurs, des Charpentiers, des Tisserans, & d'autres Ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail.

Mais à quoi le saint Homme pensa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand Peuple qui s'augmentoit chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du País obligeant ses Néophytes à s'absenter de

de tems en tems de la Peuplade, pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de Religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus il fit réflexion que les Missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zèle; & que plusieurs d'entre eux succomberoient sous le poids du travail, s'il n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vûë il songea à peupler le País de Taureaux & de Vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre & s'y multiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, & par des chemins difficiles. Les difficultez ne l'arrestèrent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivieres, poursuivant toujours devant soi ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit. Il se vit
bien-

bien-tôt abandonné de la plûpart des Indiens de sa suite , à qui les forces & le courage manquerent : mais sans se rebuter , il continua touûjours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boüe jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse, ou à perdre la vie par les mains des Barbares , ou à être dévoré par les bestes féroces. Enfin après cinquante-quatre jours d'une marche pénible , il arriva à la Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années , qu'il y a maintenant dans le Pais plusieurs de ces animaux, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les Habitans des Peuplades Chrêtiennes.

Après avoir pourvû aux besoins de ses Néophytes , il ne lui restoit plus que d'élever un Temple à JESUS-CHRIST , car il souffroit avec peine que les saints Mystères se célébraffent dans une pauvre Cabane , qui n'avoit d'Eglise que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour

pour exécuter ce projet, il falloit qu'il mist la main à l'œuvre, & qu'il apprist lui même à ses Indiens la maniere de construire un Edifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella plusieurs, il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique; il fit faire du ciment à d'autres; enfin après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son Ouvrage achevé.

Quelques années après, l'Eglise n'étant pas assez vaste, pour contenir la multitude des Fidèles, il en bastit une autre beaucoup plus grande & plus belle. Ce qu'il y eut d'estonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élevée comme la premiere, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre Architecte que lui-même présidast à un si grand Ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille: ils en étoient frappez jusqu'à l'admiration, & par la Majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit.

Le Pere Cyprien en fit la Dédicace avec beaucoup de solemnité : il y eut un grand concours de Chrétiens & d'Idolâtres, qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste, qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de Catéchumenes, que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes Peuplades étant formées, toutes les pensées du Pere Cyprien se tournerent vers d'autres Nations. Il savoit par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un Peuple assez nombreux ; il partit pour en faire la découverte, & après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin le septième il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion les mêmes moiens dont il s'étoit déjà servi avec succès pour former des Peuplades parmi les *Moxes*, & il sçut si bien les gagner en peu de tems, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagerent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transf-
por-

porter à trente lieues de là, & y fonder une grande Peuplade qui s'appelle la Peuplade de S. Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toujours dans les terres, ne fut pas long-tems sans découvrir encore un Peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces Barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparoient déjà à tirer sur lui, & sur les Néophytes qui l'accompagnoient: mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque tems parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations, qu'il eut connoissance d'une autre Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des Peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres Nations par leur férocité naturelle, & par la coustume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bestes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent,

ils les entraînent avec eux, & ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames, dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent par tout la consternation & l'effroi.

Une poignée de ces Barbares se trouva sur le chemin du Pere Cyprien : les Néophytes s'appercevant à leur langage qu'ils étoient d'une Nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie : & ils l'eussent fait, si le Missionnaire ne les eût arrêté en leur représentant, qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautéz qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du Christianisme, ni au dessein qu'on se proposoit de pacifier & de réunir toutes les Nations des Gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeroient, à mesure qu'ils ouvreroient les yeux à la lumiere de l'Evangile; & qu'il valoit

loit mieux les gagner par des bienfaits, que de les aigrir par des châtimens. Se tournant ensuite du côté de ces Barbares, il les combla de caresses : & eux par reconnoissance le conduisirent dans leurs Peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est-là qu'on lui fit connoître plusieurs autres Nations du voisinage, entr'autres celles des *Tapacures*, & des *Baures*.

Le Missionnaire profita du bon accueil que lui firent des Peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchés de ses discours, & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vûë, qu'ils oublièrent leurs promesses, & reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur Pais, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens qu'ils étoient prests d'égorger pour se repaître de leur chair. Le Pere les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare, & eux de leur côté engagerent leur parole de maniere, à ne laisser aucun doute

qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris à son retour de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déjà dévorez.

Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restoient, & les emmena avec lui à son Eglise de la Trinité, où après avoir été instruits des vérités de la Foi, ils reçurent le Baptême. Quelques tems après, ces nouveaux Fidèles allerent visiter des Peuples si cruels, & mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspiroit pour les convertir, ils les engagerent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Christianisme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de Peuples différens qui se soumettoient au joug de la Foi; on songeoit à faire venir un plus grand nombre d'Ouvriers Evangéliques. L'éloignement de *Lima* & des autres Villes Espagnoles étoit un grand obstacle à ce dessein. Les Missionnaires avoient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces Terres Idolâtres, & les Villes du Pé-

Pérou. Ils désespéroient d'y réüssir, lorsque le P. Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paroissoit impossible.

Il avoit oüi dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il se trouvoit un petit sentier qui abregoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Espagnols commandée par D. Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnüe. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes deserts, & les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiquez que des bestes farouches, & que d'épaisses forests, & des rochers escarpez rendoient

inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluyes qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux & glissant, & voiant à ses pieds de profonds abysses couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, & aiant consumé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim & de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, & ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soustenuës avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa comme au hazard un bois épais, & arriva sur la cime d'une montagne, dont il apperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, & il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au Collège le plus proche. On
peut

peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçûë , puisque , pour entrer chez les *Moxes* , il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement & de mortification que donna le Missionnaire. Il se voioit près d'une des Maisons de sa Compagnie : il étoit naturel qu'il allât réparer sous un Ciel plus doux , des forces que tant de travaux avoient consumées : son inclination même le portoit à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt & quatre ans , sur tout n'ayant point d'ordre contraire de ses Supérieurs : mais il crut qu'il feroit plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice , & sur le champ il retourna à sa Mission par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines , se déroband par-là aux applaudissemens que méritoit le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses Néophytes , loin de prendre les petits soulagemens qu'ils vouloient lui procurer , & dont après tant de

fatigues il avoit si grand besoin; il ne songea qu'à aller découvrir la Nation des *Tapacures*, qui lui avoit été indiquée par les *Guarayens*. Ces Peuples étoient autrefois meslez parmi les *Moxes*, avec qui ils ne faisoient qu'une même Nation. Mais les dissensions qui s'éleverent entre eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieües environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'Orient au Nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, & qu'ayant le corps bien plus souple & plus lesté, ils ne se defendent guères de ceux qui les attaquent, que par la viftesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux.

Le P. Cyprien alla donc visiter ces Infidèles : il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les Missionnaires qui leur seroient envoyez, & d'aller habiter les terres qu'on

qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en batiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moien qu'il eut quelque connoissance du País des Amazones. Tous lui dirent que vers l'Orient il y avoit une Nation de Femmes belliqueuses ; qu'à certain tems de l'année elles recevoient des hommes chez elles ; qu'elle tuoient les enfans masles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles , & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante , & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien , fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs Bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des Ruës & des Places d'armes , où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade , qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le País : ils dressent des espèces de trapes dans les grands chemins , qui arrestent tout court leurs ennemis. Dans les

combats , ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelassées les unes dans les autres, & revestues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs Hostes : une de leurs cérémonies est d'estendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que par tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin, & les autres Arbres d'Europe y croitroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le P. Cyprien pénétra assez avant dans ce País, & parcourut un grand nombre de Bourgades; par tout il trouva des Peuples dociles en apparence, & qui paroissent gouter la Loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succez le remplis-

plissoit de consolation, mais sa joye fut bien-tôt troublée. Deux Néophytes qui l'accompagnoient, entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une Peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils preferent le Missionnaire de fuir au plus vifte, tandis qu'il en étoit encore tems, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coustumes du Pais, & du génie léger & inconstant de la Nation, ce bruit des tambours, & ce mouvement des Indiens armez présageoit quelque chose de funeste pour eux.

Le Pere Cyprien s'apperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un Peuple ennemi de la Loi qu'il leur prêchoit ; & ne doutant point qu'on n'en voulust à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces Barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses Néophytes, qu'il rencontra une Compagnie de *Baures* armez de haches, d'arcs, & de flêches : ils le menacerent de loin, & le chargerent d'injures, en décochant sur lui

quantité de flèches, qui furent d'abord sans effet, à cause de la trop grande distance. Mais ils hafterent le pas, & le Pere se sentit blessé au bras & à la cuisse. Les Néophytes épouvantez s'enfuirent hors de la portée des flèches, & les *Baures* aiant atteint ce saint homme, se jetterent sur lui avec fureur, & le percerent de plusieurs coups. Un des ces Barbares lui arrachant la Croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le P. Cyprien Baraze le 16. de Septembre de l'année 1702. qui étoit la soixante-unième de son âge, après avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre celle des SS. Corneille & Cyprien.

Fin de la Relation Espagnole.

T A B L E

D E S

R E L A T I O N S

Contenues au Tome troisiéme
de ces VOIAGES.

Journal du Voiage du Ca-
pitaine Narbrough à la
Mer du Sud par le Dé-
troit de Magellan traduit de
l'Anglois. pag. 1

Voiage aux Terres Australes
inconnues par Abel Jansz
Tasman. 201

Lettre du Pere Nyel sur la
Mission des Moxes, Peuples
de l'Amérique Méridiona-
le. 224

Re-

TABLE DES RELATIONS.
*Relation Espagnole de la Mission
des Moxes imprimée par or-
dre de l'Evêque de la Ville
de la Paix.* 236



